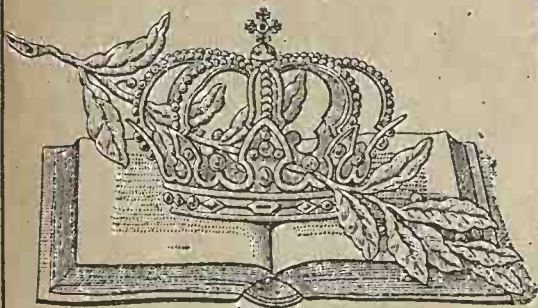




BIBLIOTECA
FUNDATIVNEI
UNIVERSITARE
CAROL I.



n^o Curent 32714 Format

n^o Inventar A. 5311 Anul

Sectia Depozitii Rastul

ŒUVRES DU MARÉCHAL F. FOCH

Des Principes de la Guerre. — Cinquième édition. Nouvelle préface de l'auteur, du 1^{er} septembre 1918. Volume grand in-8 de xx-343 pages, avec 25 cartes et croquis, dont 11 hors texte. (Berger-Levrault, éditeurs.) 15 fr.

De la Conduite de la Guerre. La Manœuvre pour la Bataille. — Quatrième édition. Nouvelle préface de l'auteur, du 1^{er} septembre 1918. Volume grand in-8 de xvii-495 pages, avec 13 cartes et croquis. (Berger-Levrault, éditeurs.) 15 fr.

OUVRAGES DU COMMANDANT A. GRASSET

Exercices de service en campagne pour officiers, par le général Litzmann, directeur de l'Académie de Guerre de Berlin. Traduit de l'allemand par A. GRASSET. Volume in-8 de 160 pages, avec 3 croquis et une carte. 1903. (Charles-Lavauzelle, éditeur.) 4 fr.

La Doctrine allemande et les leçons de Moukden. — Volume in-8 de 138 pages, couronné par l'Académie Française (Prix Théroutanne). 1909. (Charles-Lavauzelle, éditeur.) 2 fr. 50.

Malaga, province française. — Volume in-8 de 607 pages. 1909. (Charles-Lavauzelle, éditeur.) 10 fr.

La Guerre d'Espagne (1807-1814). — Tome I. *Octobre 1807 — avril 1808.* Publié sous la direction de la Section historique de l'État-major de l'armée. Volume in-8 de LXXIII-487 pages, avec 4 planches, 7 états, 1 carte et 3 croquis hors texte. 1914. (Berger-Levrault, éditeurs.) 15 fr.

Vingt jours de guerre aux temps héroïques. Carnet de route d'un commandant de compagnie (août 1914). Volume in-12 de 281 pages, avec 1 carte et 1 croquis. 1919. (Berger-Levrault, éditeurs.) 3 fr. 50.

ERRATA



Page I, ligne 1. — Au lieu de :
« 4 août », lire : « 2 octobre ».

Page VI, ligne 14. — Au lieu
de : « Où il *vit* les heures lamentable-
ment tristes de la Commune », lire :
« Où il *revit* les heures lamentablement
tristes de la Commune ».

Page XVI, ligne 34. — Au lieu
de : « Meuse », lire : « *Meurthe* ».

Page LXIV, ligne 26. — Au lieu
de : « Avant Sir Rawlinson », lire :
« Avant Sir *Henry* Rawlinson ».

Page LXV, ligne 15. — Au lieu
de : « Sir Haig », lire : « Sir *Douglas*
Haig ».

Page LVII, ligne 12. — Au lieu
de : « Rawlinson », lire : « *Debeney* ».

PRÉCEPTES ET JUGEMENTS
DU
MARÉCHAL FOCH

Il a été tiré de ce volume cinquante exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 50.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Berger-Levrault 1919.



MARÉCHAL FOCH

Inw. A. 5311

PRÉCEPTES ET JUGEMENTS

DU

347176

MARÉCHAL FOCH

EXTRAITS DE SES ŒUVRES

PRÉCÉDÉS D'UNE

ÉTUDE SUR LA VIE MILITAIRE DU MARÉCHAL

PAR LE

COMMANDANT A. GRASSET

Avec un portrait et 4 cartes



BERGER-LEVRULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

NANCY - PARIS - STRASBOURG

1919

1519c



BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITĂȚII
BUCUREȘTI
COTA 32714

PC 24/07

1956

1961

5

B.C.U. Bucuresti



C36151

ÉTUDE

SUR LA

VIE MILITAIRE DU MARÉCHAL FOCH

I. LA CARRIÈRE. — LES PRINCIPES

Ferdinand Foch naquit le 4 août 1851 à Tarbes ; son père y était à cette époque secrétaire général de la préfecture. Il commença ses études au collège de cette ville, les continua à Rodez ; puis à Polignan, chez les Jésuites, enfin au Collège de Jésuites Saint-Michel, à Saint-Étienne, où son père avait été appelé comme trésorier-payeur.

Il était studieux, appliqué, plus sérieux que ne le comportait son âge. Comme il aimait la géométrie et l'histoire, les Pères le destinèrent à l'École polytechnique. En 1869, ils l'envoyèrent à Metz, dans leur célèbre établissement de Saint-Clément, où il faisait une première année de préparation couronnée par le prix de sagesse.

La guerre éclate... Le jeune candidat, désigné pour le succès, ferme ses livres et s'engage comme volontaire ; mais l'armistice survient avant qu'il ait terminé son instruction dans les dépôts et sans qu'il ait rien pu faire d'utile pour la France, il est témoin du désastre. Sa vocation de soldat n'en est pas altérée ; il comprend

seulement que pour vaincre, l'enthousiasme et la foi ne suffisent pas; que la science est nécessaire. Sans perdre un jour, il se remet au travail.

A Metz, le collège Saint-Clément est occupé par des soldats allemands qui encombrent les cours et les couloirs. Nancy, où il passe l'examen, Nancy, l'antique capitale lorraine, est le siège du commandement de Mantouffell et la place Stanislas résonne, tous les soirs, du bruit des retraites militaires et des marches triomphales allemandes. Rentré chez lui après ses compositions, le front collé aux vitres, Ferdinand Foch écoute; il n'oubliera pas...

Le 1^{er} novembre 1871, il entre à l'École polytechnique où il vit les heures lamentablement tristes de la Commune; en 1873, il est à Fontainebleau; en 1875, lieutenant au 24^e d'artillerie, à Tarbes. Passionné pour l'équitation, il entre à Saumur en 1877; est promu capitaine au 10^e régiment d'artillerie à Rennes, en 1878, et entre à l'École de guerre en 1885. Il reste à l'état-major de la division de Montpellier jusqu'en 1891, date à laquelle il est promu chef d'escadron et appelé au 3^e Bureau de l'État-major de l'armée. Après avoir commandé à Vincennes le groupe à cheval du 13^e régiment d'artillerie, il est rappelé en 1894 à l'État-major de l'armée, et enfin nommé, le 31 octobre 1895, professeur adjoint d'histoire militaire, de stratégie et de tactique appliquée à l'École de guerre. En 1896, il était promu lieutenant-colonel, et nommé professeur titulaire.

Les cours du colonel Foch produisirent une impression profonde sur tous les officiers qui eurent le privilège de les entendre. L'homme était séduisant: « Mince, élégant, l'air distingué, bien pris dans son dolman, il frappait tout de suite, a dit quelqu'un, par une expression pleine d'énergie, de calme, de droiture. Le front

était haut, le nez fier et droit ; les yeux, d'un gris bleu, regardaient bien en face. Il parlait sans gestes, avec autorité et conviction, d'une voix grave, rude, un peu monotone, allongeant ses phrases pour serrer dans tous ses détours un raisonnement rigoureux ; faisant toujours appel à la logique, recourant même volontiers aux expressions du langage mathématique ; parfois difficile à suivre tant son discours était riche en idées, mais retenant l'attention par la pénétration de ses vues, autant que par son accent de sincérité. »

Les enseignements qui ont assoupli le cerveau de plusieurs promotions d'officiers d'état-major, sont contenus dans deux livres : *De la Conduite de la Guerre et Des Principes de la Guerre* (1).

Les pensées maîtresses qui s'en dégagent, simples et lumineuses, les voici, largement esquissées :

« La guerre est un art simple, a dit Napoléon, et tout d'exécution. » Art simple dans sa conception large, oui, affirme Foch ; puisque les plus merveilleuses créations de la stratégie sont à la portée de tous, et se discutent passionnément tous les jours autour des tables de billard. Art simple dans la conception mais complexe, infiniment, dans l'exécution ; car cette exécution nécessite à la fois une connaissance approfondie des moyens matériels et moraux mis en œuvre, et de l'organisme compliqué qu'est une armée ; elle nécessite aussi chez le chef une volonté, une fermeté, une énergie, une force d'âme qu'aucun cataclysme ne puisse abattre et qui sachent rayonner irrésistiblement sur les masses... Donc : art accessible seulement à une élite extrêmement restreinte.

Comment s'initier à cet art ?

(1) Berger-Levrault, éditeurs, Nancy-Paris-Strasbourg.

Tout d'abord, l'homme de guerre doit se mettre à la hauteur de sa tâche ; il doit former son cerveau, apprendre à penser, et pour cela, acquérir de l'expérience.

Mais comment acquérir de l'expérience sans faire la guerre, sans la faire constamment ? Or, la guerre n'est qu'une crise ; elle ne dure pas... Deux moyens :

1^o L'étude de l'histoire, la méditation des faits de guerre et des campagnes des grands capitaines... Napoléon s'est formé ainsi ;

2^o L'étude de cas concrets, de problèmes répondant à des réalités et non point à des rêveries didactiques : Voici un terrain, voici une situation générale ; voici une troupe dont l'outillage et la valeur matérielle et morale sont déterminés ; voici une mission nette donnée à cette troupe ; prendre une décision raisonnée... Et le rôle du professeur est celui-ci : faisant toujours appel au bon sens et à la réflexion, il habitue tous les cerveaux à traiter les questions dans un même esprit ; il crée une unité de doctrine qui, au moment du besoin, quand il faudra laisser chaque exécutant agir suivant sa pleine initiative dans un sens donné, assurera la parfaite coordination des efforts de tous les cerveaux vers le but commun assigné par le commandement.

Maintenant, le cerveau de l'élève est formé ; l'élève lui-même est devenu un chef ; il se trouve en présence des redoutables problèmes qu'il n'a cessé d'envisager toute sa vie. Comment va-t-il les résoudre ?

En premier lieu, il a un plan d'opérations, fonction directe de la situation géographique des belligérants, de leurs mœurs, de leur caractère, de leur puissance. Toujours, ce plan a pour but la victoire, et dans l'idée bien établie que la victoire ne s'obtient que par la bataille, par l'anéantissement de la force de l'ennemi, c'est la bataille qu'il a constamment en vue : une bataille immé-

diater, une attaque brusquée, foudroyante si la situation générale s'y prête; une bataille retardée pour attendre de meilleures conditions, si l'état des forces le veut ainsi.

Sachant où il va, le chef fait désormais table rase de tout schéma; il débarrasse son esprit de toute hypothèse, de tout souvenir qui pourrait obscurcir la vision nette de la réalité en face de laquelle il se trouve. De quoi s'agit-il? Telle est la première question à laquelle il doit savoir répondre.

Or, cette question est terriblement complexe!... L'inconnu, voilà l'essence même de la guerre. Où est l'ennemi? Quelle est sa force? Quelles sont ses intentions? Il n'existe qu'un moyen de répondre — toujours assez imparfaitement il est vrai — à ce questionnaire, c'est de s'éclairer.

S'éclairer, puis agir d'après des renseignements précis et non d'après des idées préconçues ou des hypothèses qui se réalisent rarement, pour si logiques qu'elles soient, voilà ce qu'il faut faire. Et on peut bien croire que cette manière d'agir, qui paraît naturelle au point de sembler enfantine, n'est déjà pas si facile à réaliser, puisque de Moltke n'a jamais su le faire!

Il ne suffit pas, en effet, de recueillir des renseignements précis, ce qui est déjà une rude tâche, il faut encore que ces renseignements parviennent au chef en temps utile pour qu'il puisse, quand il les a, agir encore librement, c'est-à-dire accepter ou provoquer un combat qui se présente dans de bonnes conditions, en refuser un qui se présente dans de mauvaises.

L'instrument de cette liberté d'action, que Napoléon connaissait bien et que de Moltke n'a jamais su rééditer, c'est l'avant-garde générale. Avec les masses considérables qu'il faut mouvoir aujourd'hui pour les faire collaborer en temps utile à la bataille, cette avant-garde

doit être assez puissante pour fixer l'ennemi enveloppé dans le réseau de cavalerie, pour l'obliger à un déploiement prématuré qui dévoilera ses forces s'il n'y prend garde, le désorganisera et le livrera dans des conditions défavorables à la manœuvre du gros de l'armée.

Et pour que les événements se déroulent suivant la volonté du chef, que celui-ci fasse donc nettement connaître ses intentions à ses subordonnés ! Commander n'a jamais voulu dire : être mystérieux... Orienté, chacun collaborera dans sa sphère à l'œuvre commune : le succès de la manœuvre en cours, dont une part de responsabilité lui incombe, puisqu'il sait !... Car le chef ne peut vraiment pas penser pour tout le monde ; s'immiscer dans tous les détails, conduire par la main tous les exécutants. Des armées ne se manient pas comme des pions sur un échiquier...

Nous avons donc une doctrine ; tous les cerveaux sont assouplis et ont une manière identique d'envisager les questions. Les données du problème étant connues, chacun résoudra le problème à sa manière, et ces mille manières, nous en sommes bien sûrs, feront harmonieusement converger les efforts de tous vers le but commun.

La bataille est engagée... Un chef digne de ce nom évitera absolument la bataille de lignes, la bataille parallèle où, au mépris de l'art, deux armées se placent l'une en face de l'autre sur deux lignes démesurément longues. Dans cette bataille de lignes, en effet, le résultat dépend fatalement de la seule valeur des soldats ; il est à la merci d'un incident, d'une panique, et le commandement privé de tout moyen d'action, qui a abdiqué ses prérogatives par ignorance ou par paresse, ne peut rien faire pour forcer le destin.

La vraie bataille, c'est la bataille-manœuvre, où, grâce aux disponibilités que le chef a su se réserver ou se

constituer en temps utile, grâce aussi à une application judicieuse du principe fécond de l'économie des forces, c'est lui et lui seul qui préside aux diverses phases du combat et qui demeure en définitive le maître de sa décision. Où il veut, quand il veut, il déclenche l'attaque décisive qui est l'expression de sa volonté et qui, seule, donne la victoire.

Acte suprême, la bataille doit être menée à fond, sans arrière-pensée. Tout le monde doit y participer de toutes ses forces, avec tous ses moyens. Pas de réserves stratégiques; pas de ces corps importants laissés en arrière dans une profonde inaction et demeurant inutiles, quand le sort du pays se décide!

Surtout, dans ce drame grandiose, qui exige de chacun, outre le don complet de soi-même, le maximum d'efforts et d'endurance, il faut bien savoir qu'un moment de crise surgira à peu près fatalement, où les nerfs seront tendus à l'extrême, où la limite des forces paraîtra dépassée et où, au milieu de l'effroyable danger, les obstacles à surmonter sembleront insurmontables... Alors, il faudra être bien pénétré de l'idée que toujours l'esprit domine la matière et qu'en dépit des apparences les plus écrasantes, des formidables effets des plus puissants engins de destruction modernes, c'est toujours le facteur moral qui, en définitive, triomphe du facteur matériel; toujours il est tout.

« Victoire égale volonté... Une bataille gagnée c'est une bataille où l'on ne veut pas s'avouer vaincu... »

« La victoire va toujours à ceux qui la méritent par la plus grande force de volonté et d'intelligence... »

Mais cette inébranlable volonté de vaincre, tout l'enthousiasme et toute la foi du chef seraient stériles s'il ne savait les faire passer intégralement dans l'âme de tous ses soldats, « car l'armée est au chef ce qu'est l'épée au soldat; elle ne vaut que par l'impulsion qu'il

lui imprime... N'est-ce pas dans l'influence du commandement, dans cet enthousiasme communiqué par lui qu'il faut aller chercher l'expression de ces mouvements inconscients de la masse humaine, dans ces moments solennels où, sans savoir pourquoi, une armée sur le champ de bataille se sent portée en avant comme si elle glissait sur un plan incliné... »

Et que l'on ne s'y trompe pas : « Ce sont les généraux et non pas les soldats qui gagnent les batailles... un général battu est un chef disqualifié. » Ce n'est pas le maréchal Foch, vainqueur de la Marne, de l'Yser, de la Bataille de France qui parle ainsi en 1918 ; c'est le lieutenant-colonel Foch qui signe en 1898 cette redoutable créance!...

S'éclairer, savoir penser, savoir vouloir, vraiment, voilà tout l'art de la guerre!... En existe-t-il un d'une conception plus simple et d'une exécution plus effroyablement difficile?

Et pour se faire de cette difficulté de « savoir vouloir » une idée à peu près exacte, il convient de ne pas oublier que la vie de plusieurs milliers d'hommes et l'avenir de tout un pays sont liés au résultat d'une bataille. On peut alors soupçonner la force d'âme qu'il faut à un homme de cœur, à un ardent patriote, pour oser en livrer une!... Voilà pourquoi les grands hommes de guerre de l'histoire s'appellent Alexandre, Annibal, César, Napoléon ; pourquoi vingt siècles en ont à peine vu naître une demi-douzaine!...

L'homme de grand cœur, de grande foi et de devoir qu'est Foch a pris soin d'indiquer à ses élèves le moyen de centupler les forces de l'âme et de les rendre capables d'aller au-devant de l'épreuve suprême. Il dit : « A notre époque qui croit pouvoir se passer d'idéal, rejeter ce qu'elle appelle les abstractions, vivre de réalisme, de rationalisme, de positivisme, tout réduire à des ques-

tions de savoir ou à l'emploi d'expédients plus ou moins ingénieux mis en œuvre au jour le jour, on ne trouve encore pour éviter l'erreur, la faute, le désastre, pour fixer la tactique à pratiquer un jour donné qu'une seule ressource, — mais celle-là est sûre, elle est féconde, — le culte exclusif de deux abstractions du domaine moral : le devoir, la discipline; culte qui, d'ailleurs, pour produire des résultats heureux, exige le savoir, le raisonnement. »

Il possède, lui, une autre ressource, mais il ne l'indiquera qu'une fois, et légèrement, parce qu'il sait bien, malgré ce qu'il en dit, qu'elle n'est pas à la portée de quiconque veut l'acquérir : « Ceux-là sont heureux, dit-il un jour, qui sont nés croyants, mais ils sont rares... » et il cherche à insinuer à son auditoire que la foi s'acquiert par la volonté, comme les muscles, comme l'instruction.

En 1900, le général Bonnal succède au général Langlois comme commandant de l'École de guerre. Absolument étranger à toute politique, absorbé tout entier par ses grands devoirs de soldat, nous avons dit que le colonel Foch était un croyant. Ses sentiments à ce sujet étaient trop profonds, son cœur trop haut placé pour qu'il pût, pour un motif quelconque, envisager un instant la possibilité d'imposer une contrainte, même minime, à ses habitudes de pratique religieuse.

L'époque était troublée; un des frères du colonel était Jésuite. On prit peur. On ne crut pas pouvoir permettre qu'un catholique aussi ardent eût mission de former des officiers d'état-major et en 1901, le colonel Foch était envoyé dans un régiment. Il sourit, partit et, gaiement, reprit sa vie de quartier.

Si cette éclipse nuisit à sa carrière, elle n'interrompit pas ses travaux; peut-être même les loisirs imposés là

jurent-ils favorables à l'éclosion et au mûrissement d'idées qui devaient être fécondes.

En 1903, il est nommé colonel et appelé au commandement du 35^e régiment d'artillerie, à Vannes.

En 1905, il est chef d'état-major du 5^e corps d'armée à Orléans. En 1907, il est promu général de brigade et appelé à l'État-major de l'armée. Le général Bonnal a quitté le commandement de l'École de guerre et il s'agit de le remplacer.

M. Clemenceau vient de prendre la présidence du Conseil. Il mande le général Foch et le dialogue suivant s'engage :

— Je vous offre le commandement de l'École de guerre.

— Je vous remercie, Monsieur le Président, mais vous n'ignorez sans doute pas que l'un de mes frères est Jésuite...

— Je le sais, mais je m'en f... Vous nous ferez de bons officiers, le reste ne compte pour rien.

Le lendemain, le général Foch prenait la direction de l'École de guerre.

Convaincu que l'« art de la guerre » est en réalité une science dans laquelle, suivant l'expression de Napoléon, « rien ne réussit qui ne soit calculé et profondément médité », convaincu que pour acquérir cette science compliquée, le travail est encore plus utile que le génie, il fut assez heureux pour faire comprendre que deux années d'études à l'École de guerre ne pouvaient obtenir un résultat comparable à celui des trois années dont les officiers d'état-major allemands disposaient à l'Académie de guerre de Berlin. Malgré les résistances, il obtint donc, à titre d'essai, que les quinze meilleurs élèves de la promotion sortante resteraient à l'École, une troisième année, pour étudier les opérations d'une armée et d'un groupe d'armées.

La réforme eût été bien accueillie si elle avait été intégrale ; la demi-mesure adoptée fit condamner le système. On objecta que les trop rares élus désignés, d'après les chances d'un classement, pour rester une troisième année à Paris, allaient se trouver, dès le début de leur carrière, marqués d'une étoile et désignés pour le maréchalat parce qu'ils étaient plus brillants-conférenciers, ou que leur esprit était plus précoce ou leur mémoire plus fidèle que ceux d'autres camarades dont le fonds était peut-être supérieur... Il y eut des jalousies, de l'aigreur, des interventions parlementaires ; bref, la réforme échoua qui, appliquée plus largement, aurait certainement donné d'excellents résultats.

Promu divisionnaire en 1911, le général Foch recevait le commandement de la 13^e division à Chaumont, puis dès 1912, celui du 8^e corps d'armée, qu'il quittait le 23 août 1913 pour prendre le commandement du 20^e corps à Nancy.

II. LE GÉNÉRAL

a) Le 20^e corps d'armée. Morhange. — C'est donc à l'avant-garde, en couverture le long de la frontière, que la guerre trouve le général Foch.

Le 20^e corps d'armée fait partie de la 2^e armée, commandée par le général de Castelnau. Dès le 7 août, cette armée est tout entière en ligne, prête à l'action, couvrant Nancy, Lunéville et Épinal, face à Metz et à Château-Salins.

Le 14 août, elle prend l'offensive. Le 20^e corps, qu'encadrent à gauche le 9^e corps et à droite le 15^e, a pour premier objectif les hauteurs qui bordent la frontière ; les Allemands y sont solidement installés. Au prix de

pertes sévères, on vient à bout de la résistance de l'ennemi qui se retire, évacuant Vic, Moyenvic et Château-Salins. Il va occuper à une quinzaine de kilomètres plus au nord une nouvelle position jalonnée par Delme, Morhange et Sarrebourg, formidablement organisée en grand secret depuis longtemps et abondamment pourvue de mitrailleuses et d'artillerie lourde.

L'artillerie lourde! Cette artillerie, dont le général Foch avait prévu les terribles effets dans la bataille, est ici comme en Belgique, comme dans le Luxembourg, comme en Alsace, le puissant et sournois auxiliaire de l'infanterie allemande, l'adversaire trop lointain dont nos héroïques soldats reçoivent les coups sans pouvoir y répondre, sans même savoir d'où ils viennent. Aucune habileté, aucun héroïsme humains n'ont de prise contre de semblables moyens.

Le 20 août, avec son intrépidité ordinaire, le 20^e corps a abordé les hauteurs de Marthil, de Baronville et de Conthil. Il s'agit pour lui de mettre la main sur Morhange et d'enlever Bénestroff, nœud de voies ferrées d'une importance capitale. Il y a là l'armée du prince de Bavière, des troupes d'élite, en nombre au moins égal aux Français, avec un outillage incomparablement plus puissant.

Les pertes sont effroyables, d'autant plus effroyables que l'intrépidité est plus grande.

Or, à gauche, le 9^e corps, menacé sur son flanc par des forces sorties de Metz, a dû s'arrêter, tandis qu'à droite, dans la région des Étangs, le 15^e corps a dû reculer, découvrant le flanc droit du 20^e exposé maintenant aux coups de la VII^e armée allemande:

S'obstiner serait folie; il faut renoncer à la victoire entrevue, que tout le monde croyait certaine et on se retire sur la Meuse où l'on arrive le 22 août.

La situation est critique. La droite de la 2^e armée

paraît hors de cause pour quelque temps et l'ennemi peut, profitant de cette circonstance, soit foncer droit sur la trouée de Charmes, dans le vide qui se crée entre les armées Dubail et de Castelnau, soit porter toutes ses forces contre Nancy et consommer l'écrasement de la 2^e armée : deux éventualités qui auraient des conséquences également redoutables.

Le 20^e corps est épuisé, décimé, mais il est digne de son chef, dont la flamme et la foi l'animent. C'est avec lui seul que le général Foch va couvrir à la fois Nancy et la trouée de Charmes. Il l'installe pour cela dans une forte position centrale, au sud de Saint-Nicolas-du-Port, où il se trouvera dans le flanc des deux directions de marche possible des colonnes allemandes.

Il est éclairé vers l'est par une forte avant-garde de la 11^e division, placée dans la région de Flainval; vers le nord par les chasseurs qui tiennent le Rambétant, l'un des bastions de Nancy.

C'est vers la trouée de Charmes que l'invasion se rue. Ivres d'enthousiasme, les Allemands passent en trombe à Lunéville, livrant leur flanc droit au 20^e corps. Le 24 août, tandis qu'ils se heurtent à l'inébranlable résistance de l'armée Dubail, accrochée à la Meurthe, le général Foch reçoit l'ordre de passer à l'offensive, face à l'est. Ce jour-là, les hauteurs du Sanon sont enlevées : au nord, le bois de Crévic, au sud Flainval. Le lendemain, c'est toute l'armée de Castelnau qui se porte en avant « à fond ».

Pris ainsi de flanc, pressé durement de front depuis déjà deux jours par l'armée Dubail, l'ennemi, malgré son écrasante supériorité numérique, hésite; il s'arrête... L'invasion est enrayée de ce côté; Nancy reste inviolée; les Allemands ne franchiront pas la Meurthe.

b) La 9^e armée. La Marne. — Mais de graves

événements se sont déroulés ailleurs et le haut commandement a besoin du général Foch sur un autre théâtre.

En Belgique, nos armées n'ont pu, les 21 et 22 août sous l'avalanche des gros obus de l'artillerie lourde, forcer les solides retranchements de l'ennemi. Abandonnant largement du terrain, pour gagner par l'espace le temps nécessaire à la réunion de moyens suffisants, le général Joffre les ramène maintenant vers le sud, rabattant sa gauche sur Paris, avec Verdun comme pivot.

Dès le 25 août, en prévision d'une bataille nouvelle, il se met en devoir de réunir dans la région d'Amiens une masse de manœuvre : la 6^e armée, qu'il confie au général Maunoury et que les événements vont amener sous Paris. Puis le 29 août, voyant que la continuation de la retraite va créer au centre de sa ligne, entre les armées Franchet d'Esperey et de Langle de Cary, un point de moindre résistance que l'ennemi pourrait forcer, il décide de constituer dans cette région une nouvelle armée, la 9^e, dont le chef sera le général Foch, appelé d'urgence à Châlons.

Le jour même, Foch était au Grand Quartier Général ayant abandonné son 20^e corps en pleine victoire.

Son armée n'existe pas : il faut la former. Elle comprendra : le 11^e corps (général Eydoux), les 52^e et 60^e divisions de réserve, la 9^e division de cavalerie, toutes unités enlevées à l'armée de Langle de Cary et battant en retraite depuis la Belgique; la 42^e division (général Grossetti), enlevée au 6^e corps de l'armée Sarrail et venant des Ardennes; le 9^e corps (général Dubois), enlevé à l'armée de Castelnau.

Rallier ces éléments en pleine retraite, leur donner des vivres, des munitions, du matériel, en faire un tout homogène capable de bondir de nouveau en avant, telle est la mission qui incombe avant tout au général. Et, en même temps, car les heures sont courtes et un

ennemi ardent suit de près nos colonnes, il doit se bien pénétrer lui-même de la situation générale qu'il s'agit de redresser.

Une instruction du général Joffre, du 1^{er} septembre, prévoit l'arrêt des armées sur la ligne Pont-sur-Yonne—Nogent-sur-Seine—Méry—Arcis-sur-Aube. Un rectificatif du 2 septembre prévoit même l'abandon de Barle-Duc et le repli de la droite jusqu'à Joinville. Paris est laissé à la garde de la 6^e armée et de six divisions territoriales.

Et voici le grand État-major allemand à la devine. Va-t-il essayer d'enlever Paris? Va-t-il au contraire négliger la capitale, le cœur de la France, pour consacrer toutes ses forces à la destruction de l'armée française?

Paris est un grand camp retranché. S'il l'attaque, l'ennemi devra employer à sa conquête des forces considérables qui lui feront défaut sur le champ de bataille; et s'il le néglige pour continuer à poursuivre l'armée française, il devra bien, à un moment donné, en s'enfonçant vers le sud, prêter le flanc à l'armée Maunoury.

C'est cette dernière éventualité qui va se produire. Le 4 septembre, l'armée allemande entre dans le piège. Se couvrant de Paris par un simple corps d'armée, l'armée von Klück glisse vers le sud-est pour chercher à déborder la gauche de l'armée Franchet d'Esperey. En même temps les armées Bulow et Hausen, une masse de près de 300.000 hommes, vont se ruer sur Épernay et Châlons, en direction de Sézanne, pour rompre le front français entre les armées Franchet d'Esperey et de Langle de Cary. Le haut commandement allemand suit ne devoir trouver de ce côté que des éléments sans consistance...

Le 5 septembre, à midi, l'armée Maunoury, poussée en avant par la fougueuse ardeur de Gallieni, fonce

dans le flanc de von Kluck et engage dix-huit heures trop tôt la bataille prévue par le généralissime seulement pour le 6 au matin.

L'ordre est envoyé partout d'arrêter la retraite, de faire tête, de prendre l'offensive. Un magnifique ordre du jour du général Joffre, destiné à enflammer les courages, ne pourra être lu, presque partout, qu'après la victoire. Le général Foch a transporté son quartier général à Pleurs, point d'où il peut facilement rayonner vers Sézanne et Fère-Champenoise. Il a trois grandes artères à interdire à l'ennemi sur un front de 35 kilomètres : les routes d'Épernay à Sézanne et à Fère-Champenoise, celle de Châlons à Arcis-sur-Aube. En outre, il doit tenir les plateaux au nord de Sézanne, point d'appui de la droite de l'armée Franchet d'Esperey, et protéger cette armée contre un mouvement débordant, en empêchant à tout prix l'ennemi de déboucher au sud des marais de Saint-Gond.

La 42^e division va tenir les hauteurs de Sézanne : mission de confiance donnée à un corps d'élite. La division marocaine et le 9^e corps garderont les débouchés des marais de Saint-Gond : tâche qui sera rude aussi car les marais sont à peu près à sec et la Garde prussienne va les attaquer. Le 11^e corps arrêtera en plaine les masses allemandes se portant de Châlons sur Troyes. La 9^e division de cavalerie couvrira le flanc droit de l'armée au camp de Mailly.

Ces unités ne mettent pas en ligne, toutes ensemble, plus de 70.000 combattants. Deux hommes par mètre courant, c'est peu pour arrêter en rase campagne l'effort de 300.000 hommes qui se croient vainqueurs. Napoléon voulait cinq hommes par mètre courant pour livrer une bataille, et les Allemands vont en avoir dix ici.

Le général n'a pu conserver à sa disposition que les 52^e et 60^e divisions de réserve pour tâcher de transformer

la lutte qui se prépare en une bataille manœuvre telle qu'il la conçoit. Bien faible moyen pour une aussi lourde tâche!

Le 6 septembre, Foch a l'ordre d'appuyer sur sa gauche l'offensive de Franchet d'Esperey et, sur tout le reste de son front, de tenir l'ennemi, pour donner aux armées voisines le temps de passer à l'attaque. Donc à gauche, la 42^e division, conduite par le brave Grossetti, attaque le X^e corps allemand, s'accroche à Soizy et à Villeneuve pris et repris deux fois. Elle tient finalement en respect un ennemi très supérieur en nombre, et la nuit seule arrête la tuerie sur ce plateau ensanglanté qu'illumine l'incendie.

Mais, à l'extrême droite, il a fallu envoyer la 60^e division de réserve au secours du 11^e corps qui, débordé par deux corps allemands, reculait. Ainsi découvert à sa droite, le 9^e corps qui cherchait à se maintenir devant la Garde, au nord des marais de Saint-Gond, doit se replier lui aussi, et il faut l'appuyer par la 52^e division de réserve pour être certain de conserver les débouchés au sud des marais.

Maintenant, toutes les forces de la 9^e armée sont engagées dans un dur combat, et le général Foch n'a déjà plus sous la main aucune troupe disponible...

Pourtant, le 7 septembre, les instructions générales restent les mêmes que la veille : offensive à gauche, en liaison avec la 5^e armée; défensive acharnée partout ailleurs, en attendant de pouvoir passer à l'offensive.

Sous les rafales de l'artillerie lourde, la 42^e division, la 52^e division de réserve et la division marocaine, loin de pouvoir progresser, ne réussissent à conserver leurs positions que grâce à des prodiges d'héroïsme. Sans répit, malgré les pertes les plus effroyables, les masses allemandes se ruent à l'assaut en vagues massives.

Cette fureur n'émeut pas le général Foch. Avec son

clair bon sens auquel l'immensité du drame semble donner encore plus d'acuité, il juge ainsi la situation : « Puisqu'ils veulent enfoncer avec cette fureur, c'est évidemment que leurs affaires marchent mal ailleurs... »

Il prononçait ces paroles exactement à l'heure où le IV^e corps allemand, retiré du feu, quittait la région de Rebaix et se portait en arrière pour arrêter sur l'Ourcq le mouvement débordant de Maunoury ; où l'armée anglaise, dégagée par cette retraite, passait à l'offensive dans la région de Coulommiers ; au moment précis du premier reflux de l'invasion !

Donc, le 8 septembre, le haut commandement allemand a compris que la victoire par le mouvement débordant lui échappait. Il est tenace, il va encore essayer de la fixer en arrêtant Maunoury à droite par l'envoi de puissants renforts et en enfonçant Foch, par Bulow et Hausen. Ce sera la rupture stratégique au lieu du mouvement enveloppant : la victoire n'en sera pas moins décisive.

Toute cette journée du 8, la lutte se maintiendra extrêmement violente. A gauche, Franchet d'Esperey dégage puissamment la 42^e division en poussant en avant son 10^e corps. Mais à droite, le 11^e corps, accablé par des forces doubles des siennes, écrasé par l'artillerie lourde, plie. Il subit des pertes élevées. Il perd Lā Fère-Champenoise. Décimée, la 60^e division de réserve se retire sur Mailly.

Au centre, le 9^e corps, encore pris à revers, recule. La Garde prussienne s'approche de Mondement, et, si Mondement est enlevé, la 9^e armée est coupée en deux. Or, il va être midi, et l'ennemi dispose encore de longues heures pour exploiter sa victoire qui paraît certaine.

— Sa victoire!... Mais le colonel Foch n'a-t-il pas enseigné dans ses cours qu'une bataille ne se perd que si l'on est persuadé moralement de l'avoir perdue? Or, si le

général replie son quartier général sur Plancy, parce que les obus allemands commencent à gêner le fonctionnement des services, il est si peu persuadé de la victoire de l'ennemi qu'il envoie au généralissime le rapport laconique suivant :

« Pressé fortement sur ma droite ; mon centre cède ; impossible de me mouvoir ; situation excellente ; j'attaque. »

Boutade ? Non, certes ! Tandis que le téléphone à l'oreille, il écoute, en mâchonnant un cigare, les rapports alarmistes qui lui arrivent de tous côtés, il suit par la pensée les progrès de l'offensive de Maunoury sur l'Ourcq, ceux de French et de Franchet d'Esperey sur le Petit Morin. Il faut tenir, tenir à tout prix, puisque « la victoire va à ceux qui la méritent par la plus grande somme de volonté... ». Et comme plus on est faible, plus on doit attaquer, à ces troupes qui resluent « hallucinées de fatigue » il donne l'ordre de se porter en avant. Appuyée par l'armée d'Esperey, la 42^e division gagne du terrain ; partout ailleurs, on n'avance pas, mais l'ennemi étonné, épuisé, s'arrête, et les positions essentielles sont conservées jusqu'à la nuit.

Le soir, en prévision de la journée du lendemain qui sera peut-être encore plus dure, le général demande du renfort à la 5^e armée. Le général Franchet d'Esperey s'empresse de mettre à sa disposition tout le 10^e corps et la 51^e division de réserve.

La 42^e division, après les trois jours de lutte disproportionnée qu'elle vient de supporter, semble, bien que son moral soit demeuré très élevé, hors d'état physiquement de supporter encore un jour d'une épreuve aussi terrible. Le 8 septembre, dès l'aube, elle est remplacée en première ligne par la 51^e division de réserve, tandis que le 10^e corps reçoit la mission d'attaquer le flanc du X^e corps allemand.

De leur côté, Bulow et Hausen ne tardent pas à renouveler leurs attaques avec la même violence que la veille. Toute la ligne est en feu. La Garde, les VII^e, X^e, XII^e corps actifs, les X^e et XII^e corps de réserve, se ruent tous à la fois dans un suprême assaut.

Les nôtres opposent une résistance désespérée. A gauche, notre 10^e corps progresse ; mais, au centre, le sacrifice héroïque de la division marocaine ne peut empêcher la Garde prussienne de s'emparer de Mondement et d'arriver jusqu'aux abords d'Allemant. Dès 9 heures du matin, sous une pluie d'obus de gros calibre, le 11^e corps recule de 4 kilomètres vers Corroy, et la 60^e division de réserve abandonne Mailly. Il est évident que la limite des forces humaines est atteinte. Si l'ennemi est encore capable d'un effort, il perce notre centre, et la situation compromise pour lui sur l'Ourcq se rétablit aux marais de Saint-Gond !

Mais il est épuisé, lui aussi. Ses attaques faiblissent ; les lignes de tirailleurs deviennent hésitantes ; les colonnes qui les suivent sont moins épaisses ; elles n'avancent plus ; elles se couchent sous les rafales de nos canons. Les nôtres faisant appel à toute leur énergie, s'accrochent au terrain ; blottis dans les trous d'obus, ils brûlent leurs dernières cartouches.

L'heure critique approche. « La bataille est mûre », suivant l'expression de Napoléon, et, suivant l'aphorisme du colonel Foch, la victoire appartiendra « à celui qui aura un dernier bataillon de réserve à jeter dans la fournaise, quand son adversaire n'en aura plus !... ».

Or, les Allemands n'ont plus de troupes disponibles, mais, de notre côté, une réserve est en route !... Cette réserve suprême, c'est l'héroïque 42^e division qui, retirée du feu, à bout de souffle, ce matin, arrive à ce moment, sur l'emplacement de repos qui lui a été assigné, entre Linthes et Pleurs. Elle est fatiguée, très réduite ; elle

n'aurait certainement pas pu supporter un nouvel assaut, mais elle est disponible, l'étape qu'elle vient de faire aura reposé ses nerfs tendus par le combat ; son moral est élevé ; elle retrouvera toute sa vigueur pour attaquer.

En avant ! Objectif : le flanc droit du XII^e corps allemand qui dépasse maintenant Connantre : c'est là que s'opère la jonction entre Bulow et Hausen...

L'exécution est lente, en raison de l'extrême fatigue des troupes qui, à peine relevées de trois jours et de trois nuits de terribles combats, n'ont pas eu le temps de se restaurer, même sommairement ; les derniers éléments de la division ne sont même pas encore arrivés à Linthes ! Ce paroxysme d'efforts, les grands généraux sont seuls capables de les obtenir des collectivités, et il faut pour cela que le chef ait su « faire passer l'énergie suprême qui l'anime dans les masses d'hommes qui sont son armée »... On ne trouve guère des exemples aussi caractéristiques de ce phénomène qu'au cours de la campagne de France de 1814, sous l'œil de Napoléon.

Moins de 4 kilomètres séparent Linthes de Connantre. Ce n'est que vers 6 heures du soir, après quatre heures de mortelles angoisses où l'on sentait se décider le sort de la patrie, que la 42^e division entrait en ligne.

Pendant ce temps, le général Foch, qui avait désormais jeté sa dernière carte, et qui comptait bien d'ailleurs sur la victoire, montait à cheval et, accompagné du lieutenant Ferrasson, exécutait une tranquille promenade, au cours de laquelle il s'intéressait à des questions de philosophie et d'économie politique.

Napoléon avait dormi deux heures sur le champ de bataille de Bautzen, en attendant la décision du Destin ; Foch, lui, ne dormait pas ; il reposait son cerveau en oubliant la bataille, en dépit des hurlements de la canonnade.

Rentré à Plancy, le général apprend que la 42^e division est prête pour l'attaque. Immédiatement, l'ordre est expédié à tout le monde de se lever et de marcher à l'assaut.

Ce qui fut fait.

Subitement, la situation change. L'armée Hausen, qui se croyait près de vaincre et supposait les Français épuisés, est décontenancée par l'apparition de nouveaux ennemis. Nos obus tombent dans La Fère-Champenoise où les Allemands commençaient à dételer, — comme un soir de victoire. Les trains régimentaires s'empressent d'atteler de nouveau et de rebrousser chemin vers le nord.

Partout, l'ennemi se terre; il creuse le sol; par endroits, il recule nettement; le souffle de la défaite l'effleure, et nos soldats dont la nuit vient d'arrêter les progrès, demeurent à leur poste de combat, persuadés que l'aube du lendemain verra la retraite de l'adversaire.

Celle-ci s'effectue en effet pendant la nuit.

Le 10 septembre, à 5 heures du matin, nos lignes se portent en avant. Pas de résistance; des trophées, du matériel; dans les localités, surtout à La Fère-Champenoise, évacuée précipitamment, des officiers et des soldats de la Garde, ivres comme des ilotes.

Une première résistance sérieuse s'affirme sur la ligne Morains—Normée—Lenharrée—Sommesous. Pour la réduire, il faut attendre l'artillerie. Le soir, le général Foch avait transporté son quartier général à La Fère-Champenoise.

Le 11 septembre, la 9^e armée borde la Marne entre Épernay et Châlons.

Le 15, l'ennemi a gagné sur l'Aisne une solide position de repli, au nord de Reims et du camp de Châlons. Il s'est réapprovisionné en munitions et il a reçu d'importants renforts. L'accrocher, repousser ses vigoureuses

contre-attaques, telle est l'œuvre des premiers jours de contact. Pour le réduire, il faudra multiplier le nombre de nos canons, les nourrir... La victoire, contre de formidables organisations, garnies de troupes braves, nombreuses et puissamment outillées, est à ce prix. Vouloir les forcer à coups d'hommes serait folie. Bon gré mal gré, la lutte se stabilise donc sur ce point; déjà, l'intérêt s'est porté ailleurs.

c) Le Groupe des Armées du Nord. L'Yser. — Les états-majors français et allemand se sont rendu compte qu'une rupture du front ennemi est impossible pour le moment et que la décision de la bataille en cours ne peut plus être demandée qu'à la manœuvre débordante. La Suisse est interdite; pour les deux adversaires le seul flanc vulnérable est le flanc occidental: toute leur activité va donc consister à faire glisser leurs forces vers l'ouest, au risque d'anémier à l'extrême le reste du front.

Le 20, c'est toute l'armée de Castelnau, qui, appelée d'Alsace, débarque dans la région de Beauvais; elle arrive à temps pour contenir, vers Roye, une nouvelle ruée des masses allemandes sur Paris.

Le 30, c'est l'armée de Maud'huy qui débarque dans la région d'Arras et dont les unités arrivent encore à temps pour briser, en descendant du train, le choc de 300.000 Allemands.

Le 4 octobre, un coup de téléphone annonce au général Foch, sans autre préparation, qu'il est nommé adjoint au commandant en chef et chargé de coordonner les opérations du groupe des armées françaises du Nord. Il y a là les armées de Castelnau et de Maud'huy (6^e et 10^e), le groupe de divisions territoriales du général Brugère (4 divisions), les corps de cavalerie Conneau et de Mitry.

Qu'a-t-il besoin de plus amples indications ? La situation générale, il la connaît bien : elle est claire. Les difficultés d'exécution ne se voient que sur le terrain de l'action. Là seulement se posent et se résolvent les problèmes de guerre, et c'est l'affaire du cerveau.

Il quitte Châlons à 10 heures du soir et, à 4 heures du matin, il est à Breteuil, auprès du général de Castelnau. Le canon tonne avec violence ; les renseignements affluent toutes les cinq minutes, car la 56^e division et le 4^e corps d'armée soutiennent une lutte extrêmement dure contre les XVIII^e corps allemands actif et de réserve, le XXI^e corps et le 1^{er} corps bavarois. Le moral des troupes est excellent ; on peut attendre des renforts ; la route de Paris est bien gardée. D'ailleurs, l'ennemi fait glisser ses réserves vers le nord ; son but est de fixer nos disponibilités devant Paris, et pas précisément de percer ; il cherche notre flanc gauche.

Tout en conférant, les deux généraux ont déjeuné d'une tasse de café. Dès 6 heures du matin, le général Foch prend congé très affectueusement de son chef d'hier devenu son subordonné, puis, par la route de Saint-Pol, son automobile longe la bataille dont la grande voix s'étend indéfiniment vers le nord. A 9 heures du matin, il est à Aubigny où le général de Maud'huy a installé son poste de commandement.

Ici aussi, déjà, la bataille fait rage. L'extrême gauche de notre ligne atteint à peine la région de Lens. Le 10^e corps, la 10^e division de cavalerie, la 70^e division de réserve contiennent l'assaut furieux des bataillons allemands qui ne cessent de débarquer. Vers Lille, le corps de cavalerie Conneau est seul en vedette, mais il n'a encore aucun ennemi devant lui.

Dès le lendemain, 6 octobre, le général Foch, pleinement orienté, a installé son quartier général à Doullens. Pour le moment, sa mission principale va consister à

hâter, par tous les moyens à sa disposition (chemin de fer, automobiles, véhicules de toutes sortes), le transport vers le nord des troupes et du matériel que le Grand Quartier Général retire de tout le reste du front et ne cesse de faire affluer de ce côté. Il devra aussi veiller à la solidité du mur qui arrête l'invasion et se tenir prêt à aveugler immédiatement toute brèche qui viendrait à s'y produire.

Simple comme conception, cette mission va être rendue d'une exécution fort difficile par le fait que le maréchal French a demandé que l'armée anglaise fût rapprochée de ses bases et transportée dans la région de Lille. Au lieu de troupes françaises, c'est donc quatre corps d'armée anglais qui sont destinés à prolonger la gauche de notre ligne.

Le général Foch, ancien chef de mission à Londres, connaît bien les Anglais. Il sait que ces soldats héroïques et tenaces se prêtent mal aux nécessités d'une guerre nerveuse où la rapidité des mouvements est la condition sine qua non du succès. Comment l'état-major britannique, au demeurant inexpérimenté, va-t-il résoudre le problème des transports ultra-rapides ? N'y aura-t-il pas aussi dans l'exercice d'un commandement dont les attributions sont mal définies, non pas des froissements, mais des malentendus et des lenteurs ?

Les débarquements britanniques commencent cependant le 9 octobre, et notre cavalerie qui les couvre n'a pas encore signalé les Allemands.

Mais justement, ce jour-là, se produit un événement d'une importance considérable, dont l'éventualité avait été envisagée depuis longtemps. Anvers, la gigantesque forteresse, le réduit de la défense belge, écrasée par les obus de 420, vient de succomber. Le commandement allemand ayant commis la faute de brusquer l'attaque avant d'avoir assuré l'investissement de la place sur la

rive gauche de l'Escaut, l'armée belge a pu se dégager, et elle fait retraite vers l'Yser. Pour couvrir cette retraite, le général Foch envoie en toute hâte par chemin de fer, de Dunkerque sur Gand, la brigade des fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h. Sa mission remplie, cette brigade se repliera sur Dixmude où elle servira d'appui à la droite de l'armée belge qui doit s'installer derrière l'Yser.

Deux de nos divisions territoriales creusent activement des tranchées autour d'Ypres. Ce point d'appui sera occupé par une division anglaise envoyée trop tard au secours d'Anvers et qui est à Ostende où elle vient de débarquer. Quand les Anglais seront là, ces deux divisions territoriales, avec quelques autres éléments anglo-français, appuieront vers le nord, pour aider l'armée belge à défendre le secteur Ypres—Dixmude. Mais au sud d'Ypres et jusqu'à La Bassée, s'ouvre une trouée de quelque 30 kilomètres absolument dégarnie de troupes et surveillée seulement par nos patrouilles de cavalerie. Si l'armée allemande, rendue libre par la chute d'Anvers, se présente de ce côté-là, la situation pourra devenir difficile...

Heureusement, le haut commandement allemand, ignorant sans doute la situation exacte du front de Lille, toujours plein de mépris pour l'armée belge et comptant consommer entièrement sa ruine, prend comme objectif le front de l'Yser, solidement occupé, entre Dixmude et la mer.

La ruée se produit le 13 octobre. Les XII^e, XIII^e, XV^e et XVII^e corps de réserve foncent en colonnes profondes, sûrs de la victoire sans combat, au chant du Deutschland über alles. Ce sont des unités de formation récente, composées de jeunes gens, élite de la jeunesse prussienne, ignorant tout de la guerre et sachant à peine se servir de leurs armes, mais imbus de toutes les illusions du pangermanisme.

Ce fut une effroyable hécatombe, qui se renouvela sans répit les 16, 17, 18 et 19 octobre. Partout l'armée belge, soutenue par quelques éléments français, résista sous les rafales de l'artillerie lourde, et le sanglant sacrifice de l'armée allemande n'obtint pas le plus léger avantage. En même temps, et avec aussi peu de succès, après un violent bombardement, le XIX^e corps se portait à l'assaut d'Ypres et se heurtait, lui aussi, à une résistance inébranlable des troupes anglaises.

Or, tandis que la bataille fait rage dans le Nord, la partie inconsistante du front se constitue en toute hâte au sud de Dixmude. Le 17 octobre, les quatre corps anglais ont déjà débarqué, et la trouée Ypres—Cambrai est interdite à l'ennemi.

Maintenant, la partie la plus faible du front du Nord est le secteur Ypres—Dixmude, en raison du retard que l'arrivée des Anglais a fait subir à nos débarquements. Mais des renforts puissants vont affluer de ce côté aussi, où le général d'Urbal vient d'être appelé, le 20 octobre, au commandement des troupes françaises. Le 22, c'est le 9^e corps; le 1^{er} novembre, ce sont les 16^e et 32^e. Nuit et jour, trains, automobiles, camions, glissent derrière la ligne de feu et, tandis que le canon gronde rageusement et fait trembler le sol, que les villages s'effondrent sous les gros obus, ils déversent sur les points désignés par le général Foch leur précieux chargement d'énergie.

Les officiers d'état-major qui ont servi sous les ordres du général Foch, à cette époque, sont unanimes à déclarer que c'est son ingéniosité et sa volonté qui ont tout fait, son activité qui a tout animé. Des difficultés invraisemblables se présentaient, qui étaient résolues sans qu'on pût savoir comment. Des canons lourds étaient-ils nécessaires sur un point ? on en trouvait et on les y transportait. Fallait-il un bataillon ici, une brigade

là-bas? le bataillon et la brigade étaient rendus à l'endroit voulu, au moment voulu. Des unités débarquaient du train dans la nuit : on les expédiait sur des camions ou on les réembarquait sans savoir ni comment elles arriveraient ni si elles avaient mangé, ni si elles mangeraient..., et elles arrivaient et elles étaient là à point nommé pour arrêter l'ennemi...

Or, parallèlement à ce travail écrasant, le général a une autre tâche à remplir, la plus lourde peut-être : elle consiste à soutenir le moral de nos alliés qu'impressionnent vivement la faiblesse de nos moyens, la puissance et l'acharnement de l'ennemi. Le 20 octobre, la nuit du 20 au 21, la journée du 21, sont de longues heures d'angoisse. Dixmude est écrasé de bombes, les Allemands, dont les effectifs se renouvellent à chaque instant, se ruent avec plus de fureur que jamais sur les lignes belges, qui finissent par plier. Keyem et Beerst sont enlevés ; l'armée belge a engagé jusqu'à ses dernières réserves ; elle est épuisée, à court de munitions ; l'Yser va être forcé... L'État-major envisage l'exécution de la retraite sur Dunkerque. Ce serait le désastre!...

Informé téléphoniquement, Foch accourt. Il survient par hasard au milieu d'un conseil de guerre où nos braves alliés, la mort dans l'âme, discutent les dernières dispositions...

Simplement, il indique une ligne de repli et il donne l'idée d'inonder le pays. L'inondation a sauvé la Hollande à une autre époque ; elle sauvera bien la Belgique ! On n'y avait pas songé. On tiendra tant bien que mal jusqu'à ce que le pays soit inondé.

D'ailleurs, voici la 42^e division, celle des marais de Saint-Gond. Elle contre-attaque, et la ligne allemande est de nouveau fixée. Pour marquer sa volonté inébranlable de forcer la victoire, le général installe, le 24 octobre, son quartier général à Cassel.

Dès le 28, la plaine à l'est de l'Yser, les tranchées et les batteries allemandes, tout commence à disparaître sous une nappe d'eau. L'ennemi va se retirer, mais auparavant il veut essayer un suprême effort contre cette armée qu'il sent à bout de souffle et dont la mise hors de cause lui donnera la côte tant convoitée.

Le 30, en colonnes profondes, il se rue encore contre le centre belge qu'il a préalablement écrasé par l'artillerie lourde.

Ramscappelle est enlevé ; le centre est percé ; la victoire paraît assurée..., mais la 12^e division est encore là!... Une brillante charge à la baïonnette a raison des colonnes disloquées et réduites de l'ennemi qui recule pour ne plus revenir, cette fois. C'est dans l'eau que s'opère sa retraite ; il perd ses gros canons enlisés dans la boue ; à peine peut-il retirer du borbier ses pièces de campagne. L'armée belge est sauvée.

Ce même 30 octobre, le 1^{er} corps anglais est violemment attaqué devant Dixmude par des effectifs considérables. Écrasé par la grosse artillerie, submergé par le flot des assaillants, il faiblit. Or, sa retraite va découvrir la gauche de notre 9^e corps.

Le général Dubois envoie au secours de nos alliés les faibles ressources dont il peut disposer, et il demande des renforts.

Foch accourt à Saint-Omer où est le quartier général du maréchal French.

Il est 1 heure du matin : le maréchal vient de se coucher. On le réveille.

— Monsieur le Maréchal, votre ligne est percée...

— Oui.

— Avez-vous des disponibilités ?

— Non.

— Je vous amène les miennes. Le général Joffre m'envoie huit bataillons. Prenez-les et en avant!

Très ému, le maréchal serre les mains du général Foch :

« Merci », lui dit-il, et, dès l'aube, le combat, alimenté par ce sang nouveau, reprenait, acharné.

Mais ce même jour, 31 octobre, l'ennemi, grâce à son écrasante supériorité numérique, enlève Gheluvelt et menace Hooge. Les dernières réserves anglaises, décimées, épuisées, plient encore à 2 heures de l'après-midi. C'est la fin.

Le général Dubois, dont le corps d'armée va être entraîné dans le désastre, accourt à Vlamertinghe, poste de commandement du général d'Urbal. Le général Foch s'y trouve. La situation est terrible, mais nette. Il faut tenir vingt-quatre heures, le temps nécessaire au 16^e et au 32^e corps de débarquer.

Un hasard providentiel veut que l'automobile du maréchal French passe à ce moment-là. Un officier de l'État-major général, le commandant Jamet, se précipite. Informé de la présence du général Foch, le maréchal consent à s'arrêter.

Cette fois, il est désespéré. Ses dernières réserves ont fondu dans la fournaise; ses divisions sont épuisées, décimées, disloquées; elles sont incapables d'une plus longue résistance; il n'y a plus qu'à mourir.

— Non, Monsieur le Maréchal, répond vivement Foch. Il faut tenir d'abord, tenir à tout prix. Il sera temps de mourir ensuite. Tenez jusqu'à ce soir, je viens à votre aide.

Et tout en parlant, comme French comprend mal le français, le général écrit au verso de l'ordre de retraite déjà rédigé par l'État-major britannique, ce qu'il y aurait lieu de faire pour prolonger la résistance. Il tend cette feuille au maréchal, mais celui-ci n'est pas convaincu; il demeure irréductible...

Alors Foch s'anime :

— Si la vieille infanterie de Wellington ne peut plus tenir aujourd'hui derrière des tranchées, il faudra bien que mes « gosses » y aillent!...

French s'est redressé.

— Elle tiendra, dit-il.

Saisissant son ordre de retraite, il le barre d'une grande croix, le retourne et écrit ces simples mots qu'il signe, au bas des notes de Foch : « Exécutez l'ordre du général Foch. »

Du reste, la journée n'est pas encore terminée qu'une brigade française est en ligne et enraie les progrès de l'ennemi.

Et c'est ainsi partout. L'inébranlable volonté, la foi communicative du général ranime tous les courages et décuple toutes les énergies, tandis que son coup d'œil clair et sûr, son don de divination pare au danger à l'instant même où tout semblait perdu ; chacun a l'impression que les réserves sortent de terre au moment et à l'endroit précis où leur intervention est indispensable.

Le 1^{er} novembre, le 1^{er} corps bavarois s'est emparé de Messines ; tout de suite un détachement d'une brigade de cavalerie et d'artillerie se forme sous le général Mazel et accourt. ..

Le 2 novembre, c'est entre Dixmude et la Lys que la bataille s'allume. Les Allemands finissent par où ils auraient dû commencer et, jusqu'au 15 novembre, c'est contre un mur désormais assez solide pour ne pas être ébranlé par leur bélier qu'ils lancent les épaisses colonnes des II^e, XIII^e, XV^e, XVII^e corps, un corps bavarois et une division de la Garde...

Le 3, attaque furieuse sur Ypres. Accouru en automobile, le 20^e corps est là ; l'attaque est enrayée.

La semaine qui suit est une semaine de tueries. La lutte la plus sauvage ne s'arrête ni jour ni nuit. Les fusiliers marins, la 89^e division territoriale, des unités

de cavalerie, des cyclistes, le 32^e corps récemment débarqué, disputent âprement et dans des conditions difficiles Dixmude, le château de Woumen, Merckem, Bixchoote, aux XII^e et XIII^e corps de réserve allemands. Même, le 1^{er} novembre, une tentative désespérée, qui lui coûte des pertes effroyables, permet à l'ennemi, après un combat de rues des plus acharnés, d'arracher Dixmude à l'héroïsme de nos fusiliers marins. En même temps, Bixchoote, écrasée de bombes, est enlevée... Le saillant d'Ypres, devant lequel notre 16^e corps tient en respect le XXVI^e corps allemand, va être pris à revers... Mais Foch veille. Napoléon faisait la guerre avec les jambes de ses soldats; le brillant manœuvrier utilise avec une aisance égale les moyens rapides de transport dont il dispose. La 22^e brigade, l'une des brigades de la célèbre division de fer, est ici, avec deux corps de cavalerie. Encore une fois frustré de sa victoire, l'ennemi reflue.

C'est la fin. Leurs folles tentatives ont coûté 300,000 hommes aux Allemands; ils ne les renouvelleront plus. Le général Foch sait bien que sa victoire est négative; que la victoire veut la mise hors de cause de l'ennemi par une poursuite acharnée; mais ses effectifs sont par trop inférieurs à ceux de l'adversaire et, surtout, il a trop peu d'artillerie lourde pour répondre à ses gros canons. C'est une victoire négative, mais c'est une victoire tout de même, et une grande victoire, puisque, malgré le formidable déploiement de onze corps d'armée et les sacrifices incalculables consentis, l'ennemi n'a pu ni déborder notre flanc gauche, ni atteindre Calais, ni percer notre ligne à peine cristallisée. Le général Foch, par son activité, son coup d'œil merveilleux, son indomptable énergie et son ascendant moral sur nos alliés, vient d'assurer brillamment et d'une manière définitive les résultats de la victoire d'arrêt de la Marne.

d) L'Artois. La Somme. — A peine se sont éteints les derniers échos des coups de canon de l'Yser, que la situation s'est profondément modifiée sur l'ensemble de notre front. L'ennemi, qui a décidé de porter ses efforts en Russie, se terre en Flandre et en Artois, comme il s'est déjà terré dans la Somme, en Champagne, en Argonne et en Lorraine. Sa supériorité numérique étant encore incontestable et son matériel incomparablement plus puissant que le nôtre, nous sommes obligés de creuser des tranchées, nous aussi, pour nous mettre à l'abri d'une nouvelle ruée et pouvoir, avec quelque tranquillité, refaire nos forces en vue d'une reprise de l'offensive.

L'hiver 1914-1915 est donc, pour le général Foch et pour ses états-majors, une période de labeur intense et ingrate, destinée à assurer le transport et l'accumulation de moyens matériels tels que l'on n'en avait jamais eu l'idée jusque-là. Sans discontinuer, une quantité invraisemblable de trains sillonnent les voies ferrées, charroyant des montagnes de matériel de construction (rondins, tôles ondulées, plaques de blindage, rouleaux de fil de fer, lisse et barbelé, arbres transformés en pieux...), du matériel de guerre (canons de calibres variés, par milliers, pyramides d'obus, munitions de toutes sortes, dont les opérations dernières avaient nécessité une consommation effroyable, outils de terrassiers par millions), enfin, des approvisionnements en vivres, en vêtements, en charbon, que réclamait l'hiver déjà commencé.

Période extrêmement pénible aussi pour les troupes obligées de creuser nuit et jour des tranchées dans la boue glacée, souvent dans l'eau jusqu'aux genoux, en dépit des intempéries et de l'artillerie lourde ennemie, qui détruisait en quelques minutes le résultat du travail acharné de plusieurs journées.

Il y eut également quelques rudes combats, dont le but était de fixer l'ennemi sur notre front pour l'empêcher de porter toutes ses forces contre nos alliés russes, et de maintenir chez nos troupes le mordant et l'esprit d'offensive indispensables pour des opérations actives.

Les noms de ces épisodes héroïques, qui rappellent à toutes les mémoires des pages de gloire, sont : Saint-Georges, la Maison du Passeur, le Cabaret Korteker, Dixmude et Ypres encore, Vermelles, Carency, Andechy. Ce furent nos passes d'armes de novembre et de décembre 1914.

Nos alliés britanniques prirent, eux aussi, leur part de ces luttes, grâce à l'influence personnelle du général Foch, et malgré la notoire insuffisance de leurs moyens. Le 26 janvier 1915, ils livraient un glorieux combat à Givenchy; le 10 mars, ils s'emparaient de Neuve-Chapelle.

Malgré tout, l'infériorité de notre outillage était telle que les opérations de l'hiver ne purent empêcher l'ennemi, confiant dans l'inviolabilité de ses organisations défensives, de retirer 150.000 hommes du front occidental, et d'infliger à l'armée russe une grave défaite aux lacs de Mazurie.

Mais au printemps, les résultats de nos travaux deviennent appréciables, et quand le haut commandement russe annonce qu'il va exécuter une offensive en Galicie, nous sommes à peu près en mesure de l'appuyer efficacement; le général Foch peut songer à organiser une attaque en Artois.

Il transporte son quartier général de Cassel à Frévent, sur la route de Saint-Pol à Doullens, pour se trouver au centre de son théâtre d'opérations, car il a décidé de prendre comme objectif les derniers contreforts des collines de l'Artois qui séparent Arras des plaines du Nord. Au delà, il y a Lens, ses mines et son nœud

de voies ferrées, Lille et Douai ; c'est un point vital pour l'ennemi.

Cependant, les moyens mis à la disposition du général sont encore bien faibles. Il se refuse à calculer l'étendue de son front d'attaque d'après le nombre des soldats qu'il peut mettre en ligne ; il ne veut accepter comme base de calcul que le nombre des canons lourds qu'on lui donne. Or, de ces canons monstres, malgré tous les efforts consentis, nous en avons encore peu, tandis que l'ennemi en a beaucoup, et, pour obtenir dans une zone la supériorité d'artillerie que le général estime nécessaire à la victoire, cette zone doit être restreinte. On n'attaquera donc que sur un front de 10 kilomètres, entre Neuville-Saint-Vaast et Notre-Dame-de-Lorette.

Le 9 mai, une préparation d'artillerie formidable réduit à néant les puissantes organisations de l'ennemi et ouvre la voie à nos vagues d'assaut. Les Allemands concentrent leur défense dans de solides points d'appui : Ablain-Saint-Nazaire, Carency, La Targette, Neuville-Saint-Vaast et le célèbre Labyrinthe, réseau compliqué et inextricable de tranchées, de réduits bétonnés, de réseaux de fil de fer... Malgré l'aide constante de l'artillerie qui consomme plusieurs centaines de milliers d'obus par jour et dont les tirs sont minutieusement orientés par nos aviateurs, les progrès sont lents à travers ces souterrains et cette lande bouleversée où chaque obstacle cache un piège infernal... Le 19 juin, les objectifs assignés par le général Foch sont atteints ; nous sommes maîtres de Neuville-Saint-Vaast, du Labyrinthe, de Carency, de Souchez, de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette. Sur les 10 kilomètres du front d'attaque, nous avons progressé de 3 kilomètres, nous avons capturé 8.000 prisonniers, pris une vingtaine de canons et fixé pendant deux mois 16 divisions allemandes.

C'était une victoire, mais malgré toute la science,

tous les efforts et tout l'héroïsme déployés, elle n'avait rien de décisif. Si elle faisait disparaître un saillant de la ligne allemande, la porte ouverte était trop étroite pour pouvoir y engager des effectifs suffisants qui auraient bien vite été pris à revers s'ils s'étaient aventurés dans la plaine. Ce glorieux épisode comportait donc de précieux enseignements. Tout d'abord, il apparaissait avec évidence que des offensives locales réduites étaient impuissantes à procurer la victoire. Pour obtenir un résultat appréciable, il fallait pouvoir donner un plus grand développement aux secteurs d'attaque ; et, comme l'étendue des secteurs d'attaque était fonction des canons mis en ligne, il fallait intensifier encore la fabrication du matériel et des munitions.

En outre, on ne devait pas laisser l'ennemi libre du jeu de ses réserves, liberté qui, grâce à sa position centrale, lui permettait d'être toujours supérieur à l'assaillant : d'où la nécessité de réaliser simultanément d'importantes offensives sur tous les fronts et, par suite, d'obtenir de nos alliés une intensification de leur effort, en attendant de pouvoir réaliser l'unité de direction de la guerre.

Le 7 juillet, la première conférence de Chantilly réunit au grand quartier général français, sous la présidence du général Joffre, des représentants de toutes les armées de l'Entente. Il y fut décidé que, pour dégager le front russe, des offensives seraient tentées sur le front occidental, auxquelles participeraient les armées anglaise et belge.

Ces offensives se produisirent le 25 septembre, en Champagne et en Artois. Le front de Champagne avait été dégarni par l'ennemi, au profit du front russe. Les Allemands éprouvèrent là une défaite qui leur coûta 20.000 prisonniers et qui eût pu être décisive si nos moyens eussent été plus considérables.

En Artois, l'attaque se produisit à peu près sur le même terrain qu'en mai, avec le même objectif : les derniers contreforts des collines de l'Artois, sur lesquels nous tenions déjà Notre-Dame-de-Lorette et qui dominaient la plaine de Lens. Le haut commandement allemand préparait peut-être une offensive dans cette région, car les réserves de l'ennemi y étaient accumulées et ses moyens supérieurs aux nôtres. Après un premier succès pour nos troupes à Souchez, pour les Anglais à Loos et à Hulluch, il fallut s'arrêter, devant de puissantes contre-attaques et un formidable déploiement d'artillerie lourde ennemie. Grâce à la concordance exacte des efforts, le but cherché était cependant atteint cette fois : l'offensive allemande, déclenchée en Russie, s'était arrêtée et la situation de nos alliés s'était rétablie en Galicie.

Ces opérations, malgré la faiblesse de leurs résultats, avaient donc prouvé qu'il était possible de coordonner efficacement les efforts de tous les alliés. Pour entraîner l'opinion, le Gouvernement français fit un mouvement : le 2 décembre, le général Joffre était nommé généralissime des armées françaises sur tous les théâtres d'opérations et le général de Castelnau, chef d'État-major général. Cette mesure renforça le commandement français, mais ne produisit pas sur nos alliés l'effet attendu. Les conclusions de nouvelles conférences qui eurent lieu à Chantilly, les 6, 7 et 8 décembre, et dont le but était de fixer le programme des opérations à exécuter en 1916, demeurèrent assez vagues. Il fut question d'une offensive générale à déclencher sur tous les fronts dès que cela serait possible, et en attendant, de simples offensives locales menées surtout par les armées anglaise, italienne, russe, moins éprouvées que l'armée française.

Le travail de réflexion, d'étude, de préparation du front en vue de l'offensive projetée, que fournit le général Foch au cours de cette période ingrate, ne saurait être envisagé

dans cette étude. On verra plus tard le résultat de ces travaux et de ces réflexions et comment le général trouvera le moyen, quand son heure sera venue, de mettre en application l'art napoléonien, fait d'activité et de coup d'œil, en dépit du triomphe momentané de la matière brute.

Cependant en exécution des dispositions prises à Chantilly, les préparatifs de l'Entente se poursuivent activement ; l'effort anglais s'intensifie ; quelques unités russes paraissent même sur le front occidental. Par des réductions opérées sur les effectifs en ligne, le haut commandement français constitue une masse de manœuvre de 37 divisions.

Enfin, c'est la Somme qui est choisie comme théâtre de la grande offensive prévue. Le général Foch, qui a transporté en septembre son quartier général à Dury, la prépare depuis longtemps dans tous ses détails. On mettra à sa disposition 40 divisions françaises et 20 divisions anglaises. Son plan d'attaque est approuvé le 14 février 1916. L'offensive se produira au nord et au sud de la Somme, sur 25 kilomètres entre Chaulnes et Gomécourt. La date seule reste à fixer par le haut commandement : elle doit coïncider avec des offensives russe et italienne, avec le rappel d'Égypte de troupes britanniques... toutes conditions compliquées... En attendant, le 21 février, les Allemands se ruent sur Verdun, avec des moyens formidables, et ruinent en cinq jours toutes les défenses du nord du camp retranché. Les jours suivants, ils développent et intensifient avec la dernière vigueur leur offensive qui prend tous les jours les allures d'une opération décisive.

Une nouvelle conférence interalliée, réunie le 12 mars, décide qu'il est nécessaire, pour dégager Verdun, de hâter l'exécution des offensives décidées. Donc, l'armée russe se mettra en mesure d'attaquer, le 15 mai, et les Anglo-Français et les Italiens le 1^{er} juin.

Mais Verdun absorbe peu à peu toutes nos réserves. Le 15 avril, le général Foch est averti qu'au lieu de 40 divisions françaises promises pour sa bataille, il ne doit plus compter que sur 30... Le 15 mai on ne lui en accorde plus que 26. Heureusement, des renforts britanniques sont arrivés et le général disposera de 26 divisions anglaises au lieu de 20.

Le 1^{er} juin, nos alliés ne sont pas prêts ; on recule l'opération jusqu'au 29, car Verdun peut tenir encore, malgré les efforts de toute l'armée allemande.

Sur ces entrefaites, le haut commandement italien, menacé d'une offensive autrichienne qu'il craint de ne pouvoir repousser, a réclamé de la Russie une offensive de dégagement. La bataille qui continue à faire rage à Verdun s'allume donc à la fois sur le front italien et sur le front russe. L'occasion est unique de réaliser, par une grande offensive sur la Somme, le maximum de coordination d'efforts qui ait jamais été obtenu au cours de cette guerre.

Le 1^{er} juillet, après un effroyable bombardement qui nivelle les tranchées allemandes, une vigoureuse attaque se déclenche entre Frise et Estrées, face à Péronne, sur un front de 6 kilomètres. Du premier élan, la première position ennemie est conquise et nos soldats ramènent 5.000 prisonniers.

L'effort continue les jours suivants, toujours soigneusement préparé et se développant comme un mécanisme d'horlogerie. Le 2, la deuxième position est ébréchée par la prise de Frise et de Herbecourt ; le 3, Buscourt, Flaucourt, Assevillers tombent ; le 4, c'est Barleux, Belloy-en-Santerre et Estrées... Le 10, le nombre des prisonniers s'élève à 10.000 ; on a pris 75 canons et, de Briaches, on domine la plaine de Péronne, tandis que l'important nœud de voies ferrées de Roisel est sous notre canon à 10 kilomètres.

Le 14 juillet, conformément au programme, après un bombardement qui dure depuis le 11, c'est l'armée britannique qui se porte en avant, à son tour, sur un front de 6 kilomètres. Elle enlève d'un bel élan Bazentin, Longueval, le bois des Trônes, le bois Delville, en brisant la résistance des première et deuxième lignes allemandes ; elle capture 2.000 prisonniers. Le 17, nos alliés qui combattent dans la troisième position ennemie, dénombrent 11.000 prisonniers. Mais, à cette date, les Allemands ont pu faire intervenir de puissants renforts parmi lesquels la Garde prussienne : les Anglais perdent le bois Delville et comme, d'autre part, la charnière de Thiepval tient solidement, l'offensive britannique ne peut plus progresser.

Heureusement, comme sur l'Yser, le général Foch surveille l'exécution de sa manœuvre. Dès le 20, nos troupes reprennent leurs attaques, d'abord au nord de la Somme, sur un front de 3.500 mètres entre Hardamont et Feuillères, puis au sud de la rivière entre Barleux et Soyécourt sur un front de 4 kilomètres. Ces opérations nous procurent 3.000 prisonniers et fixent les réserves allemandes. Dégagés, les Britanniques enlèvent Pozières et chassent l'ennemi du bois Delville.

Les résultats de ce mois de juillet sont brillants, mais la consommation des munitions a été si considérable, et le terrain de la bataille est tellement raviné par les obus que les opérations doivent être ralenties dès les premiers jours d'août, pour permettre le ravitaillement des canons. En outre, l'armée anglaise dont l'organisation et les moyens ne sont pas encore à la hauteur des nécessités de la guerre, est fatiguée par les efforts fournis. C'est pourquoi, le mois d'août ne voit d'autre opération importante que la prise de Maurepas par nos troupes.

Au début de septembre, les approvisionnements sont à peu près reconstitués et, tout de suite, le général Foch

reprend une nouvelle série d'offensives combinées, en direction de Bapaume, de Péronne et de Nesles. Le 3 septembre, au sud de la Somme, les armées Fayolle et Micheler emportent Berny, Vermandovillers, Chilly et font 3.000 prisonniers ; le 6, elles dépassent Belloy et Chaulnes ; le 12, elles conquièrent Bouchavesnes.

Les Anglais se mettent à leur tour en mouvement le 15. Ils inaugurent de monstrueux chars d'assaut, les « caterpillars » ou « tanks », machines invulnérables pour les fusils et qui ouvrent la marche de l'infanterie, écrasant les réseaux de fils de fer, renversant les murs peu élevés, nivelant les parapets des ouvrages les plus solides, ruinant les abris bétonnés... Le moral de l'ennemi est fortement ébranlé par l'apparition de ces engins. Les Allemands perdent Ginchy avec 4.000 prisonniers, puis sont encore refoulés sur toute la ligne entre Bouchavesnes et Thiepval où ils laissent 5.000 des leurs entre les mains de nos alliés.

Mais, déjà, l'approche de la mauvaise saison rend les opérations très pénibles ; en outre, celles-ci coûtent des hommes et une quantité prodigieuse de munitions dont on peut se faire une idée en songeant qu'une seule journée avait vu tirer autant de coups de canon que les sept mois de la guerre de 1870-1871. Dans ces conditions, le haut commandement craignant de fatiguer le pays et de dépasser le rendement de nos usines de guerre, prescrivit d'arrêter les grandes opérations.

On se contente donc, au cours des mois d'octobre et de novembre, de compléter et d'assurer par l'occupation d'importants points d'appui (Ablaincourt, Saillisel, Pressoire) les résultats déjà obtenus et de s'emparer d'observatoires d'artillerie, comme Sailly, d'où l'ennemi pouvait surveiller nos lignes et rendre inhabitables au cours de l'hiver nos cantonnements de repos.

A ce début d'octobre, si les résultats tactiques de la

bataille de la Somme restent à compléter, ses résultats stratégiques sont définitivement acquis et des plus brillants. Quarante divisions allemandes ont fondu dans ces champs de carnage que l'on a appelés « le charnier de l'Europe » et, comme conséquence, les Allemands ont dû cesser leurs attaques sur Verdun.

Le Kronprinz allemand comptait établir sa réputation de général sur la prise de la grande forteresse française. Rendu responsable de la défaite, le général Falkenhayn, chef du Grand État-major allemand, est disgracié le 5 septembre et remplacé par le maréchal Hindenburg. Sur l'autre front, l'offensive russe, en l'absence des réserves allemandes, a progressé de nouveau dans les Karpathes ; l'offensive italienne est victorieuse dans la région de Gorizia ; enfin, la Roumanie, entrevoyant la victoire définitive, s'est décidée, le 18 août, à entrer dans la coalition.

Ces événements, dus en grande partie à la vigoureuse opération de dégagement de la Somme, et par suite au mordant, à l'esprit d'offensive et à l'activité du général Foch, il eût été peu politique de les souligner. Ils étaient cependant bien autrement importants que la conquête de 25 villages ruinés, de 35.000 prisonniers et de 150 canons allemands, glorieux butin qu'un ordre du jour du 25 septembre reconnaissait être l'actif du groupe des armées du Nord.

III. LE CONSEILLER DE L'ENTENTE

La fatale limite d'âge avait atteint le général Foch le 30 septembre 1916 ; mais, dans les circonstances présentes, on avait estimé ses services encore trop nécessaires à la France pour permettre à l'actif et vigoureux vain-

queur de Saint-Gond, de l'Yser, de l'Artois et de la Somme, de s'anéantir dans un repos définitif. La loi, qui avait sacrifié tant de chefs éminents, avait fléchi en sa faveur. On lui avait décerné la médaille militaire et il avait été maintenu en activité.

C'était cependant l'époque où le Gouvernement, dans la pensée de donner plus de vigueur à la conduite de la guerre, entraînait dans la voie du rajeunissement du haut commandement. Le général Joffre était discuté, les généraux Foch et de Castelnau étaient jugés trop âgés pour conduire les opérations ; le général Foch, que l'on disait malade, était surtout visé.

Le généralissime refusa obstinément de se séparer d'un collaborateur aussi indispensable et il trouva un moyen heureux, maintenant que la guerre allait languir dans le Nord, pour utiliser au mieux des intérêts du pays sa puissance de travail, sa clarté d'intelligence et la vaste étendue de son érudition. Le 13 décembre 1916, il obtenait du Gouvernement la création à Senlis d'un Bureau d'études des grandes questions interalliées, et il lui en confiait la direction.

- L'institution de cet organe répondait à une nécessité urgente.

Le généralissime, déjà écrasé par la lourde charge de la direction des opérations sur le front occidental, était dans l'impossibilité de suivre avec toute l'attention qu'ils méritaient les graves événements de guerre dont le monde entier était le théâtre. C'était l'écrasement de la Roumanie, permettant aux Empires centraux de rompre le blocus qui les étouffait et de se ravitailler ; leur permettant aussi de réduire sensiblement leur front oriental et de disposer de toute l'armée bulgare pour la lancer contre Salonique. C'était la Révolution qui grondait en Russie, affaiblissant tous les jours davantage l'armée de nos alliés et laissant à l'Allemagne plus de

liberté d'action... Où allait se porter la masse des effectifs rendus ainsi disponibles? Sur Salonique?... Sur le front italien?... Sur la France?... Autant de questions vitales à creuser, sans parler des affaires de l'Orient moyen, d'Italie et même d'Allemagne où, le 12 décembre, le Chancelier avait lu à la Tribune du Reichstag des propositions de « paix allemande » qu'il comptait bien trouver les moyens de faire agréer par l'Entente.

Le général Foch demeura à peine quelques jours à Senlis.

Dans l'immense complexité des problèmes à résoudre, son esprit clair eu vite fait de démêler le point précis dont il est urgent de s'occuper tout d'abord.

Pour lui, il n'existe qu'un seul théâtre d'opérations principal sur lequel les intérêts les plus vitaux et les plus immédiats sont en jeu, sur lequel la victoire entraînera la solution de tous les problèmes. Les autres théâtres, quel que soit leur intérêt plus ou moins lointain, sont secondaires. Ce théâtre principal, c'est le front occidental, de la mer du Nord à l'Adriatique. C'est donc là qu'il faut s'apprêter à recevoir le choc des masses allemandes, là qu'il faut être vainqueur.

Si ce choc se produit en France, le nécessaire est déjà fait pour y parer dans la mesure des moyens. S'il se produit sur le front italien, la possibilité de porter à nos alliés une aide efficace a été envisagée depuis longtemps; c'est là une question de transports de troupes qui est déjà à l'étude et poussée fort loin.

Reste l'éventualité, qui n'a pas encore été envisagée, d'une manœuvre débordante par la Suisse. Or, l'Allemagne a déjà violé la Belgique, croyant ainsi s'assurer la victoire; elle violera de même la Suisse si elle voit un intérêt militaire dans cet acte. Par conséquent, c'est le problème de la défense de la Suisse dont l'étude s'impose à cette heure avec le plus d'urgence.

Le général Foch se rend à Mirecourt avec le titre nominal de commandant du groupement Foch, et activement secondé par le général Weygand, il se met à l'œuvre.

Au mois de mars 1917, sa tâche était parachevée. Un plan d'opérations avait été élaboré, en plein accord avec l'État-major helvétique et une bataille était préparée dans les moindres détails, que devaient livrer nos trois armées de l'Est, appuyées à droite sur toute l'armée de la Confédération.

Son importante mission remplie, le général Foch était appelé, le 15 mai 1917, au poste de chef d'État-major général de l'armée, en remplacement du général Pétain, qui recevait le commandement des armées du Nord et du Nord-Est. Installé aux Invalides, le général devenait en même temps le conseiller technique du Gouvernement, qui pensait prendre une part plus grande à la direction de la guerre.

Le mois de juillet 1917 voit l'effondrement complet de la puissance militaire russe. Indignée par les crimes allemands, l'Amérique s'était heureusement rangée à nos côtés depuis le 3 février; mais si l'intervention de la grande République nous garantissait la victoire, il fallait cependant prévoir un rude hiver, au cours duquel la France, l'Angleterre et l'Italie allaient devoir, avec leurs seules ressources, faire échec à toute la puissance militaire des Empires centraux.

Ce n'est pas sur la Suisse, c'est sur l'Italie que la foudre s'abattit avant que l'on eût pressenti l'éclair. Le 22 octobre, on annonçait comme probable un formidable coup de bélier austro-allemand sur l'Isonzo, accompagné d'une manœuvre débordante dans les Alpes Carniques, puis brusquement, le 25, les communiqués allemands montraient l'armée italienne refoulée sur l'Isonzo et perdant 30.000 prisonniers et 300 canons : le 26, le chiffre des prises était porté à 60.000 prisonniers et à 500 canons ;

des bruits dignes de créance parlaient même de plus de 100.000 prisonniers et d'une perte de plus de 700 canons..., c'était un désastre!

Dès le 26, le général Foch a expédié un télégramme laconique au général Cadorna : « Si vous avez besoin de nos troupes, nous sommes prêts à marcher, »

Le transport de 4 divisions françaises que suivront plus tard 2 divisions anglaises commence le 28; il s'effectuera à raison de 40 trains par vingt-quatre heures de façon que les premiers éléments débarquent dans la plaine lombarde le 1^{er} novembre. C'est le général Duchêne, commandant la 10^e armée, qui va commander l'armée française d'Italie. Il part le 29, après avoir reçu des instructions précises du général Foch.

Le haut commandement italien, craignant de voir ses armées de l'Est prises à dos par l'offensive allemande venant des Alpes, serait enclin à abandonner du pays, à se retirer au besoin jusqu'au Mincio... Déjà le Tagliamento a été forcé malgré un commencement de résistance. L'évacuation de la Livenza est en voie d'exécution. La propagande ennemie produit des effets désastreux dans certains milieux italiens et le moral de l'armée est fortement menacé par ces manœuvres.

Foch accourt en Italie. Il persuade à Cadorna qu'il n'est pas battu, que, seule, la 2^e armée a été attaquée, que l'ennemi peut être arrêté sur le Piave et dans le Trentin. Il faut pour cela un plan d'opérations auquel tout le monde se conformera; un commandement énergique sur les points qu'il importe de conserver; en arrière, une réorganisation des troupes et la constitution d'une masse de manœuvre.

Donc, l'armée italienne qui s'est tout de suite ressaisie, résiste vigoureusement sur le Piave et sur le plateau d'Asiago. Elle y sera encore en 1918, quand l'heure de l'offensive sonnera pour elle.

Sur ces entrefaites s'est créé à Versailles un Conseil supérieur de guerre interallié, étape timide mais cependant décisive vers la réalisation de l'unité de commandement. Le rôle de ce conseil devait être de mettre en lumière et d'accorder les points de vue des divers gouvernements de l'Entente, puis de donner aux généraux commandant les diverses armées les directives nécessaires pour atteindre le but commun. C'était évidemment là la place du général Foch. Il y fut appelé pour représenter la France et présider aux décisions du Conseil.

Or, le haut commandement allemand, persuadé d'avoir mis pour longtemps l'Italie hors d'état d'entreprendre une opération offensive est décidé maintenant à tourner contre la France tous les efforts de la coalition. Il veut en finir; l'Allemagne a faim; elle s'épuise. Le bon sens indique qu'il faut écraser la France avant que l'armée américaine, dont on active l'instruction dans les camps des États-Unis, soit en état de figurer sur les champs de bataille de l'Europe.

Donc, les transports de troupes et de matériel du front russe sur le front occidental, dont on avait signalé l'importance en novembre et en décembre 1917, s'intensifient en février et en mars 1918. Il n'est bruit, dans toute la presse neutre, que d'une puissante offensive allemande se préparant dans le plus grand secret, avec un art consommé, qui doit se déclencher incessamment sur tout le front occidental et dont l'effet sera fatalement irrésistible.

De notre côté, l'aviation, les services des renseignements peuvent constater, dès le 15 mars, que l'équipement offensif de la presque totalité du front ennemi semble parachevé; identifier d'une manière certaine 188 de ses divisions, dont 109 seulement en première ligne, ce qui permet de présumer l'existence derrière le front et à la disposition du commandement d'une masse

de manœuvre de plus de 80 divisions. On a pu encore se rendre compte que de l'Oise à la mer, face aux armées anglo-belges, le front allemand a été renforcé de 30 divisions ; que face à l'armée française il l'a été de 10 ; que deux nouvelles armées ont été constituées : la XVII^e, dans la région de Valenciennes, sous Otto von Below, face à Montreuil ; la XVIII^e, dans la région du Cateau, face à Montdidier, sous von Hutier, le vainqueur de Riga, le spécialiste en attaques brusquées.

La partie du front menacée d'une formidable attaque imminente s'étend donc d'Ypres à La Fère, sur environ 150 kilomètres.

On aurait pu être tenté de chercher à éviter ce coup mortel, en le devançant par une offensive immédiate ; mais, pour qui possédait quelques renseignements sur le système d'organisation défensive réalisée par les Allemands sur le territoire français, une semblable entreprise ne pouvait apparaître, devant la supériorité numérique de l'ennemi, que comme un acte de folie.

Cette organisation comportait quatre lignes principales de défense :

1^o De la mer à la Suisse, une immense ligne continue, profonde d'une dizaine de kilomètres dessine à peu près la forme du front : zone fortifiée infranchissable, formée de tranchées se croisant dans tous les sens, couvertes par des forêts de réseaux de fils de fer, avec réduits cuirassés pour canons et pour mitrailleuses, villages et bois fortifiés, pourvus de tous les perfectionnements de la science moderne. Elle s'appelle la ligne Hindenburg.

Les différents secteurs de cette formidable « muraille de Chine » portent des noms empruntés aux héros des Niebelungen : Wotan, Siegfried, Alberik, etc... ;

2^o Un système de deux lignes à peu près continues forme un croissant dont la convexité est tournée vers Paris et s'appuie d'un côté au camp retranché de Lille,

puissamment organisé, de l'autre à la région fortifiée de Metz—Thionville.

La première de ces lignes est jalonnée par Douai, Cambrai, La Fère, Vouziers, Dun-sur-Meuse, Pagny-sur-Moselle. De l'ouest à l'est, elle s'appelle Hunding, Brunehilde, Kriembilde, Michel Stellung.

La seconde se raccorde à la précédente vers Douai, se prolonge par Le Quesnoy où elle se dédouble jusqu'à Hirson, couvre Rocroi, Mézières, Sedan, et va se perdre dans le camp retranché de Metz;

3^o Une quatrième ligne, continue elle aussi, et très solide, est jalonnée par Valenciennes, Maubeuge, Philippeville et Givet. Elle barre les vallées de la Meuse et de la Sambre, artères vitales de l'armée allemande, et procurera, en cas de désastre, le temps nécessaire pour évacuer les Flandres;

4^o Des lignes intermédiaires, incomplètement terminées, mais susceptibles cependant de rendre de bons services, renforcent par endroits les lignes principales.

En outre, des organisations compliquées, appelées bretelles, les relient entre elles perpendiculairement, formant de gigantesques caponnières destinées à canaliser une offensive ennemie victorieuse et à prendre cette offensive à revers par le feu ou par la manœuvre.

Seules l'Alsace et la Lorraine paraissent négligées. Elles ne sont protégées que par la ligne Hindenburg. Un système fortifié allant de Strasbourg au Donon semble se trouver là pour préparer un raccourcissement du front et localiser dans la Haute-Alsace les progrès des Alliés.

L'ensemble du système défensif qui rive l'invasion dans la chair de la France est donc formidable, et, dans l'état de notre organisation et de nos moyens, il est bien impossible de devancer par une offensive le coup de bélier qui est imminent.

La terrible éventualité de cette offensive, le général Foch l'avait cependant prévue dès le mois de novembre, tandis qu'il assurait par sa présence le redressement de la situation en Italie. Dès ce moment il avait souligné l'urgente nécessité de développer la puissance de nos armées, de donner plus de souplesse à l'articulation de nos réserves, de créer une réserve interalliée, de multiplier les communications latérales pour rendre une manœuvre possible.

Tout cela, on n'avait pu le réaliser qu'imparfaitement. Le Conseil de Versailles avait bien décidé la création d'une réserve interalliée, dont le général Foch, nommé président du Comité exécutif du Conseil supérieur de guerre, devait éventuellement prendre le commandement, mais cette décision était demeurée sans effet. Même, le Gouvernement britannique, obligé d'alimenter ses opérations d'Asie, réduisait de 200.000 combattants les effectifs de ses armées de France. L'Italie ne pouvait envoyer à notre aide que des travailleurs, mais point de soldats. Seule, la petite armée belge se renforçait et se réorganisait en douze divisions sur le modèle français.

Enfin, dans sa séance du 3 mars, et en dépit des énergiques protestations du général Foch, le Conseil allait jusqu'à décider une réduction importante de la réserve interalliée et à n'envisager que le parti de résister le mieux possible à l'effort allemand qui s'annonçait formidable.

Il le fut. Le 21 mars, à 9 heures du matin, après une très courte, mais terrifiante préparation d'artillerie, 42 divisions des XVII^e, II^e et XVIII^e armées se ruaient, entre La Fère et Fontaine-lès-Croisilles sur 17 divisions britanniques des 3^e et 5^e armées. Dès l'abord, le front se fissurait dans la région de Saint-Quentin, et, le 22 mars, il cédait sur les 80 kilomètres de la zone attaquée. Le recul des 3^e et 5^e armées britanniques se poursuivait, rapide, jusqu'au 30 mars, date où il atteignait près de 30 kilomètres et la ligne générale

Arras—Moreuil—Albert—Montdidier. Une brèche s'ouvrait déjà, béante, entre la droite de la 5^e armée anglaise qui reculait vers l'ouest et la gauche de la 6^e armée française qui, malgré toute l'activité déployée, ne réussissait pas à étendre assez vite son front vers Chauny et Noyon, pour conserver le contact avec nos alliés.

La route de Paris s'entr'ouvrait ; Hutier y précipita ses réserves qui progressèrent jusque sur la ligne Montdidier—Noyon, à 60 kilomètres de la capitale.

Il fallut cet extrême péril et la brutalité de ce coup de massue pour dessiller les yeux et faire taire les amours-propres. On comprit enfin que l'Entente allait être définitivement vaincue si elle ne consentait pas à coordonner les efforts de tous les Alliés vers le but commun. Le 26 mars, à Doullens, sur la proposition du Gouvernement britannique, le général Foch, sans recevoir encore le commandement suprême des armées alliées, se voyait chargé de coordonner les opérations de ces armées. C'est déjà à ce titre qu'il avait remporté la victoire de l'Yser.

Même, les idées évoluèrent avec une surprenante rapidité. Sous la menace grandissante du désastre imminent, toutes les objections s'évanouirent en fumée, et le mois de mars n'était pas écoulé que le général Foch était nommé généralissime des forces françaises, anglaises, américaines et belges combattant sur le front occidental.

L'Entente avait un chef : la première condition de la victoire était enfin réalisée.

IV. LE GÉNÉRALISSIME

a) La défensive. — La situation était si difficile qu'un chef d'une autre trempe l'eût probablement estimée désespérée. Toutes les décisions à prendre étaient han-

dicapées par une double menace dont le succès eût été décisif : menace sur les ports de la Manche, dont la réalisation pouvait jeter l'armée anglaise à la mer ; menace sur Paris, dont le succès pouvait ruiner le moral de la nation française et acculer le Gouvernement à la paix.

Le jeu des réserves — lesquelles étaient déjà très faibles — ne pouvait donc pas s'exercer librement. Il fallait disposer ces réserves de manière à enrayer toute avance inquiétante des Allemands vers la côte et à leur interdire tout progrès vers Paris.

Déjà l'armée de Below est à 12 kilomètres d'Amiens tenant sous le feu de son artillerie lourde la seule voie ferrée directe qui permette de communiquer avec la partie nord du front, et l'armée de Hutier se rue encore une fois, le 30 mars, vers Paris, dans une puissante tentative de percée.

Installé à Sarcus, village perdu de la Picardie, avec un état-major très réduit, le vainqueur de Saint-Gond et de l'Yser estime, lui, que si la situation est évidemment sérieuse, elle n'est nullement désespérée et que volonté, activité, énergie et intelligence doivent triompher de toutes les difficultés.

Pour constituer des réserves, des prélèvements sont faits sur les parties du front non menacées. Le général Pershing met noblement à la disposition du général Foch la petite armée américaine qui, aux termes des traités, n'aurait dû être engagée sur les champs de bataille que beaucoup plus tard. Ses divisions relèvent tout de suite, dans des secteurs tranquilles, des divisions françaises aguerries qui viennent au feu.

Un nouveau groupe d'armées franco-britannique, créé sous le général Fayolle, réussit à « colmater » la brèche largement ouverte sur Paris et grâce à des prodiges d'héroïsme, à des sacrifices douloureux aussi, maintient

la liaison entre Anglais et Français et arrête net la puissante offensive de Hutier.

Or, l'arrêt paraît bien définitif de ce côté : sur les 90 divisions allemandes qui se trouvaient dans cette région, 83 au moins ont été engagées et durement éprouvées. Rien n'était plus les colonnes d'assaut ; l'offensive allemande est à bout de souffle : elle a échoué.

Le haut commandement allemand en vient alors à une conception plus modeste, exactement proportionnée à l'importance de ses ressources. Paris est décidément trop inaccessible et 80 kilomètres constituent un front trop étendu pour des réserves appauvries. Amiens va être le nouvel objectif et le front d'attaque ne sera plus que de 40 kilomètres.

Ce nouvel effort se produit entre le 4 et le 8 avril et il est enrayé comme le précédent, après des combats furieux. Comme celle de Paris, la route d'Amiens est barrée ; les réserves allemandes s'épuisent : plus de 100 divisions ont déjà plus ou moins fondu dans la fournaise.

Hindenburg ne se lasse pas... Amiens est inaccessible ; on ne peut plus attaquer sur 40 kilomètres. On va foncer avec 20 divisions sur le front de 25 kilomètres qui s'étend d'Ypres à La Bassée. Objectifs : Calais et Dunkerque, c'est-à-dire refoulement de la gauche anglaise et isolement de l'armée belge.

Le 9 avril, une division portugaise est bousculée et entraîne dans sa retraite les cinq divisions de la 1^{re} armée britannique. L'ennemi franchit la Lys et pousse jusqu'au pied du Mont Kemmel.

Mais le déplacement méthodique des objectifs allemands vers le nord a déjà depuis longtemps orienté le général Foch, dont l'esprit alerte évolue avec plus de souplesse. Goutte à goutte, parce que la voie ferrée d'Amiens est sous le canon de l'ennemi, des réserves françaises ont été acheminées depuis longtemps vers le Nord et déjà le

détachement d'armée du général de Mitry était l'armée anglaise.

Ce sont des combats acharnés. A la fin d'avril, les armées allemandes du Nord, qui ont jeté dans la bataille un minimum de 150 divisions dont 50 ont été engagées deux ou trois fois; qui ont subi de lourdes pertes et chez qui des signes non équivoques de fatigue morale commencent à se manifester, cessent leurs assauts. Malheureusement, l'armée britannique, de son côté, est trop épuisée et trop réduite pour pouvoir passer à l'offensive. D'autre part, les réserves françaises sont appauvries et l'affaiblissement de l'armée anglaise oblige le général Foch à en maintenir une partie dans le Nord; en outre, les communications trop précaires rendent les manœuvres difficiles. L'armée américaine grossit rapidement, il est vrai, et tous les jours 6.000 à 8.000 hommes débarquent dans nos ports, mais ce ne sont pas là des soldats. De son côté, l'Italie, qui déclare avoir encore besoin des deux divisions françaises que nous avons chez elle, ne peut envoyer que deux divisions italiennes à notre secours.

En somme, après cette première passe d'armes, les Alliés n'ont encore, à la fin du mois de mai, que 172 divisions à opposer à 212 divisions allemandes reconstituées. Le généralissime ne dispose pas de la réserve stratégique nécessaire pour la victoire, et la double menace de l'ennemi sur Paris et sur la côte demeure.

La menace sur Paris ne tarde même pas à se préciser. L'une des conséquences de la « poche » obtenue vers Amiens par l'armée Hutier, avait été de créer, entre La Fère et Montdidier, une base offensive d'une quarantaine de kilomètres, face à Paris, avec l'Oise comme axe de marche; or, cette base était inutilisable tant que le massif boisé Compiègne—Villers-Cotterets restait à la disposition d'un manœuvrier comme le général Foch;

toute opération sur Paris était à la merci d'une attaque de flanc.

Il fallait donc encercler cette zone trop difficile à attaquer de front, et pour cela, enlever le Chemin des Dames. Obligé de renforcer les points où le danger était vital, le commandement français, comptant ici sur la force naturelle du terrain, avait étalé 5 divisions en première ligne et 4 en réserve sur les 40 kilomètres qui séparent Anizy-le-Château de Berry-au-Bac.

Le 27 mai, 22 divisions allemandes se ruaient à l'assaut de ces positions, en balayaient les défenseurs et dès le deuxième jour, progressant de 12 kilomètres, bordaient la Vesle. Le 29 mai, l'ennemi enlevait Soissons; le 31, il forçait l'Ailette et le 1^{er} juin, il entra à Château-Thierry, bordant le cours de la Marne depuis cette ville jusqu'à Dormans.

Désormais, l'ennemi possède une deuxième base d'opérations entre Soissons et Château-Thierry, qui vise Paris avec la Marne comme axe de marche. La capitale est le centre d'une circonférence d'une soixantaine de kilomètres de rayon, d'où les vagues allemandes sans cesse renouvelées déferlent maintenant contre les massifs de Laigle, de Compiègne et de Villers-Cotterets que nos troupes défendent héroïquement.

Des canons d'une puissance inusitée jusque-là déversent même quotidiennement sur Paris des tonnes d'explosifs qui éventrent des églises, écrasent des usines et des maisons particulières, creusent d'énormes entonnoirs dans les avenues paisibles et font de nombreuses victimes parmi les femmes et les enfants. Le haut commandement allemand prétend ainsi sonner le glas de la France; il annonce au monde ce que sera la victoire allemande.

Mais la France, sous l'énergique impulsion de M. Clemenceau, reste ferme et maintient entière sa confiance

dans les hommes de fer à qui elle a remis ses destinées. Quant au général Foch, jamais sa foi communicative n'a été plus ardente, son esprit plus calme et plus lucide, son œil plus clair.

La chute de Château-Thierry, en coupant la voie ferrée de Paris à Nancy, va rendre, il est vrai, nos relations encore plus lentes, entre les parties orientale et occidentale du front ; nos réserves seront plus lentes à se mouvoir : nos troupes devront donc, encore pendant quelque temps, résister sur place au prix de sacrifices parfois pénibles d'hommes et de terrain, mais tout s'arrangera. Avec de l'activité et de l'ingéniosité, les renforts arriveront encore avant que l'ennemi ait pu triompher de la résistance de nos « Poilus » et, en définitive, nous serons vainqueurs, c'est évident. Tout le monde sait et comprend cela.

Mais ce que le général Foch ne dit pas, c'est que pressentant une faute de l'ennemi, il se hâte en ce moment de masser ses réserves dans le massif de Villers-Cotterets où il prévoit sous peu la possibilité de tenter une manœuvre sur lignes intérieures contre l'une des deux branches de la tenaille ou contre le centre allemands.

Des troupes accourent de l'Est, du Centre, du Nord même... Des divisions américaines à peine instruites assurent la défense de larges secteurs, tandis que sur toute la ligne, du 2 au 15 juin, nos troupes résistent à de formidables assauts dirigés d'abord contre Reims, puis contre Compiègne, enfin contre Villers-Cotterets.

Après ces furieux combats, Hindenburg n'a plus à sa disposition comme masse de manœuvre, que trois divisions fraîches et une trentaine de divisions plus ou moins fatiguées.

b) La contre-offensive décisive. — A la tempête

succède le calme : l'ennemi est à bout de souffle et le général Foch constitue sa masse de manœuvre dans la région de Compiègne.

La « poche » de Château-Thierry paraît être le point faible du dispositif allemand, car Reims ayant résisté à tous les assauts, l'ennemi ne dispose d'aucune voie ferrée commode pour y alimenter la bataille en hommes et en matériel. C'est donc là que Foch frappera, le 18 juillet, et il prépare pour cette date une offensive de grande envergure, face à l'Est, sur un front de 40 kilomètres, entre l'Aisne et Belloy.

Or, dans la première quinzaine de juillet, nos aviateurs ont signalé une activité inaccoutumée de l'ennemi dans les bois au nord de Dormans. Les Allemands accumulent dans cette région des hommes, des canons monstrueux, des munitions et des bateaux nécessaires pour franchir la Marne. Ils préparent évidemment une nouvelle et formidable ruée sur Paris par le sud de cette rivière, région qu'ils savent sans défenses et dépourvue de troupes.

Informé de ces dispositions, le généralissime refuse de rien changer aux siennes. Il refuse surtout de renforcer outre mesure la défense de la Marne. Si l'ennemi commet la faute de lancer ses réserves au sud de la rivière, tant mieux ; ces forces ne seront plus face à la forêt de Villers-Cotterets et la « poche » allemande sera en grand danger.

Encore une fois : bataille = lutte de deux volontés. On verra ce que donne : volonté de Foch contre volonté de Hindenburg.

Mais en refusant d'étayer la défense de la Marne, ce qui ne pouvait qu'inciter l'ennemi à se ruer de ce côté avec la masse de ses réserves, le professeur de tactique générale à l'École de Guerre n'a-t-il pas eu présent à l'esprit, dans un éclair de génie, le souvenir de Napoléon refusant d'étayer, le jour d'Austerlitz, la droite de

son armée, quand Davout repliait cette droite vers les étangs, attirant à sa poursuite les réserves russes qui évacuaient du même coup le plateau de Pratzen ? Ceci demeurera peut-être son secret. En tout cas, la belle manœuvre qui va commencer, et que la victoire décisive couronnera, est bien le grandiose développement de l'opération dont la journée d'Austerlitz avait été l'éblouissante représentation cinématographique.

Le 15 juillet, les Allemands franchissent la Marne et s'empressent, à grand renfort d'hommes et de matériel, d'exploiter leur victoire en poussant hardiment vers le sud...

Et le 18 juillet, dès l'aube, au jour et à l'heure fixés depuis longtemps, Mangin et Degoutte, dont les tirailleurs sont précédés d'un barrage roulant et accompagnés de chars d'assaut, débouchent de la forêt de Villers-Cotterets et enfoncent au nord de Soissons, sur un front de 20 kilomètres, le centre allemand anémié. Le 19 juillet au soir, les deux armées françaises avaient capturé 20.000 prisonniers et 400 canons !

Sous ce coup terrible, Hindenburg recule. En toute hâte, les Allemands évacuent la rive sud de la Marne... Le 21, ils lâchent Château-Thierry... Le 27, ils s'éloignent pendant la nuit de la fatale rivière qui, encore une fois, leur a été funeste... Le 29, pressés de front et de flanc, ils s'alignent sur l'Aisne et sur la Vesle depuis Soissons que Mangin a repris, jusqu'en aval de Reims, la glorieuse cité, horriblement mutilée, mais victorieuse.

Ce fut, dans le monde entier, un immense élan d'enthousiasme. Quant à la France, elle sentit que la victoire avait entr'ouvert ses ailes, et c'est avec une profonde émotion qu'elle applaudit à l'initiative de M. Clemenceau quand il proposa, le 6 août, au Président de la République, de faire du général Foch un maréchal de France.

« La dignité de maréchal de France », disait le rap-

port du président du Conseil, « ne sera pas seulement une récompense pour les services passés ; elle consacrera mieux encore dans l'avenir l'autorité du grand homme de guerre appelé à conduire les armées de l'Entente à la victoire définitive. »

De ce sublime acte de foi, le maréchal Foch allait faire une réalité.

Les opérations qui vont suivre sans arrêt revêtent un caractère particulier d'activité nerveuse, de vigueur et de merveilleuse précision. Le maréchal va enfin prouver par l'action que les principes de l'art de la guerre sont immuables, que le fond de son enseignement de l'École de Guerre n'a rien perdu de sa valeur, que la conception napoléonienne, claire et souple, a conservé toute sa force, en dépit du formidable appareil et des lourdes créations de la guerre industrielle germanique.

La bataille est déchainée sur près de 800 kilomètres, de la mer du Nord à la Suisse ; toute la ligne est en feu et la moitié du territoire français résonne, jour et nuit, du grondement ininterrompu du canon. Or, comme les attaques se succèdent en dix endroits différents et souvent se superposent, que tout semble décousu dans ce drame gigantesque, on est tenté de supposer que chacun doit pousser droit devant soi, suivant son tempérament, et qu'ainsi l'avance, décidément générale sur tout le front, est probablement due à l'initiative des commandants de secteurs, tout au plus à celle des généraux commandants d'armées... Un examen plus attentif prouve qu'il n'en est rien ; qu'une seule volonté a tout animé, qu'un seul cerveau a tout dirigé, suivant une méthode rigoureusement logique.

Nous avons montré l'ennemi accroché au sol français par quatre lignes principales de défense. Nous allons voir le maréchal refouler partout les armées allemandes derrière la ligne Hindenburg, puis percer cette formi-

dable barrière et, attaquant vigoureusement tous les points de moindre résistance, enfoncer ou déborder les lignes suivantes, pousser toujours de l'avant, frapper sans cesse, de façon à ne pas laisser à l'adversaire le temps de se ressaisir, de reconstituer ses réserves et de les faire manœuvrer ; cela jusqu'à ce que l'ennemi, finalement rejeté de toutes ses tranchées, privé de la moitié de son artillerie, soit réduit à merci.

Quant aux procédés employés pour obtenir ces efforts surhumains de troupes fatiguées et de réserves décimées ; pour réaliser, malgré le mauvais état ou l'encombrement de voies ferrées dont il a fallu arracher une partie à l'ennemi, le transport rapide des unités, du matériel et des munitions nécessaires à chaque coup de bélier ; pour accomplir, en un mot, avec dix-neuf armées représentant un effectif global de plus de 6 millions d'hommes, le merveilleux tour de force qui fut accompli sur l'Yser avec cinq armées en 1914, là sera certainement pendant plus d'un siècle, pour les hommes de guerre, un sujet inépuisable d'études et de méditations.

Le refoulement sur la ligne Hindenburg et la réduction de la redoutable poche Albert—Montdidier—Noyon sont définitivement acquis le 24 septembre. Ce résultat est l'œuvre de six offensives franco-britanniques :

1^o Le maréchal engage ce qu'il a appelé « l'aventure d'Amiens » en poussant en avant sir Rawlinson et le général Debeney entre Albert et Montdidier. Aviation, grosse artillerie, chars d'assaut, tout est mis en œuvre, et en outre une fougue endiablée. On avance de 12 kilomètres : on enlève Lihons, Le Quesnoy-en-Santerre.

Comme l'attaque est essoufflée, le maréchal lance la 3^e armée entre l'Aisne et l'Oise. Humbert est un peu inquiet : il n'a aucune réserve... « Allez-y tout de même », dit le maréchal. Et il y va. Ribécourt est pris, puis Canny-sur-Matz ; on atteint l'Oise au sud-est de Noyon ;

2^o Le 22 août, nouvelle offensive anglaise entre Albert et Bray-sur-Somme. Albert est pris; nos alliés parviennent jusqu'aux abords de Bapaume. En même temps, une vigoureuse attaque française progresse jusque sur l'Ailette, enlève Roye et Lassigny. Débordé, étourdi, désarmé, von Hutier recule, le 29 août, jusque sur la ligne Péronne—Noyon; même, pour ne pas compromettre l'harmonie d'une belle retraite, il n'ose pas défendre Noyon. De son côté, le 30, von der Marwitz abandonne Bapaume et Combles;

3^o C'est le moment de déclencher une grande attaque dans le Nord. Le généralissime la demande au maréchal Haig. Celui-ci, qui est ardent cependant, hésite aussi: «... Mais c'est que je n'ai pas grand'chose!» — «Allez-y tout de même», répond Foch. Et sir Haig lance Horne et Byng sur la Scarpe, le 26 août, ce qui amène un repli immédiat de von Quast entre Bailleul et Béthune;

4^o Le 6 septembre, c'est Rawlinson et Debeney qui reprennent le mouvement entre Péronne et Ham; l'ennemi lâche Ham et Tergnier;

5^o Haig reprend, le 18 septembre, une attaque qu'il déclenche vers Gouzeaucourt, sur un front de 20 kilomètres, et qui conduit les «tommies» devant les fils de fer de la ligne Hindenburg;

6^o Enfin, le 24 septembre, une vigoureuse offensive de Rawlinson et de Debeney, entre la Somme et l'Omiignon, refoule von Hutier derrière la grande barrière, face à Saint-Quentin.

A cette date du 24 septembre, les opérations préliminaires sont terminées, et sur un front de 160 kilomètres, depuis la mer jusqu'à l'Aisne, nos armées, fatiguées et réduites peut-être, mais dont le moral est exalté, sont à pied d'œuvre devant la ligne Hindenburg.

Dès cette date, l'Allemagne, qui jusque-là se croyait toujours à la veille de la victoire, se sent vaincue. Elle

ne peut même plus menacer ; les gros canons qui tiraient sur Paris se sont tus.

La voilà bien, avec toute la splendeur d'une apothéose, l'application intégrale du grand principe : « Plus on est faible, plus on attaque » et de cet autre, tiré des leçons de Gravelotte : « Dans cette course constante à l'ascendant moral,... il s'agissait de répéter les actes agressifs nécessaires, toute une journée, et cela en l'absence de fortes réserves... On y a pourvu par des actes isolés, au lieu d'ensemble... A défaut d'un grand ensemble auquel on a dû renoncer, on a réalisé des ensembles partiels... Victoire morale, faite d'énergie et d'action... »

Il faut dire que déjà la ligne Hindenburg porte deux brèches : le 2 septembre, en Artois, les bataillons de Horne, précédés des terribles « tanks », l'ont écrasée et ont pénétré fort avant dans le système Drocourt—Quéant, juste au point de raccordement des trois premières lignes. C'est un succès que le maréchal Foch saura exploiter en temps utile...

Le 12 septembre, en Argonne, une brillante offensive franco-américaine, appuyée par nos chars d'assaut, a pris von Gallwitz au dépourvu, réduit la hernie de Saint-Mihiel et conduit les Américains jusque devant la Michel Stellung. Cette victoire a mis à notre disposition la voie ferrée Verdun—Nancy et amélioré d'une manière sensible les communications dans la partie orientale de notre front.

Maintenant, de la mer à l'Aisne, c'est contre les secteurs Wotan, Siegfried et Alberik que les assauts se multiplient. Nous avons dit que, le 2 septembre, Horne avait pénétré dans Wotan. Le maréchal Foch donne, le 27 septembre, le signal d'un nouvel effort de ce côté, et les terribles « tanks » pénètrent, cette fois, jusqu'à la deuxième ligne de défense, devant Cambrai.

Prise à revers, toute la partie de Wotan qui s'étend jusqu'à Lille n'est plus défendable. Von Quast l'évacue vers Armentières et la Scarpe.

Aussitôt, le 28 septembre, le maréchal déclenche jusqu'à la mer une offensive franco-belge. Sixt von Arnim défend à peine ses positions. Cette armée, menacée sur son flanc gauche, est inquiète, sinon encore démoralisée. Le groupe d'armées du roi Albert progresse facilement dans le dédale inextricable des Franken, Preussische et Bayerische Stellungen, ce qui dégage largement Ypres, Armentières et Lens.

Alors, le 2 octobre, Rawlinson enlève Saint-Quentin; le 3 octobre, Horne attaque sur 13 kilomètres vers Le Cateau et Sequohart et pénètre profondément dans le secteur Siegfried, qui est définitivement percé le 9 octobre.

Le 30 septembre, Mangin a refoulé l'aile droite du Kronprinz impérial, dans la région difficile de l'Ailette, entre Vesle et Aisne, sur un front de 15 kilomètres, les bataillons de Guillaumat ont progressé dans les réseaux de fil de fer allemands. Le 4 octobre, ils ont débordé le flanc droit des armées de Champagne, et le Kronprinz évacue une zone de 45 kilomètres de développement sur 15 kilomètres de profondeur, abandonnant Lens à l'ouest, tandis qu'à l'est il s'éloigne des ruines glorieuses de Reims.

Ludendorff sent que maintenant rien n'arrêtera plus la catastrophe. Le nouveau chancelier, le prince Max de Bade, aurait voulu formuler académiquement un programme de paix, en discuter les termes avec l'Amérique. Il s'y oppose : la situation militaire ne permet pas d'atermoiements ; si l'on veut gagner le temps nécessaire pour dégager l'armée et limiter le désastre, il faut demander un armistice. Max de Bade s'exécute donc le 5 octobre.

Cette manœuvre diplomatique ne semble pas, aux

yeux du maréchal Föch, constituer une raison suffisante pour ralentir les opérations militaires.

Le 12 octobre, un seul secteur de la ligne Hindenburg, l'Alberik Stellung, résistait encore. C'était dans la région de La Fère, où la puissance de la première ligne était renforcée par le voisinage immédiat de la seconde, organisée en réduit. Mais déjà ce formidable réduit est débordé au nord par les colonnes anglaises débouchant de Saint-Quentin, au sud; par les colonnes françaises débouchant de Laon. Il n'est donc même pas défendu, pas plus que La Fère, quand cette place, attaquée plus méthodiquement, aurait pu tenir nos armées en échec pendant plusieurs jours.

Le 13 octobre, c'est Dixmude où quelques bataillons allemands se sont accrochés, qui est enlevée par une offensive franco-belge. L'armée de von Arnin doit donc se replier sur Lille, évacuant les derniers éléments de tranchées qu'elle tenait encore vers la mer, et abandonnant aux mains de nos alliés 12.000 prisonniers avec un matériel considérable.

Le flanc droit des armées allemandes est découvert et une manœuvre débordante devient possible, prenant à revers tout ce savant dispositif de lignes de défense orienté vers le sud-ouest, direction des convoitises allemandes. Cette manœuvre est même accentuée par un débarquement de la flotte britannique de l'amiral Keyes, exécuté le 16 octobre dans le port d'Ostende, d'où l'ennemi vient de s'enfuir en toute hâte, oubliant ses canons et ses magasins et où la population en délire a désarmé ses retardataires. Elle est renforcée par un mouvement offensif de l'armée franco-belge qui fait tomber Thourout, Thielt, Courtrai et conduit les Alliés au sud de la Lys, tandis que von Arnin se replie derrière la Deule, abandonnant la côte et ses batteries jusqu'au canal de Bruges.

Le haut commandement allemand ne peut plus désor-

mais compter, pour prolonger la résistance de ce côté, que sur des lignes d'eau. Ses formidables organisations sont dépassées et la plaine se déroule toute grande devant les escadrons alliés qui éclairent, dès le 19 octobre, sur un front de 60 kilomètres l'offensive générale du groupe d'armées des Flandres, que le maréchal Foch lance en direction de Gand.

Le 20 octobre, la situation générale se résume ainsi : la ligne Hindenburg n'existe plus, depuis la mer jusqu'à l'Argonne ; toute la partie nord de la deuxième ligne est en notre pouvoir jusqu'à Rethel, sur une étendue de 160 kilomètres, et même, ce jour-là, une puissante attaque de Guillaumat va enlever la Hundingstellung sur un front de 50 kilomètres dans la région de Sissonne ; la troisième ligne est encore à peu près intacte, sauf vers Le Cateau, mais elle est prise à revers par la grande attaque débordante qui progresse dans le nord et qui, parvenue déjà à Tourcoing et à Roubaix, menace également la quatrième ligne.

La défaite de l'Allemagne, écrite nettement sur le terrain, ressort d'une manière tout aussi lumineuse de l'examen des disponibilités allemandes. Le haut commandement a en ligne 160 divisions réduites, ce qui est peu pour tenir un front de 750 kilomètres. Sur ce nombre, il a 31 divisions en réserve de secteur, pour assurer les relèves et donner aux troupes le repos indispensable, et il ne lui reste plus, comme masse de manœuvre, que 10 divisions épuisées, au lieu de 24, dont il disposait encore le 2 octobre, et de 45 qu'il avait le 15 août. Au contraire, de notre côté, aux 105 divisions françaises, aux 60 divisions anglaises, aux 12 divisions belges, aux 2 divisions italiennes, se sont déjà jointes 26 divisions américaines, d'un effectif double, tandis que 10 autres sont sur le point d'intervenir, soit un total de 215 divisions équivalant sensiblement comme

effectif à 251 divisions allemandes. Il n'est plus possible de conserver la moindre illusion ni de fermer les yeux. Ludendorff prend peur devant l'effondrement complet de son système de défense et la menace de la manœuvre débordante à laquelle il ne peut pas répondre. Il déclare la situation désespérée, et le Reichstag, dans deux séances orageuses, est averti les 24 et 25 octobre de l'imminence d'une catastrophe.

Les conditions de l'armistice imposé par les Alliés et communiqué par le maréchal Foch aux plénipotentiaires allemands, soulignent la défaite. Il ne s'agit plus de propositions de paix, il s'agit bel et bien d'une capitulation en tout point semblable à celle qu'a signée la Bulgarie et que l'Autriche est prête à accepter. Il faut livrer la flotte, orgueil du pangermanisme, évacuer la Belgique, la France, y compris l'Alsace-Lorraine; il faut laisser l'armée française occuper Metz et Strasbourg, accepter que les armées alliées tiennent des têtes de pont sur le Rhin...

Or, le maréchal Foch frappe toujours, de plus en plus vite, de plus en plus vigoureusement, enlevant à Ludendorff toute liberté d'action, toute possibilité de se ressaisir. Le grand État-major allemand n'aurait qu'une chance d'éviter le coup fatal, ce serait d'évacuer largement du pays et d'aller, par une marche ultra-rapide, reformer ses armées beaucoup plus loin, derrière la Meuse, par exemple. Il a exécuté des manœuvres semblables de la Marne à l'Aisne en 1914, dans la Somme en 1917... Aujourd'hui, talonné sans répit par nos troupes épuisées, décimées, à bout de souffle, mais que surexcite l'idée de la victoire et que pousse toujours en avant une volonté de fer, il n'y peut parvenir. Les unités se dégagent comme elles peuvent, reculent de même, quelquefois en fuyant, toujours laissant derrière elles des hommes et une énorme quantité de matériel.



LA BATAILLE DE FRANCE
(22 Mars - 11 Novembre 1918)

Légende

Lignes de défense allemandes

- Ligne Hindenburg
- 2^e Ligne
- 3^e -
- 4^e -
- Lignes intermédiaires et bretelles

- Avance allemande le 18 Juillet 1918
- Ligne française le 15 Septembre
- 1^{er} Octobre
- 15 Octobre
- 1^{er} Novembre
- 11 Novembre (Armistice)

DIJON

ZURICH

Le 28 octobre, entre Sambre et Serre, c'est une zone de 8 kilomètres sur 25 kilomètres de front que Hutier abandonne à Debeney, pour éviter d'être percé, mais sans que Debeney perde le contact... Le 2 novembre, c'est l'armée britannique qui encercle Valenciennes, point d'appui de droite de la quatrième et dernière ligne de défense... Le 5 novembre, Horn, Byng, Rawlinson et Debeney déclenchent un formidable assaut sur 60 kilomètres, entre Valenciennes et Guise. Cette brillante opération procure 13.000 prisonniers. Landrecies, la forêt de Mormal, les dernières défenses de la troisième ligne, sont enlevées. Ce même jour, au nord de l'Argonne, les Américains ont progressé de 5 kilomètres sur 30 et le groupe d'armées du roi-Albert menace Gand.

En butte à la colère de toute l'Allemagne, Ludendorff a cédé les fonctions de Premier Quartier Maître Général au général Groener, mais ce dernier n'est pas plus heureux que son prédécesseur. En vain, le 2 novembre, Hindenburg adjure-t-il solennellement l'Allemagne de faire un dernier effort pour sauver l'honneur... L'Allemagne est décidée à capituler. En vain, le 5 novembre, tandis que croulait la troisième ligne de défense, le vieux maréchal fait-il créer un conseil de défense nationale afin d'organiser la lutte à outrance... Groener, pour éviter le coup de massue final, réclame, lui aussi, la signature immédiate de l'armistice, à n'importe quel prix, et pour gagner un jour, il recule depuis Valenciennes jusqu'à la Meuse, sur une profondeur de 8 ou 10 kilomètres, suivi pas à pas par les colonnes ardentes de Debeney, de Mangin, de Degoutte, de Guillaumat et de Gouraud.

Le 7 novembre, l'armistice n'étant pas encore signé, il recule avec Valenciennes comme pivot. Au centre, le repli est de 18 kilomètres; à droite, les Américains entrent à Sedan.

Foch ne desserre pas son étreinte: « La victoire, a-t-il dit

un jour, est un plan incliné ; à condition de ne pas arrêter le mouvement, le mobile va augmenter de vitesse... »

Le 9 novembre, le repli se précipite entre Gand et la Meuse ; nos escadrons lancés en fourrageurs capturent des trains entiers de matériel et d'approvisionnements. Nos armées avancent sur toute l'immense ligne ; une dernière offensive est prête dans l'Est où le groupe de Castelnau doit frapper en liaison avec l'armée américaine, la moins éprouvée de toutes. Vraisemblablement, ce choc, produit par des troupes jeunes et ardentes contre des unités fatiguées, démoralisées, réduites et à court de munitions, va amener la rupture du centre, l'irruption des masses alliées par la brèche ouverte et la capture des cinq armées du Kronprinz de Bavière, encore attardées en Belgique. Pour éviter la déroute désormais inévitable, il faut capituler avant vingt-quatre heures.

Le 11 novembre, l'armistice est signé : l'Empire allemand capitule sans conditions.

Donc, la victoire du maréchal Foch, la plus grande, la plus complète de l'histoire, n'a pas eu la physionomie que l'usage a consacré aux victoires dans le cours des siècles : attaque décisive, rupture de l'ennemi, sa fuite, la poursuite... Elle n'a pas eu cette physionomie parce que l'Allemagne, nation armée, a capitulé tout entière, pour éviter la destruction de ses troupes.

C'est bien ainsi, encore que la France, en 1871, ait cru devoir continuer, même après l'écrasement complet de son armée, la lutte pour l'honneur, et qu'elle doive en grande partie à cette constance le rayonnement actuel de sa gloire. C'est bien, mais ce que l'on ne saurait, à la lumière éclatante des faits, ni laisser dire, ni laisser penser, c'est que l'armée allemande n'a pas été vaincue. Il faut bien savoir que si des régiments allemands ont pu passer sous des arcs de triomphe à leur retour dans des villes allemandes, c'est uniquement parce

que la capitulation de l'Allemagne tout entière les avait sauvés du désastre. *L'armée de Bazaine n'a pas été vaincue, elle non plus, en 1870; elle a même été victorieuse à Borny, à Rezonville, à Ladonchamps, et ailleurs, puis son chef a capitulé. L'idée ne nous est jamais venue de dire que l'armée de Metz n'avait pas été vaincue!...*

Et ce fut bien là le sentiment des représentants de la Nation. Le 11 novembre, quand le Président du Conseil, M. Georges Clemenceau, le dernier et glorieux survivant des protestataires de l'Année terrible, vint donner lecture, à la tribune, du texte de l'armistice, ils lui répondirent par l'ordre du jour suivant, adopté d'enthousiasme par 495 voix :

Les armées de la République et leurs chefs,
Le citoyen Georges Clemenceau, président du
Conseil, ministre de la Guerre,
Le maréchal Foch, généralissime des armées alliées,
Ont bien mérité de la patrie.

La brillante carrière du maréchal Foch n'est pas terminée. Ses armées montent en ce moment une garde vigilante, le long du Rhin, veillant à ce que l'Allemagne vaincue remplisse exactement les engagements qu'elle a pris. En même temps, autour du tapis vert, se discutent les statuts du monde nouveau. Le maréchal est là, lui aussi, conseiller écouté des diplomates, toujours sur la brèche, jusqu'à la fin; et la présence du grand soldat aux délibérations de ce Congrès où tant d'intérêts différents sont en jeu et se choquent, est un sûr garant que la France ne sera pas frustrée des bénéfices de la victoire, qu'elle a si chèrement achetée du plus pur de son sang.

Janvier 1919.

COMMANDANT A. GRASSET.

PRÉCEPTES

Action. — L'action, en tactique déjà, devient la loi primordiale de la guerre (1).

Activité des généraux. — Le commandant de la II^e armée, informé enfin à 2 heures par un avis du général commandant la 20^e division daté de Thiaucourt, 11^h 30, galopait au plateau. Il franchissait en cinquante-cinq minutes la distance de plus de 20 kilomètres qui en séparait Pont-à-Mousson.

Arrivé, avant 4 heures, sur les hauteurs qui dominant Gorze, où combattait la 5^e division, il pouvait se rendre compte de la situation générale; sa décision se formait rapidement... (2).

§. Vers 10 heures, après les derniers coups de feu tirés dans le bois des Ognons, tandis que le

(1) *Des Principes de la Guerre*, p. 267.

(2) *De la Conduite de la Guerre*, p. 351. Il s'agit du prince Frédéric-Charles, pendant la bataille de Gravelotte, le 16 août 1870.

silence s'étendait sur le plateau, le prince Frédéric-Charles rentrait à son quartier général de Gorze (1).

Armées organisées. — Après Metz et Sedan, il n'y a plus en France d'armée digne de ce nom, et, malgré tout, c'est encore une rude campagne de quatre mois à mener pour obtenir la paix.

Les armées organisées ne sont donc pas toute la puissance d'un pays... (2).

Art de commander. — L'art de commander n'est pas celui de penser et de décider au lieu et place de tous les subordonnés (3).

Art de la guerre. — ... *L'art de la guerre, comme tous les autres arts, a sa théorie, ses principes, ou bien il ne serait pas un art* (4).

§. ... L'art de la guerre ne consiste pas uniquement, pour les chefs d'un rang élevé et pour les commandants d'avant-garde, à foncer sur l'ennemi comme des sangliers. Pour qu'il y ait *ensemble*, il faut qu'il y ait *entente*, consultation et soumission du subordonné à une direction supérieure qui ne se borne pas à faire des plans, mais qui commande effectivement. Que dirait-on d'un

(1) *De la Conduite...*, p. 359.

(2) *Ibid.*, p. 15.

(3) *Ibid.*, p. 150.

(4) *Des Principes...*, p. 9.

chef d'orchestre qui, après avoir indiqué le morceau de musique à jouer, se tiendrait au loin derrière son orchestre, abandonnant aux exécutants le soin de partir et de s'accorder quand et comme ils l'entendraient (1)?

Artillerie. — L'artillerie autrichienne s'est montrée très supérieure à l'artillerie prussienne, par son matériel, son instruction tactique et de tir, comme conséquence par son feu. Elle inflige aux batteries prussiennes arrivant successivement, des pertes qui leur interdisent de soutenir la lutte. Malgré cela, les Prussiens sont vainqueurs à la fin de la journée. La lutte d'artillerie, pas plus que le combat de cavalerie, ne constitue donc un acte décisif qui fixe définitivement l'issue de la lutte.

Dans l'avenir nous verrons fréquemment la lutte d'artillerie se maintenir indécise, en raison de la distance, de la difficulté de se voir (poudre sans fumée). Arrêterons-nous l'attaque, pour cela, jusqu'à ce que notre artillerie ait pris une supériorité incontestable? Évidemment non (2).

Artillerie lourde. — ... A côté du canon léger à tir accéléré, on trouve dans tous les corps d'ar-

(1) *De la Conduite...*, p. 170.

(2) *Des Principes...*, p. 214. Il s'agit du combat de Nachod (1866).

mée (allemands) un groupe de batteries d'obusiers de 10^{cm}5 et, dans certains corps d'armée, des batteries à pied avec attelages, armées les unes de mortiers de 21^{cm} et destinées à attaquer les forts d'arrêt et nos petites places; les autres; le plus grand nombre, d'obusiers de 15^{cm} (projectile de 40 kilos environ avec une forte charge d'explosif).

Que demande-t-on à cette artillerie?

1^o D'avoir raison de la fortification de campagne de l'adversaire;

2^o De renforcer celle qu'on croira devoir organiser;

3^o D'avoir raison de l'artillerie de campagne de l'adversaire;

4^o D'écraser de feux incontestablement supérieurs l'objectif de l'attaque décisive. Le Saint-Privat de l'avenir sera canonné non seulement par l'artillerie de la Garde, des XII^e et X^e corps, mais aussi par l'artillerie à pied avec attelages de l'armée.

De la sorte on ajoute un élément de force nouveau à la puissance de rupture de l'artillerie de campagne, pour avoir raison d'une puissance de résistance qui grandit incontestablement tous les jours; de même qu'on demande aux 38.000 hommes qui constituent l'artillerie à pied de venir prendre part à la bataille de campagne, au lieu d'attendre, pour combattre, qu'ils soient attaqués dans leurs places de Strasbourg ou de Metz, ou qu'ils atta-

quent Toul ou Épinal. Là est le développement constant du principe de l'économie des forces qui, au lieu de les spécialiser, de les affecter d'une façon invariable à une mission particulière, les jette toutes, quelle qu'en soit l'espèce, dans l'acte décisif de la guerre, la *bataille* (1).

Ascendant moral. — Ainsi se résume la conduite du général Alvensleben (2) d'abord, du prince Frédéric-Charles (3) ensuite, faite, comme on le voit, d'une superbe logique, accompagnée de viriles décisions, et d'un don du commandement qui anime encore les troupes les plus épuisées.

On a vu l'emploi des forces qui répond à cette tactique. Dans cette course constante à l'ascendant moral, sans espoir de succès décisif, il s'agissait de répéter les actes agressifs nécessaires, toute une journée, et cela en l'absence de fortes réserves. On y a pourvu par des actes isolés, au lieu d'ensemble. L'usure successive, qui est toujours un mal, est devenue ici un mal nécessaire; on l'a subie en l'atténuant le plus possible. Il a fallu donner les uns avant les autres; on a donné, mais en assurant à chaque effort la puissance qui lui

(1) *De la Conduite...*, p. 45-46. Au sujet de l'armée allemande.

(2) Cette conclusion suit le récit de la bataille de Gravelotte (16 août 1870). Le général Alvensleben commandait le III^e corps allemand.

(3) Commandant la II^e armée allemande.

permettait d'espérer un résultat. On n'a pas lancé une brigade, escadron par escadron, bataillon par bataillon, mais entière. A défaut d'un grand ensemble auquel on a dû renoncer, on a réalisé des ensembles partiels... (1).

§. On a vu par quelles heureuses décisions du champ de bataille Alvensleben et Frédéric-Charles avaient corrigé les imparfaites dispositions de Pont-à-Mousson ou d'Herny; par quelle attitude constamment offensive ils avaient non seulement conjuré la défaite qui les menaçait, mais sauvé la manœuvre stratégique montée sans base et sans sûreté.

Par leur recherche constante de l'ascendant moral, maintenu à tout prix, ils avaient bien imposé leur décision, l'arrêt à l'adversaire; victoire morale, faite d'énergie et d'action de leur part, singulièrement facilitée, il faut le reconnaître, par l'absence de volonté chez l'adversaire (2).

Attaque. — Les actions autour de Wysokow (3) montrent les conditions de terrain que doit rechercher une attaque.

L'attaque autrichienne a pénétré dans le village parce qu'elle était fortement appuyée par l'artillerie, c'est incontestable, mais aussi et surtout

(1) *De la Conduite...*, p. 355-356.

(2) *Ibid.*, p. 357.

(3) Pendant le combat de Nachod.

parce qu'elle a eu à sa disposition des terrains d'approche, cheminements défilés, qui l'ont amenée à l'abri des feux de l'ennemi jusqu'à 300 ou 400 mètres de la localité. Une bonne direction d'attaque est donc celle qui fournit des cheminements défilés à l'infanterie et qui permet l'emploi des deux armes (artillerie et infanterie) contre un même objectif, avec tout le développement de moyens que donne la supériorité numérique (1).

§. Avec les armes actuelles qui révèlent toute leur puissance sur le terrain de Nachod, les Autrichiens éprouvent les plus grandes pertes quand ils battent en retraite après une attaque manquée, ou quand ils abandonnent une position qu'ils ont perdue. Il leur en coûte moins d'avancer dans l'attaque, de se maintenir sur place dans la défensive. D'où les deux principes inscrits en tête de la tactique moderne : *une attaque entreprise doit être poussée à fond, la défense doit être soutenue avec la dernière énergie* ; ce sont là les procédés les plus économiques. Ils doivent inspirer l'exécution, mais aussi à la direction, au commandement, ils apportent plus formelle l'obligation de connaître, de prévoir et de résoudre les difficultés que va comporter une attaque ; de n'en entreprendre aucune qui ne puisse être poussée à bout, qui ne puisse pour cela être *montée et approchée* à l'abri,

(1) *Des Principes...*, p. 215.

préparée, soutenue, gardée jusqu'au dernier moment (1).

Attaque décisive. — ... *La bataille conduite est une attaque décisive* A RÉUSSIR (2)...

§. Les nécessités se sont imposées :

1^o De reconnaître l'adversaire;

2^o De l'immobiliser;

3^o De le paralyser et d'absorber son activité.

On les englobe dans ce qu'on appelle le combat de front, ou plutôt la *préparation*, *préparation de la bataille* qui est donc autre chose que la bataille.

Mais *reconnaître* cet ennemi, partout où il se montre, demande des forces nombreuses;

L'immobiliser demande beaucoup de forces : on ne l'arrête pas avec rien;

Le *paralyser*, encore des forces et du temps.

Finalement, ce combat de front, où l'on ne comptait engager que de faibles effectifs pour rester fidèle à la théorie, absorbe dans la pratique *la plus grande partie des forces*, comme aussi il prend *la plus grande partie de la journée*, tandis que notre attaque décisive n'a que la moindre partie des troupes et dure quelques instants; second effet d'optique qui a confirmé les esprits superficiels dans l'idée que le combat de front était la

(1) *Des Principes...*, p. 216.

(2) *Ibid.*, p. 281.

bataille, parce qu'ils ne jugeaient que par les *quantités* (forces ou temps), non par les résultats et les causes efficientes; erreur qui les ramenait ainsi à la doctrine de la bataille parallèle.

Ne nous laissons pas égarer par les apparences. Que la théorie casse, lorsqu'elle est appliquée par des mains inhabiles, et que les accessoires en absorbent le principal ou que les détails en obscurcissent le fond, l'histoire et le raisonnement nous ont montré dans la bataille un seul argument valable : l'attaque décisive, seule capable d'assurer le résultat cherché, le renversement de l'adversaire (1).

§. L'attaque décisive, tel est l'argument suprême de la bataille moderne, lutte de nations combattant pour leur existence, leur indépendance ou quelque intérêt moins noble, combattant en tout cas avec tous leurs moyens, avec toutes leurs passions; masses d'hommes et de passions qu'il s'agit par suite d'ébranler et de renverser.

D'ailleurs, si nous pouvions étudier en détail cette attaque de la colonne Macdonald (2), qui comporte toutes les *phases* de l'*acte tragique*, nous la verrions :

Préparée par une charge de 40 escadrons (destinée à lui faire sa place de rassemblement); —

(1) *Des Principes...*, p. 284-285.

(2) A la bataille de Wagram (1809).

par le feu de 102 pièces (pour arrêter et ébranler l'adversaire);

Exécutée par 50 bataillons (22.500 hommes).

Nous verrions cette masse d'infanterie :

Impuissante à agir par son feu, à cause de la formation qu'elle a prise;

Sans effet par sa baïonnette : nulle part l'ennemi n'attend son choc;

Finalement ne faire aucun mal à l'adversaire, par contre en subir beaucoup;

Se réduire à 1.500 hommes victorieux quand elle atteint son objectif, Süssenbrunn;

Au total, la troupe *décimée* battre la troupe *décimante*; mais bien plus décider le mouvement en avant de toute l'armée, c'est-à-dire la victoire sur le vaste Marchfeld; le résultat sortir non des effets matériels, — ils sont tous à l'avantage du vaincu, — mais d'une action purement morale qui apporte à elle seule la *décision* et la *décision intégrale* (1)...

§. ... La préparation, par son attitude continuellement offensive, est finalement arrivée :

A rejeter les premières lignes de l'adversaire;

A enlever ses postes avancés;

A l'immobiliser par la série de ses efforts et par la menace d'une attaque rapprochée. Elle le tient sous le coup d'une attaque plus violente.

(1) *Des Principes...*, p. 278.

Mais elle est à bout de forces : la plus grande partie de ses réserves sont engagées, les unités enchevêtrées, les cadres réduits, les munitions commencent à manquer.

Elle a devant elle le gros des forces de l'ennemi, des obstacles sérieux, terrain bien battu de feux ou points d'appui solides (fortement occupés ou d'un abord difficile).

Devant elle s'étend une zone en quelque sorte infranchissable; de cheminement, il n'y en a plus qui soient défilés; la pluie de balles bat le terrain avec une implacable rigueur. Cependant, on ne tient pas encore le succès; « rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire » (FRÉDÉRIC). Les lauriers de la victoire flottent à la pointe des baïonnettes ennemies. C'est là qu'il faut aller les prendre, les conquérir par une lutte corps à corps, si on les veut.

Renforcer les troupes de la préparation pour obtenir le résultat serait sans effet : c'est la bataille de lignes qui recommencerait, avec son *impuissance*.

Fuir ou *se ruer*, tel est alors l'inéluctable dilemme qui se pose. Se ruer, mais se ruer *en nombre* et *en masse*, là est le salut. Car le *nombre*, si nous savons nous en servir, nous permet, par la supériorité des moyens matériels qu'il met à notre disposition, d'avoir raison de ces feux violents de l'adversaire. Avec plus de canons nous éteindrions les siens, et

de même des fusils, et de même des baïonnettes, si nous savons tous les employer... (1).

§. ... Le terrain intervient... pour fixer l'objectif à assigner à l'attaque décisive :

Jusqu'à 600, 800 mètres, l'attaque *subit beaucoup de mal, en fait peu.*

L'art consiste donc à réduire cette zone de marche, à *lâcher l'attaque de près, le plus près possible.* C'est le terrain qui en fournit le moyen.

D'autre part, l'attaque, une fois partie, doit *marcher vite.* Il lui faut pour cela un sol sans *obstacle*, ce qui ne veut pas dire sans *abri.* L'idéal est le terrain découvert et ondulé. L'important est d'*aller vite.*

Le terrain peut donc suffire à fixer le point d'attaque, car, si ces deux possibilités se trouvent réalisées : *partir de près et marcher vite*, les inconvénients reconnus... à l'attaque centrale... disparaissent (2).

Rôle de l'artillerie. — ... Faire la brèche sur le front des attaques, ouvrir le chemin à l'infanterie, le tenir libre une fois ouvert, se sacrifier au besoin pour lui permettre de remplir son œuvre, surveiller les batteries et les contre-attaques de l'ennemi : telle est donc la mission de l'artillerie à ce moment.

(1) *Des Principes...*, p. 321

(2) *Ibid.*, p. 321.

Dans ce but, le plus grand nombre possible de batteries entrent alors en action vers le point d'attaque. Il n'y en a jamais trop, il n'y en a jamais assez.

Tous les groupes d'artillerie voisins de ce point, ceux qui seraient encore disponibles et pourraient entrer en ligne : de corps, de divisions d'infanterie, de divisions de cavalerie, des corps d'armée de seconde ligne, ceux qui auraient été engagés dans la préparation et qui seraient devenus inutiles ; tous travaillent dans le même sens, et cela par un feu violent, subitement démasqué, dont l'intensité va toujours croissant.

Pour remplir cette tâche, il suffit à l'artillerie *de voir* ; laisser donc en place toutes les batteries qui, de leur emplacement, peuvent agir. Les déplacer par contre quand elles ne voient pas, telle est la conduite à pratiquer...

... Contre quoi ouvrir le feu ? Contre les obstacles qui vont ralentir la marche de l'infanterie.

Le premier est le canon de l'adversaire. Il sera le *premier* objectif assigné aux masses d'artillerie.

Une fois la supériorité acquise dans cette lutte, ce sont les obstacles et les abris qui couvrent la route de l'objectif qu'il s'agit de briser, tout au moins de rendre intenable. Les détruire et cribler de projectiles l'infanterie qui les occupe ou les environne, deuxième partie de la même tâche de préparation.

La route ouverte, il faut la *tenir libre*... pour cela, pouvoir continuer le feu contre la portion visée de la lisière ennemie jusqu'à ce qu'elle soit abordée par l'infanterie de l'attaque.

Il faut également assurer le succès de l'attaque en frappant toute troupe que l'ennemi voudrait opposer : batteries fraîches, retours offensifs, contre-attaques.

Pour remplir cette troisième partie, les masses d'artillerie préparent des groupes de batteries, dits groupes d'attaque, de contre-attaques, destinés à accompagner et à soutenir les colonnes d'infanterie, comme aussi à manœuvrer dans les directions dangereuses (1).

§. *Rôle de l'infanterie.* — ... L'artillerie ébranle la résistance de l'adversaire, c'est à l'infanterie de la renverser. Pour décider l'ennemi à battre en retraite, il faut l'achever *en marchant* sur lui; pour conquérir la position, pour prendre sa place, il faut y *aller*. Le feu le plus puissant ne garantit pas le résultat. Ici commence en particulier l'action des masses d'infanterie. Elles marchent droit au but, visant toutes leur objectif, accélérant leur allure à mesure qu'elles approchent, précédées d'un feu violent, s'aidant également du fer, pour aller prendre l'ennemi de près, aborder les premières la position, se jeter dans les rangs de

(1) *Des Principes...*, p. 323.

l'adversaire et trancher la discussion à l'arme froide, par plus de courage et de volonté. L'artillerie y contribue de tout son pouvoir en accompagnant, en soutenant et en couvrant l'attaque... (1).

§. ... En présence d'un ennemi maître de son feu et libre d'en disposer contre la masse qui se présente, la formation, si savante soit-elle, ne permettra généralement pas à elle seule d'avancer sur des terrains découverts et battus, ni même de traverser, dans ces conditions, des espaces de quelque étendue; il se produira des pertes qui rompront l'organisation et surtout le moral de la troupe, de la masse d'infanterie.

Aujourd'hui, plus que par le passé encore, dans cette période de la marche, l'art consistera à utiliser tous les cheminements défilés et tous les couverts que fournit le terrain. La formation à donner à la masse, loin de viser à la symétrie, à l'harmonie, à la régularité, ne doit tendre qu'à faire profiter la plus grande quantité des troupes de ces avantages que rien ne remplace.

Dans la seconde phase du combat, au contraire, à partir de 600, 700, 800 mètres de la position ennemie préalablement reconnue... la considération du feu que l'on subit passe ici au second plan; on est parti pour arriver; il n'y a d'ailleurs qu'une

(1) *Des Principes...*, p. 325.

manière d'en atténuer les effets : c'est de développer un feu plus violent, capable tout au moins d'aplatir et de paralyser l'adversaire; c'est également de marcher vite.

Marcher, et marcher vite, précédé de la grêle de balles; à mesure qu'on serre l'adversaire, présenter des troupes de plus en plus nombreuses et de plus en main, telle est donc la formule-base des formations à prendre et de la conduite à pratiquer.

Une infanterie sur deux rangs remplit évidemment cette double condition de fournir la puissance des feux et la facilité de la marche. Aussi, pendant quelque temps, suffit-elle à la tâche. Mais à cette tâche la masse fond, s'arrête bientôt, s'épuise avant d'atteindre la position. De là la nécessité d'une deuxième ligne particulièrement forte, de plus en plus rapprochée de la première, destinée à éviter le temps d'arrêt de l'attaque, destinée à reporter la première ligne en avant, à l'entraîner sur la position. Ce sont les bataillons ou le bataillon de seconde ligne du régiment en ordre de combat, lançant pour finir, dans la chaîne de plus en plus houleuse, confuse et mélangée, des compagnies entières, en ordre serré (ligne ou colonne) pleinement commandées (1).

§. ... A la masse d'attaque, aujourd'hui comme

(1) *Des Principes...*, p. 326-327.

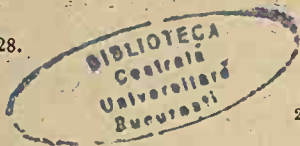
par le passé, il faut, pour réussir, la volonté ferme d'arriver. La troupe chargée d'une attaque décisive ne doit connaître que la parole de Bugeaud : « Quand le moment est venu d'agir, marchez et gagnez votre ennemi avec cette énergie et ce sang-froid qui permettent de tout exécuter. »

Donc, *vigueur, rapidité, violence, exclusion de tout temps d'arrêt prolongé*, et pour cela *poussée rapide* des troupes par derrière, pour entraîner celles en avant : tels seront les caractères à imprimer à ce moment à l'action... (1).

§. *Rôle de la cavalerie.* — ... Mais, en même temps que se développe l'acte tragique, l'attaque d'infanterie, d'un nuage de poussière ou de fumée, sur le front, le flanc ou en arrière de la position, surgissent brusquement les escadrons de l'attaque. Ils ont évidemment cherché, eux aussi, à gagner le terrain où se fixe le sort de la journée et, comme la distance ne leur est pas un obstacle, ils ont trouvé des cheminements abrités qui leur ont permis de gagner tout au moins l'aile extérieure de l'attaque. De là, ils se jettent sur ce qui résiste encore chez l'adversaire, ou sur la cavalerie adverse qui tente de charger l'infanterie de l'attaque, ou sur les réserves ennemies qui accourent en toute hâte... (2).

(1) *Des Principes...*, p. 328.

(2) *Ibid.*, p. 329.



36151
FOCH

§. ... Pour la cavalerie, comme pour les autres armes, il y a donc nécessité et possibilité d'agir, par des moyens dont son chef doit prendre toute l'initiative, en vue de faciliter l'attaque décisive, *victoire de tous*, qui sort parfois même des efforts en apparence infructueux de quelques-uns, en tout cas de l'*accord des armes*, de la *résultante de leurs efforts convergents*, de l'*assaut donné bras dessus bras dessous*... (1).

¶ Avant-garde. — ... L'organe qui garantit la sûreté tactique d'une grosse unité, d'un corps d'armée, ... c'est l'avant-garde, en entendant par ce terme générique un détachement placé sur le flanc, en avant ou en arrière du gros, peu importe la place, exploitant en tout cas la capacité de résistance dont il est doué au profit du gros, pour permettre à ce gros d'exécuter l'opération qui lui est assignée, de se conformer à l'ordre reçu. Et, comme cette opération, comme cet ordre varient constamment, on peut dès à présent conclure que le mode d'action de l'avant-garde, la tactique qu'elle adoptera, sont à déterminer dans chaque cas particulier, d'après la nature de l'opération à garantir, comme aussi d'après les circonstances (temps, espace, terrain, etc.) dans lesquelles se meut cette avant-garde... (2).

(1) *Les Principes...*, p. 329.

(2) *Ibid.*, p. 131-132.

§. ... Quand nous circulons la nuit, sans lumière, dans notre appartement (terrain pourtant bien connu), que faisons-nous? Ne tendons-nous pas le bras en avant pour éviter de frapper de la tête contre les murs? Le bras tendu, c'est l'avant-garde.

Le bras garde sa souplesse tant qu'il avance et ne se raidit plus ou moins que lorsqu'il rencontre un obstacle, pour remplir son office sans danger, ouvrir une porte, etc.; de même, l'avant-garde peut, sans crainte d'être détruite, avancer et s'engager isolément, à la condition de faire appel à la souplesse et à la force, à la capacité de manœuvre, à la capacité de résistance.

Encore l'inconnu cessait-il autrefois à l'entrée du champ de bataille.

Sous l'Empire, c'est à de très faibles distances, c'est en présence d'un ennemi qu'on voyait bien, dont on pouvait facilement mesurer la puissance et la situation, que l'on prenait ses dispositions. Plus tard, avec la portée et la puissance des armes, les distances ont augmenté, les abris ont été plus recherchés, l'ordre a été de plus en plus dispersé. Mais encore, à la fumée de la poudre, pouvait-on reconnaître, en partie au moins, les premières dispositions de l'ennemi. Par son feu, il révélait les points qu'il occupait. Avec la poudre sans fumée, le tableau change, c'est l'inconnu *complet* et *persistant*. L'engagement du combat rappelle

la lutte entre deux aveugles, entre deux adversaires qui se recherchent, mais ne se voient pas. La méthode consistera-t-elle à se jeter droit devant soi, ou à droite ou à gauche, au hasard? Nous laisserons-nous saisir à bras-le-corps, entièrement étreindre, sans chercher à voir ou à savoir à qui nous avons affaire et de quoi il s'agit, sans nous réserver la possibilité, à notre tour, d'étreindre d'abord, de frapper et de frapper fort? Évidemment non. Et alors, pour vaincre cet inconnu qui nous accompagne jusqu'à l'engagement même avec l'adversaire, il n'y a qu'un moyen, la recherche jusqu'au dernier moment, même sur le champ de bataille, du *renseignement*; il n'y a qu'un procédé : le bras tendu en avant, l'avant-garde, organe de recherche et de renseignement jusque sur le champ de bataille.

Renseigner et, pour cela, *reconnaître*, tel est donc le premier et persistant devoir de l'avant-garde...

Renseigner, mais sur quoi? Sur le *gros* des forces ennemies...

... En arrière, elle trouvera la ligne principale de résistance de l'ennemi; elle aura terminé son rôle. C'est qu'en réalité, avec ses reconnaissances, avec ses détachements de toute nature, l'ennemi est partout. Il n'est pourtant avec son gros que sur un point, dans une région. C'est le gros que nous voulons *frapper*, c'est contre le gros que nous vou-

lons nous *garder*, c'est sur le gros que doit porter le renseignement. Il faut savoir où il est; pour cela, il faut percer le service de sûreté qui évidemment le couvre. Notre organe de renseignement doit donc être doué de force, avoir une puissance de rupture. Mais cela ne suffit pas; il faut savoir *ce qu'est* le gros, *ce qu'il vaut*. L'avant-garde doit donc, pour obliger le gros de l'adversaire à se faire connaître, le forcer à se déployer, ce qui exige l'attaque, c'est-à-dire des forces, de l'artillerie, de l'infanterie... (1).

... Voici jusqu'où une avant-garde doit pousser son rôle de reconnaissance, et inversement ce rôle de reconnaissance est terminé quand ce premier point, le renseignement sur le gros de l'ennemi, est obtenu.

Mais il y a une autre circonstance défavorable pour notre manœuvre, c'est la *dispersion*.

On arrive en colonne de marche, ou même en plusieurs colonnes de marche : un corps d'armée de 22 à 24 kilomètres de longueur demande cinq à six heures pour s'écouler en un point, pour que sa queue rejoigne sa tête; pendant ces cinq à six heures, il ne dispose que d'une partie de ses forces. Le commandant du corps d'armée ne peut songer cependant à verser ses forces goutte à goutte dans l'action même *orientée*; c'est donc

(1) *Des Principes...*, p. 137-138.

au rassemblement, puis au déploiement et à l'établissement des troupes face à leur objectif qu'il faut procéder... Cette opération, qui va d'ailleurs durer longtemps, demande à être couverte, ou bien elle peut être compromise. C'est de la sûreté, c'est l'affaire de l'avant-garde. Elle doit garantir l'arrivée en place de toutes les troupes de bataille malgré la présence de l'ennemi.

Couvrir la réunion des forces, puis leur mise en œuvre, tel est le second rôle qui incombe à l'avant-garde... (1).

§. *Assurer la possession* de tous les débouchés (que le gros) doit naturellement franchir pour pouvoir se déployer, c'est permettre d'effectuer à l'abri des coups cette double opération : franchir, se déployer; l'avant-garde tiendra les clés du débouché, c'est-à-dire :

Les points d'appui où elle peut arrêter l'ennemi en marche sur le défilé;

Les points dominants d'où l'adversaire pourrait agir par ses feux soit sur le défilé, soit sur le terrain de déploiement...

... Le rôle de l'avant-garde n'est donc pas seulement un rôle de *protection*, de sûreté matérielle; il est aussi un rôle de *préparation*, de sûreté tactique...

Mais, tant que nous ne l'avons pas battu ou au moins attaqué, l'ennemi est *libre de ses actes*, et

(1) *Des Principes...*, p. 139.

par suite libre de modifier sa situation ou d'éviter la manœuvre que nous préparons... La manœuvre que nous aurions soigneusement préparée et couverte n'aurait plus de raison d'être au moment où elle s'exécuterait... (1).

... La reconnaissance sera donc suivie d'une attaque de l'avant-garde destinée à fixer l'adversaire, surtout si, au cours de la reconnaissance, on constate qu'il manœuvre.

... On ne frappe pas du poing un ennemi qui s'enfuit pour éviter le coup. On le saisit d'abord au collet pour l'obliger à le recevoir.

La main mise au collet, c'est l'action de l'avant-garde.

Ces trois conditions inéluctables de la guerre : *inconnu, dispersion, liberté de l'ennemi*, devaient donner naissance à l'avant-garde et déterminer les trois tâches qui lui incombent :

1) *Renseigner* et pour cela *reconnaître* jusqu'au moment où le gros s'engage;

2) *Couvrir* la réunion du gros et *préparer* son entrée en scène;

3) *Fixer* l'adversaire que l'on veut attaquer... (2).

... La *conduite à tenir* résulte naturellement de ce triple rôle :

Offensive pour reconnaître, c'est-à-dire pour voir

(1) *Des Principes...*, p. 141.

(2) *Ibid.*, p. 142.

au travers du service de sûreté de l'adversaire, pour parvenir à son gros, l'obliger à se montrer;

Pour *conquérir* le terrain nécessaire au rôle de *protection* de l'avant-garde;

Pour *conquérir* le terrain nécessaire à son rôle de *préparation*, le terrain nécessaire pour l'entrée en scène du gros; terrain d'approche, terrain de déploiement.

Offensive qui demande d'ailleurs à être méthodiquement menée.

Défensive, quand on est *éclairé* et qu'on *tient* le terrain nécessaire à la protection et à la préparation de l'action du gros et qu'il n'y a qu'à le conserver.

... Sous cette forme, la tactique de l'avant-garde fait appel à la *capacité de résistance*, à la *faculté de durer*. Elle s'adresse pour cela à tout ce qui peut développer ces deux propriétés de la troupe, positions, points d'appui, feux à grande distance, manœuvre en retraite.

Offensive encore, pour immobiliser l'adversaire qui se dérobe ou qui manœuvre... (1).

... La *composition de l'avant-garde* est à déterminer d'après le triple rôle à jouer :

Pour *reconnaître*, il faut évidemment de la cavalerie; mais il faut aussi de l'infanterie et de l'artillerie pour avoir raison des premières résistances

(1) *Des Principes...*, p. 143.

de l'adversaire, arriver à son gros, l'obliger à se déployer;

Pour *couvrir* et pour *durer*, il faut, nous le savons, des troupes de feux et de feux à grande distance; des troupes capables de résister, de réaliser une mainmise solide sur le terrain : de l'infanterie, de l'artillerie;

Pour *fixer* l'ennemi, il faut évidemment recourir à l'offensive, la mener assez loin pour menacer l'adversaire d'une attaque rapprochée, sans cela il peut toujours s'échapper; il faut de l'infanterie.

Nous aboutissons de la sorte à composer avec les trois armes l'avant-garde, organe de renseignement, organe de protection, organe de préparation, telle que nous voulons l'avoir... (1).

... A l'avant-garde, il faut donc les trois armes, et, comme elle agit isolément, il lui faut un chef unique... (2).

§. Avec son triple rôle :

De renseignement;

De protection;

De prise et de maintien du contact; autant dire que l'avant-garde est nécessaire jusqu'au moment où le gros s'engage, c'est-à-dire s'est déployé et commence à agir sur l'ennemi.

Nous insistons sur ce point, parce que l'on

(1) *Des Principes...*, p. 144.

(2) *Ibid.*, p. 145.

concède volontiers, dans la pratique, la nécessité d'une avant-garde devant une colonne de *route*; on la reconnaît déjà moins devant une troupe rassemblée, on n'en veut plus devant une troupe déployée...

... Supprimer l'avant-garde avant d'être engagé, c'est rompre le contact au moment où il est le plus nécessaire; c'est permettre à l'ennemi de modifier à notre insu une situation en vue de laquelle nous avons pris des dispositions qui vont ne plus répondre à la réalité des choses... (1).

§. Dans des pays à communications nombreuses, on ne manœuvre pas *a priori* contre un ennemi libre de ses mouvements. On commence de le saisir; cette condition préalable réalisée, on a l'occasion de placer une manœuvre à coup sûr, à effet certain.

L'avant-garde, qui a fourni la première partie de la tâche, le renseignement, devra donc remplir également la seconde, maintenir la mainmise sur l'adversaire, le contact réellement effectué, pour permettre la manœuvre *basée et juste*, c'est-à-dire *répondant aux circonstances*. Pour cela, elle attaque l'ennemi, s'il veut échapper. Elle résiste par la défensive et la manœuvre en retraite, s'il attaque... (2).

(1) *Des Principes...*, p. 148.

(2) *Ibid.*, p. 242.

Avant-garde en retraite. — ... Sa tactique (1) montre bien la tactique à pratiquer aux avant-gardes qui manœuvrent en retraite. Préoccupation pour la ligne de retraite : en faire tenir à temps les principaux points; surveiller les mouvements de l'ennemi qui la mettraient en danger, ne pas renforcer les troupes au feu, que l'on veut retirer; celles-ci se retirent successivement sous la protection de troupes de repli; replier enfin le gros, autant que possible à l'insu de l'ennemi et sous la protection d'une arrière-garde que l'on recueille ensuite (2) ...

... Les avant-gardes en retraite s'inspirent de la double tâche : *observer l'ennemi* et le *retarder* dans ses *approches*.

Elles retardent l'ennemi, en l'obligeant à prendre ses dispositions de combat, à se rassembler, à se déployer, à user de sa supériorité pour déborder.

La nature du terrain, comme aussi la distance du corps à couvrir, déterminent évidemment la durée de la résistance; mais, en toute circonstance, c'est de la résistance à laquelle on se décide que vont dépendre les pertes. Et c'est pour cela aussi qu'on doit éviter d'y avoir recours, quand on peut obtenir autrement le temps nécessaire (3)...

(1) Celle du général Cervoni au combat de Voltri (1796 en Italie).

(2) *Des Principes...*, p. 72-73.

(3) *Ibid.*, p. 257.

§. Difficultés du combat en retraite :

1) Danger d'être tourné : l'avant-garde tournée ne couvre plus le corps principal; elle peut, en outre, être coupée;

2) Danger de se laisser aborder de près, ce qui rend très difficile de dégager les troupes de combat;

3) Nécessité du combat par les feux et à grande distance, pour agir de loin sur l'ennemi.

L'emploi des troupes qui répond à ces conditions diverses consiste généralement à faire occuper chacune des positions successives par une forte proportion d'artillerie, en principe toute celle dont on dispose; et par une proportion d'infanterie suffisante pour garder et appuyer cette artillerie, tandis que le restant de l'infanterie va préparer et réaliser l'occupation de la seconde position.

Il faut également beaucoup de cavalerie pour éventer et parer les mouvements débordants. Elle constitue généralement la réserve sur chaque position prise.

C'est ainsi qu'une avant-garde comprenant 6 bataillons, 6 batteries, 6 escadrons présentera généralement, sur la première position, ses 6 batteries, 2 à 3 bataillons, ses 6 escadrons, tandis que les autres bataillons vont s'installer sur la seconde, où l'artillerie les rejoindra au trot, quand elle abandonnera la première position, la cavalerie couvrant, pour finir, la retraite des derniers éléments

d'infanterie de la première position et venant ensuite reprendre son rôle de réserve générale.

A l'avant-garde manœuvrant en retraite pour couvrir une manœuvre du gros, comme à l'avant-garde qui va de l'avant pour chercher et saisir l'ennemi, il faut donc une forte cavalerie, soutenue par de l'artillerie et de l'infanterie (1)...

Avant-garde générale. — ... Dans le système napoléonien, ... grâce à l'organe de sûreté constamment tendu, qu'on appelle couverture ou avant-garde générale, concentration défensive ne veut pas dire uniquement bataille défensive, encore moins occupation réalisée d'une position déterminée, mais bien possibilité de parer l'attaque de l'ennemi par une manœuvre de la dernière heure, défensive ou offensive, suivant les circonstances, et toujours assurée. S'agit-il de réaliser, par exemple, la manœuvre défensive, l'opération comporte évidemment l'occupation d'une position choisie et arrêtée d'avance, mais il n'est pas nécessaire que les troupes aient été au préalable maintenues à proximité de la position, car l'organe de sûreté leur garantit, au moment du besoin justement établi, le temps et l'espace de la gagner et de s'y établir. Cette combinaison de l'avant-garde générale appliquée par Moltke en 1870 lui eût permis

(1) *Des Principes...*, p. 259.

d'étendre davantage la zone de réunion de la II^e armée sur le Rhin; de porter une partie de ses forces plus au sud, et, le moment venu pour entreprendre la marche vers la région Neunkirchen, Hombourg, d'utiliser une troisième route, celle de Landau à Pirmasens que couvrait d'ailleurs la III^e armée; d'y affecter deux corps d'armée, d'alléger et d'améliorer de la sorte les mouvements à travers la zone boisée, si difficiles encore... (1).

Bataille. — §. Et, puisqu'il y a *direction, convergence et résultat*, c'est que la logique règne dans les faits, y reprend tous ses droits, son impitoyable rigueur. Il y a une théorie de la bataille... (2).

§. Pour remplir pleinement ce double objet, d'être le *but rationnel* des opérations stratégiques et le *moyen efficace* de la tactique, la bataille ne peut pas être purement défensive...

... La bataille purement défensive, c'est le duel dans lequel un des combattants ne fait que *parer*. L'idée ne viendrait à personne que par ce jeu il pût avoir raison de son ennemi. Au contraire, et malgré la plus grande habileté, il s'expose tôt ou tard à être atteint, à succomber sous un des coups de celui-ci, même plus faible...

(1) *De la Conduite...*, p. 153-154. Critique du plan de concentration de Moltke contre la France, en 1870.

(2) *Des Principes...*, p. 265.

... Toute bataille défensive devra donc se terminer par une action offensive, une riposte, une contre-attaque victorieuse, ou il n'y a pas de résultat. Notion élémentaire, si on le veut, dont l'absence cependant obscurcit entièrement l'idée qu'on doit avoir de la guerre. Notion qui fait défaut à l'armée française de 1870, ou bien elle n'aurait pas appelé des victoires les journées des 14, 16 août 1870 et autres qui pouvaient devenir des victoires, qui ne l'étaient certainement pas au point où on les laissait, puisqu'on avait simplement maintenu ses positions, pour employer l'expression consacrée par l'époque; desquelles par conséquent on n'était en droit de rien attendre, parce que *maintenir* ses positions n'est pas synonyme d'être victorieux et prépare même, implicitement, à la défaite, si l'on en reste là, si l'on ne passe pas à l'action offensive (1).

§. Joseph de Maistre a écrit : « Une bataille perdue est une bataille qu'on croit avoir perdue, car, ajoute-t-il, une bataille ne se perd pas matériellement. » Donc, c'est moralement qu'elle se perd. Mais alors, c'est aussi moralement qu'elle se gagne, et nous pouvons prolonger l'aphorisme par : *Une bataille gagnée, c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu...* (2).

(1) *Des Principes...*, p. 266-267.

(2) *Ibid.*, p. 269.

§. Bataille = lutte de deux volontés (1).

Bataille parallèle et bataille-manœuvre. — §. Bataille parallèle, ou bataille de lignes, dans laquelle on s'engage partout et dans laquelle le général en chef attend d'une circonstance favorable ou d'une inspiration heureuse, qui généralement ne viennent pas, la désignation du lieu et de l'heure où il doit agir; à moins encore qu'il ne s'en rapporte de ce soin à ses lieutenants, que ceux-ci, faisant de même, s'en rapportent à leurs subordonnés, de façon qu'en définitive ce sont les soldats qui gagnent la bataille, *une bataille anonyme*.

L'histoire a montré que cette bataille existait, avait été maintes fois pratiquée, suivie de la victoire. Rien de moins étonnant que, dans une armée comme la nôtre, en particulier, où les qualités natives de la race placent à tous les degrés de la hiérarchie, dans les chefs de grade moyen, commandants de régiment, de bataillon, de compagnie, ou même dans le rang des soldats, des trésors d'initiative, de valeur, de spontanéité — quand on ne les étouffe pas, — on voie le succès résulter de la manifestation de ces qualités... (2).

... Analysons cette bataille parallèle; qu'y voyons-nous?

(1) *Des Principes...*, p. 270.

(2) *Ibid.*, p. 279-280.

On s'engage partout; le combat engagé, on le soutient partout; les forces s'usant, on les renouvelle, on les remplace, on les augmente. Comme effet, c'est une usure constante, successive, contre laquelle on lutte jusqu'à ce que le résultat sorte d'une ou de plusieurs actions heureuses des combattants, chefs en sous-ordre ou troupes...

... L'ensemble, c'est d'ailleurs une juxtaposition de combats plus ou moins semblables, émiettant le commandement, et dans laquelle le dénouement doit sortir d'une somme ou d'un excédent de résultats heureux, qui échappent à l'intervention de ce commandement supérieur.

Forme inférieure, par conséquent, si nous la comparons à la bataille-manceuvre qui fait appel à la haute action du généralissime, à l'aptitude manœuvrière, à l'emploi judicieux et combiné, à la valeur de *toutes* les forces, tendant à la concentration des efforts et des masses sur un point choisi, épargnant pour cela partout ailleurs; qui reste jusqu'au bout une combinaison, — due à ce commandement, — de combats différant par leur intensité, mais orientés tous dans un même sens, pour produire une résultante finale : *l'action voulue, résolue et soudaine de masses agissant en surprise.*

Avec une pareille inégalité dans l'emploi des moyens, l'inégalité des effets ne peut manquer de se produire.

La faiblesse de la bataille parallèle, c'est l'attaque se développant partout avec une égale force, se traduisant en une *pression* uniforme, en présence d'un défenseur qui fournit une *résistance* également uniforme...

C'est l'apport des forces goutte à goutte, c'est bientôt la goutte d'eau jetée dans la mer.

C'est le flot battant la digue en bon état. Il ne la brise pas.

Si, par une vision quelconque de notre esprit, nous entrevoyons un point d'insuffisante résistance, ou si, par une combinaison particulière de forces, nous pouvons joindre à l'action régulière et méthodique du flot l'effet d'un coup de bélier capable de briser l'édifice en un point, l'équilibre est rompu, la masse se précipite aussitôt par la brèche produite et emporte tout l'obstacle. Cherchons cette fissure, ce point d'insuffisante résistance, ou faisons-les en organisant pour cela notre coup de bélier, sur un point de la ligne ennemie, et nous arrivons au même résultat.

C'est la bataille-manceuvre.

La défense, renversée sur un point, s'effondre de toutes parts. La résistance percée, l'ensemble croule... (1).

§. ...Dans la bataille parallèle, la tactique se range ou se laisse aller à l'idée de vaincre la

(1) *Des Principes...*, p. 281.

résistance adverse par une usure lente et progressive des moyens de l'ennemi; à cet effet, elle entretient partout le combat. Elle le nourrit. C'est à ce rôle d'*entretien* que sont consacrées les réserves. Les réserves sont donc des magasins de forces où l'on puise pour suppléer à l'usure qui se produit, se développe et demande à être réparée. L'art consiste à en avoir encore une quand l'adversaire n'en a plus, de façon à pouvoir dire le dernier mot dans cette lutte où l'usure est le seul argument de mise. Mais alors ces réserves n'ont pas une place assignée d'avance, il doit y en avoir partout, pour pouvoir être employées au fur et à mesure des besoins, c'est-à-dire continuer l'action sur tout le front. Elles s'égrènent et se fondent ensuite dans ce combat où l'on attend toujours une circonstance favorable, sans savoir ni où ni comment on peut la trouver, et où elles n'ont d'autre effet que d'empêcher la lutte de s'éteindre.

Dans la bataille-manœuvre, la réserve, c'est la massue préparée, organisée, réservée, soigneusement entretenue pour exécuter le seul acte de la bataille dont on attende un résultat, l'attaque décisive; c'est la réserve ménagée avec la plus absolue parcimonie, pour que l'outil soit aussi fort, le coup aussi violent que possible.

Lâchée en fin de compte, sans aucune arrière-pensée de ménagement, avec l'idée bien arrêtée

d'enlever de haute lutte un point choisi, déterminé;

Lancée pour cela en bloc, dans une action dépassant en violence et en énergie tous les combats de la bataille, avec les caractères propres de la surprise : *masse, vitesse*. But unique, *acte propre* auquel participent *toutes* les forces, soit pour le préparer, soit pour l'exécuter... (1).

§. ...La bataille parallèle est la *notion* qui règne dans l'armée française de 1870, ou plutôt l'*absence de notion* sur la conduite de la bataille dans son ensemble. C'est le *débrouillez-vous* importé dans ce grand acte de guerre. Je n'en veux comme preuve que les récits officiels ou particuliers des luttes de cette époque. C'est l'arrivée de nombreux renforts qui donne toujours la victoire aux Allemands; comme si ces nombreux renforts ne sont pas précisément les troupes réservées ou amenées en force et à point pour produire cet effet de démoralisation qui renverse les armées.

Expression qui indique bien en même temps que, si ces troupes fraîches étaient arrivées de notre côté, c'est comme *renforts, renforcements*, qu'on en voyait l'emploi, et non comme un moyen d'entreprendre une action propre, à laquelle on ne pensait pas... (2).

(1) *Des Principes...*, p. 282-283.

(2) *Ibid.*, p. 283-284.

Bataille moderne. — §. [Malgré l'adoption des armes à longue portée et à tir rapide, beaucoup plus meurtrières, et la mise en ligne d'effectifs considérables,] ce qui a été dit sur la philosophie de la bataille et sur les arguments qu'elle met en œuvre reste vrai quant au fond, puisque c'est le même être moral, l'homme, qui la livre toujours; la même mécanique régit les forces engagées.

Par suite, les différents actes de la bataille vont rester les mêmes :

| | |
|------------------|---------------------------|
| <i>Préparer</i> | } P'attaque décisive (1). |
| <i>Exécuter</i> | |
| <i>Exploiter</i> | |

§. [La préparation] a donc pour premier objet de fournir au commandement les renseignements qui lui sont nécessaires pour *diriger et exécuter* en connaissance de cause l'acte décisif de la bataille. Considérée à ce point de vue, elle comporte la recherche de l'objectif à frapper, des moyens et des chemins qui y mènent, comme aussi la détermination de la situation de l'adversaire. Elle représente un rôle d'orientation et de renseignement qui se poursuit jusqu'au moment où s'exécute l'acte décisif, c'est évident, mais qui parfois commence plusieurs jours avant la bataille. S'agit-il de grosses unités, d'armées par exemple, les renseignements recueillis ces jours-là sur la situation et

(1) *Des Principes...*, p. 309.

la répartition des forces de l'adversaire indiquent déjà comment on doit soi-même répartir les siennes et fixent, en grande partie, la direction et l'importance de l'attaque décisive, sans qu'on puisse, au dernier moment, songer à les modifier profondément.

Ainsi les avant-gardes stratégiques de Napoléon (celles de 1806, 1809 en particulier) fournissent par leurs renseignements la base de la manœuvre napoléonienne, comme ensuite, par leur résistance et leur mainmise sur l'adversaire, elles constituent le pivot autour duquel se développe cette manœuvre...

... En outre..., la préparation doit *dissimuler* la direction et le moment de l'attaque décisive; en *couvrir* l'organisation, d'où découle un nouveau rôle de *protection* et de *couverture* de l'attaque.

Elle doit en même temps : *maintenir* chez l'adversaire la situation primitivement reconnue, lui *interdire* les moyens et la faculté de préparer une manœuvre de son côté; pour cela, l'immobiliser en le mettant dans l'impossibilité matérielle de rassembler une force suffisante pour l'opposer victorieusement à l'effort de l'attaque décisive; dans ce but, entreprendre des *actions* sur l'ennemi.

Pour remplir ce double rôle, la préparation doit attaquer l'ennemi partout où il se montre, en vue de lui infliger des pertes sérieuses, de lui retirer ses moyens d'action, de le paralyser, de le menacer,

ce qui l'empêche de distraire ses forces et de les porter ailleurs. Son attitude doit donc être *franchement offensive*.

Mais elle doit en même temps le *contenir* s'il devient menaçant, *pouvoir* et *savoir résister*. Tout en agissant, elle doit donc se préparer les moyens de se défendre avec succès.

Conquérir et *maintenir* avec une vigueur croissante devient alors sa formule... (1).

§. ... Dans l'exécution, les troupes de la préparation nous apparaissent bientôt comme engagées, non dans une *action unique*, mais dans plusieurs combats partiels, menés indépendamment les uns des autres, et qui ont pour objet la conquête des foyers de résistance de l'adversaire.

Celui-ci, d'ailleurs, faisant le même jeu jusqu'à ce qu'il ait été complètement immobilisé ou cherchant à reconquérir les points qu'il a perdus, il en résulte une série d'actions offensives et défensives, pour la dispute des points du terrain, qui donnent généralement au combat de la préparation un caractère particulier de ténacité, d'acharnement et de longueur produisant chez l'adversaire l'usure des forces et des moyens, les pertes, la fatigue physique et morale, tout autant de résultats poursuivis.

(1) *Des Principes...*, p. 209-210-212.

De là résulte aussi la durée du combat de préparation que l'on a improprement appelé combat *trainant*, car il se traduit réellement en une offensive constante, poursuivie partout, dans des conditions difficiles d'ailleurs; et en cas d'insuccès il se transforme en une défensive préparée d'avance et soutenue avec acharnement, restant dans l'un et l'autre cas, l'inverse d'une action mollé.

Attaquer les *points importants* du terrain, les enlever, s'y installer; les *défendre* s'ils sont attaqués; les *reprendre* s'ils sont perdus; en faire une *nouvelle base* pour de nouveaux progrès si l'ennemi ne les attaque pas : tels sont les procédés dont les troupes de la préparation doivent continuellement s'inspirer, jusqu'à ce que l'ennemi abandonne tout espoir de vaincre et cède la place ou qu'elles-mêmes s'arrêtent entièrement épuisées. Mais alors encore faut-il qu'elles s'installent devant l'adversaire pour le menacer et le refouler s'il tente d'avancer.

Donc, ... la préparation est une multitude de combats partiels, dont chacun, pour aboutir au succès, pour conduire à la décision, c'est-à-dire à la conquête de l'objectif visé, comporte un acte décisif, convergence vers le même point, au même instant, de tous les efforts disponibles coordonnés. Cet acte décisif présentera, dans une proportion moindre, mais certaine cependant, les trois phases qu'il comporte dans la bataille : *prépa-*

ration, exécution, exploitation. Dans chacune de ces phases, l'emploi et la formation de la troupe sont régis par les principes des mêmes actes dans la bataille.

Il est également certain que ce grand nombre de combats ne peuvent recevoir une direction unique.

Le commandement supérieur alors exerce son action, en répartissant la tâche de la préparation entre un certain nombre de sous-ordres à l'initiative de chacun desquels il abandonne le soin de réduire l'adversaire par les moyens dont il dispose...

... Il se réserve pour lui-même la tâche principale, celle de la direction et de l'exécution de l'attaque décisive, et il se ménage en tout cas la possibilité d'intervenir jusqu'au dernier moment à l'aide des réserves générales...

... Dans cette préparation, multitude de combats partiels, ayant généralement pour objet la conquête successive des points du

| | | | |
|---------|---|---|--|
| terrain | $\left\{ \begin{array}{l} \text{d'appui} \\ \text{ou} \\ \text{dominants,} \end{array} \right.$ | $\left\{ \begin{array}{l} \text{organisés} \\ \text{et} \\ \text{transformés} \\ \text{en} \end{array} \right.$ | $\left\{ \begin{array}{l} \text{centres de résis-} \\ \text{tance et points} \\ \text{de départ de nou-} \\ \text{velles actions of-} \\ \text{fensives,} \end{array} \right.$ |
| | | | |

| | | |
|--|---|--|
| combats comportant chacun trois actes : | $\left\{ \begin{array}{l} \text{préparer} \\ \text{exécuter} \\ \text{exploiter} \end{array} \right.$ | $\left\{ \begin{array}{l} \text{une action} \\ \text{décisive,} \end{array} \right.$ |
| | | |
| | | |

quel va être le rôle des différentes armes?

Artillerie. — C'est évidemment l'artillerie qui peut, *la première*, agir en raison de sa portée, de sa mobilité, de sa facilité de s'engager et de se dégager pour se porter ailleurs quand cela sera nécessaire et agir pour *se saisir de l'adversaire*.

Aussi l'artillerie du gros, dont la plus grande partie marche près de la tête de la colonne, accélère-t-elle son mouvement. Protégée par l'infanterie, elle renforce l'artillerie de l'avant-garde.

Que vont faire ces artilleries?

Aider l'avant-garde dans son rôle de : $\left. \begin{array}{l} \text{reconnaissance,} \\ \text{immobilisation,} \\ \text{usure de l'ad-} \\ \text{versaire,} \end{array} \right\} \begin{array}{l} \text{qui} \\ \text{comporte} \\ \text{l'offensive,} \end{array}$

et pour cela briser les obstacles qui arrêtent l'infanterie : $\left. \begin{array}{l} \text{points d'appui.} \\ \text{artillerie ennemie...} \end{array} \right\}$

... Dans ce but, se donner immédiatement la supériorité du nombre, organiser immédiatement une longue ligne de feux, amener toutes ses pièces, ne rien garder en réserve. Telle est tout d'abord la formule tactique des artilleries engagées dans la lutte d'artillerie.

L'artillerie ennemie renversée ou réduite au silence, il faut revenir au rôle *d'aide de l'infanterie*, en préparant l'attaque des points que celle-ci prend comme objectifs.

Préparation qui comporte : *déblayer la voie d'accès*, les cheminements qui mènent à l'objectif,

comme aussi *faire brèche à l'objectif ; accompagner l'attaque.*

Ouvrir donc la voie à l'infanterie sur tout le front pour lui permettre d'arriver à des actes décisifs ; l'aider dans ces attaques, ces actes décisifs : voilà la tactique de l'artillerie dans la préparation.

... Les nombreux cheminements de plus en plus nécessaires à l'infanterie seraient impraticables, si l'infanterie n'était aidée de près par une artillerie capable de mettre hors de cause les moyens de résistance de l'ennemi. L'union des deux armes devient plus nécessaire. Ce n'est que précédée d'obus brisant les obstacles et éteignant le feu des pièces ennemies, que l'infanterie pourra cheminer même dans les corridors du terrain faiblement occupés.

... On ne doit pas perdre de vue que l'effet moral, propre à l'artillerie, augmente rapidement avec la concentration des feux. C'est donc toujours par une action en masse qu'il faudra poursuivre l'obtention de résultats décisifs importants.

D'autre part, l'artillerie possède au plus haut point le moyen de *surprendre* : elle peut, dès qu'elle paraît, faire succéder, sans désespérer, l'effet à la menace, la réalité des coups à l'apparition du danger. Elle doit conserver à son action ce caractère, l'augmenter si c'est possible ; dans ce but, faire coïncider la destruction avec son entrée en ligne et, comme il n'est pas nécessaire de beau-

coup de coups au but pour avoir raison de l'adversaire, elle devra chercher dès l'ouverture du feu (les procédés de tir, comme les effets des projectiles, le permettent) à encadrer largement l'objectif, dût-elle, pour arriver au résultat, battre parfois une zone assez étendue.

Infanterie. — ... L'infanterie tient la première place dans la préparation dont l'objet est, comme nous l'avons dit, d'*user* l'adversaire, ce qui amène à développer particulièrement le combat par les feux...

La troupe de préparation doit en outre *immobiliser* l'adversaire, ce qui oblige l'infanterie à *attaquer* l'adversaire, à *le menacer de l'attaque rapprochée*, de l'assaut, et tout d'abord à *approcher* jusqu'à ces distances.

Ces efforts [pour gagner du terrain en avant] incombent principalement aux *troupes de première ligne*, par suite de la nécessité où l'on est de tenir les autres à distance, de les réserver pour alimenter et entretenir la préparation.

Ils ne peuvent être dirigés par un commandement élevé ni par un commandement s'exerçant *dans le sens de la profondeur*. Ils exigent cependant des forces pour aboutir. Il appartient par suite aux commandants des unités de première ligne (compagnies, bataillons) de faire acte d'initiative et d'entente pour *combinaison* l'action de leurs forces, quelque désagrégées qu'elles soient, contre

les objectifs successifs à enlever; pour réduire au minimum celles qui tiennent les points du terrain conquis et appliquer les autres aux points à conquérir.

Tout progrès devenu impossible, chercher à atteindre par son feu l'artillerie adverse et s'organiser pour refouler les tentatives de l'ennemi : telle sera la dernière phase des combats dans la préparation, jusqu'à l'accomplissement de l'attaque décisive (1).

But de la guerre. — §. ... La détermination de ce but final, de cet objectif décisif, ressortit évidemment à la politique qui seule nous dit pourquoi elle fait la guerre et pourquoi elle prend l'épée après avoir posé la plume; cette détermination est certainement, et chaque fois, une affaire d'espèce...

... N'est-ce pas à une erreur dans la fixation de ce but final qu'est dû l'échec de Napoléon en 1812? Il avait cru à tort que la conquête de Moscou et de la moitié de la Russie assurerait la paix qu'il désirait...

... Si nous considérons notre voisin de l'est, par exemple, il constitue aujourd'hui un empire, une fédération d'États, les uns au sud du Mein, les

(1) *Des Principes...*, p. 314-315-316-318-319-320. La bataille continue ainsi jusqu'à ce qu'elle soit « mûre » et c'est alors seulement, à l'instant choisi par lui, que le commandement déclenche l'attaque décisive au point voulu (Voir *Attaque décisive*).

autres au nord : Allemagne du Nord, Allemagne du Sud, à intérêts, à tempéraments différents, ayant sa tête dans le nord, dans la vieille Prusse, à Berlin. C'est là qu'il faudra aller pour porter le dernier coup ; mais au Mein, à Mayence, on coupera déjà la puissance en deux parties ; un plan rationnel consiste donc à aller à Berlin en passant par Mayence, non parce qu'on y franchit le Rhin commodément, non parce que la rive gauche domine la rive droite ou inversement, mais parce que là est le point où les intérêts du nord et ceux du sud se réunissent et par conséquent se séparent...

... Quand Moltke prend comme objectif Paris, c'est évidemment le cœur de la France qu'il vise, de la France grandement centralisée en un point, sa capitale. De même, quand il se propose de régler le débat au nord de la Loire, il comprend bien qui l'y décide...

... Moltke, partant de la formule, a bien fixé le premier objectif, le gros des forces ennemies, mais en visant au delà : Paris, la Loire, ce qui a déterminé la manière d'aborder ce premier objectif.

Sa stratégie a alors consisté à marcher sur Paris et la Loire pour y atteindre un gouvernement désarmé et impuissant à discuter, mais en passant par Metz, par Sedan, par le nord, par tous les points où il y avait des forces françaises à battre — condition préalable à régler ou rien n'était fait

— ce qui a déterminé l'ordre à suivre dans l'invasion... (1).

§. ... Chercher les armées ennemies, centre de la puissance adverse, pour les battre et les détruire, prendre pour cela la direction et la tactique qui y conduisent le plus tôt et le plus sûrement, voilà toute la morale de la guerre moderne... (2).

Camaraderie. — ... Les Allemands ont ... combattu, à Spicheren, avec une masse de 60.000 hommes magnifiquement réunie par le seul sentiment de la camaraderie (3).

Caractères originels de la guerre. — Il est évident... que, si, au lieu de parler à Paris, je parlais à Bruxelles, de stratégie et de tactique générale, mon étude porterait sur une forme particulière de la guerre. La situation de la Belgique vous est connue : une neutralité garantie par l'Europe, ce qui peut-être n'est qu'un mot, ce qui, en tout cas, a garanti jusqu'à présent l'existence de ce petit État; le voisinage immédiat de deux grandes puissances, l'Allemagne, la France, dont aucun obstacle sérieux ne la sépare, qui peuvent l'une ou l'autre facilement la conquérir, si l'autre voisin ou l'Europe n'intervient dans la lutte. A l'armée belge il

(1) *De la Conduite...*, p. 11-12-13-14-15.

(2) *Des Principes...*, p. 41.

(3) *De la Conduite...*, p. 184.

s'agirait de développer une théorie particulière de la guerre, visant un résultat bien déterminé : retarder le plus longtemps possible l'étreinte du voisin qui envahit le pays. L'étude consisterait à chercher comment l'armée belge peut jouer ce rôle : éviter la *décision* par les armes, *ajourner* le jugement de la bataille.

Tout l'état militaire de la nation aurait à s'inspirer de cette conclusion : l'organisation, la mobilisation, l'armement, la fortification, comme aussi l'instruction des troupes, jusqu'à l'école de compagnie, l'école du soldat.

Si de Bruxelles nous allions à Londres, nous trouverions une autre situation, d'autres ambitions : une situation insulaire à maintenir intacte par une organisation qui la *protège* ; une ambition de conquêtes au delà des mers et dans les deux hémisphères à entretenir, à développer. Nouveau traitement, nouvelle théorie de la guerre.

Et de même à Madrid. Là, toute idée de conquête continentale est momentanément écartée en raison de la situation géographique, de la nature des frontières, de l'état politique, financier, etc... Que demande alors le pays à l'armée ? Le maintien de l'*intégrité du territoire*. La meilleure leçon sur l'art de la guerre ne serait-elle pas la lecture de quelques pages de l'histoire du pays de 1808 à 1814 ?

Et de même à Rome, à Berne... Autant de pays,

autant de situations différentes, autant de traitements distincts... (1).

Cavalerie. — ... La cavalerie prussienne agit jusqu'à la fin. Après avoir arrêté les tentatives de l'adversaire pour déboucher des bois, elle attaque l'artillerie ennemie et lui prend trois pièces, elle exécute ensuite la poursuite. D'une valeur professionnelle moindre que la cavalerie autrichienne, elle sait prendre sa part du combat, agir dans le sens de la tactique de l'avant-garde; elle est surtout employée par un chef qui jusqu'au bout lui fait rendre tout ce qu'elle peut... (2)

Combat de cavalerie. — ... En ce qui concerne le combat de cavalerie au sud de Wysokow, les deux partis se sont attribué la victoire. Tous deux peuvent avoir raison, si l'on ne considère que ce combat en lui-même. En réalité, la cavalerie autrichienne s'est montrée très allante, très manœuvrière, d'une valeur professionnelle indiscutable. Elle n'a pas été commandée. La cavalerie prussienne a été plus prudente, moins entraînée : elle n'a pas eu le même perçant, la même rapidité, la même souplesse de manœuvres. Mais elle a été

(1) *Des Principes...*, p. 21-22.

(2) *Ibid.*, p. 214. A propos du combat de Nachod. Le chef dont il s'agit est le général de Kirchbach, commandant la X^e division prussienne.

tivement acquise et maintenue : de 800 à 600 mètres environ; acte qui réclame des facultés nouvelles de la troupe et du commandement.

De la troupe : capacité d'entreprendre, de poursuivre et de soutenir pendant dix, quinze, vingt, trente minutes et quelquefois plus longtemps un feu efficace croissant en violence, constamment maîtrisé, dirigé.

Du commandement : connaissance des résultats poursuivis, des moyens techniques de les obtenir (genre de feux, nombre de cartouches...), des moyens pratiques de diriger la troupe au feu, de l'y employer; de la faire durer et produire, et cela malgré la fatigue physique, la tension des nerfs, le trouble, etc., tout autant de causes perturbatrices qui, ne pouvant être supprimées, demandent à être prises en considération et doivent régir en partie le mode d'emploi de la troupe;

3° Une période d'attaque... (1).

§. Le combat avec les armes actuellement en service confirme et accentue la justesse de l'aphorisme napoléonien : « L'arme à feu est tout; le reste n'est rien. »

En fait, les fusils actuels produisent d'importants effets jusqu'à 1.500 mètres; les canons, à des distances triples. La pluie de balles devient parfois une parfaite réalité. Ce ne sont alors que

(1) *Des Principes...*, p. 190-191.

de nombreux essaims de tirailleurs couchés à plat ventre, formant une chaîne continue, interdisant toute marche de l'adversaire, également incapables d'ailleurs de mettre l'ennemi en fuite par le simple effet de leur tir.

Si donc l'assaut, l'attaque à la baïonnette, avec la toute-puissance du mot de Souvarow : « La balle est folle, la baïonnette seule est intelligente », reparait toujours comme l'argument suprême et nécessaire pour achever la démoralisation de l'adversaire, par la menace de l'abordage, créer en lui la peur, qui le met en fuite, il n'en reste pas moins acquis que la supériorité du feu est un avantage indispensable à se procurer :

1^o Pour réduire l'adversaire, le rendre plus abordable;

2^o Pour gagner le niveau moral qu'exige l'assaut (1).

Combat démonstratif. — Bien que ce combat [de préparation] soit souvent appelé *démonstratif*, il comporte de la part des exécutants une énergie extrême. Pour les troupes au feu, pour les unités secondaires de première ligne, il n'y a qu'une manière d'agir, c'est de combattre avec la plus grande vigueur, avec tous les moyens à leur disposition, utilisant le feu, la marche, les outils quand

(1) *Des Principes...*, p. 189, note au bas de la page.

elles en ont. Ce sont les seuls principes que doivent connaître le soldat et les unités employées à la préparation. Leur parler de démonstration, de combat traînant, d'action ralentie, à plus forte raison d'arrêt, serait les inviter à ne pas agir; les préparer pour la fuite, briser le moral au moment où il est le plus nécessaire.

L'action ralentie et de longue durée en laquelle se traduit la préparation est un fait, un résultat de l'application du principe de l'économie des forces par le commandement et que lui seul doit apprécier et déterminer.

Le commandement supérieur affecte à la préparation le minimum des forces, dans le but de renforcer le plus possible l'acte décisif; le commandement subordonné, chargé de la préparation, constitue et renforce ses trois lignes en raison du front qui lui est affecté et des efforts à produire. La troupe au feu ne connaît que le *combat à plein* pour *conquérir* ou *maintenir*.

Dans cet ordre d'idées, toute attaque entreprise doit être poussée à fond, toute défense commencée doit être soutenue avec la dernière énergie... (1).

Commandement. —... Ici apparaît donc la nécessité, pour une armée qui veut vaincre, d'une grandeur de premier ordre, le *commandement*, et chez

(1) *Des Principes...*, p. 320.

l'homme qui veut entreprendre la bataille, la nécessité d'un don : celui du commandement.

Penser et vouloir, l'esprit et le caractère, ne lui suffisent pas ; il lui faut encore « le fluide impératif » (DE BRACK), le don de faire passer l'énergie suprême qui l'anime dans les masses d'hommes qui sont son arme, car l'armée est au chef ce qu'est l'épée au soldat. Elle ne vaut que par l'impulsion (direction et vigueur) qu'il lui imprime.

« Ce ne sont pas les légions romaines qui ont conquis les Gaules, mais César. Ce ne sont pas les soldats carthaginois qui ont fait trembler Rome, mais Annibal. Ce n'est pas la phalange macédonienne qui pénétra jusque dans l'Inde, mais Alexandre. Ce n'est pas l'armée française qui atteignit le Weser et l'Inn, mais Turenne. Ce ne furent pas les soldats prussiens qui défendirent la Prusse, sept années durant, contre les trois plus redoutables puissances de l'Europe, ce fut Frédéric le Grand. »

Ainsi parle Napoléon, mais que n'aurait-il pas écrit et avec plus de raison, s'il avait embrassé dans son énumération cette époque éblouissante dont le souvenir prestigieux traversera les siècles sous le nom d'*épopée* et qu'il a tout entière animée de sa gigantesque personnalité !

Les grands résultats à la guerre sont le fait du commandement. Aussi est-ce à juste titre que l'histoire porte au compte de la mémoire des géné-

raux, les victoires pour les glorifier, les défaites pour les déshonorer. Sans commandement, pas de bataille, pas de victoire possible... (1).

§. ... N'est-ce pas encore dans cette influence du commandement, dans cet enthousiasme communiqué par lui, qu'il faut aller chercher l'explication de ces mouvements inconscients de la masse humaine, *dans ces moments solennels où, sans savoir pourquoi, une armée sur le champ de bataille se sent portée en avant comme si elle glissait sur un plan incliné* (expression de témoins oculaires)?

... Quand vient l'heure des décisions à prendre, des responsabilités à encourir, des sacrifices à consommer — et ces décisions, il faut les prendre avant qu'elles soient imposées, ces responsabilités, il faut aller au-devant d'elles, c'est l'initiative partout qu'il faut s'assurer, c'est l'offensive qu'il faut déchaîner en tout point — où trouver les ouvriers de ces entreprises toujours risquées et périlleuses, si ce n'est dans les natures supérieures, avides de responsabilités? celles-là, qui, profondément imprégnées de la volonté de vaincre, trouvent dans cette volonté, comme aussi dans la vision nette des seuls moyens qui conduisent à la victoire, l'énergie d'exercer sans hésitation les droits les plus redoutables, d'aborder avec aplomb l'ère des difficultés et des sacrifices, l'énergie de tout risquer, même

(1) *Des Principes...*, p. 270-271.

leur honneur, car un général battu est un chef disqualifié...

... Saluons ... cette puissance souveraine du commandement, comme au champ de bataille les tambours et les clairons salueront son arrivée, nécessaire à l'organisation d'un ensemble, d'une poussée finale, seule capable de fixer ainsi la fortune... Pas de victoire possible sans le commandement vigoureux, avide de responsabilités et d'entreprises audacieuses, possédant et inspirant à tous la résolution et l'énergie d'aller jusqu'au bout, sans action personnelle faite de volonté, de jugement, de liberté d'esprit (au milieu du danger); dons naturels chez l'homme *doué*, chez le général-*né*, avantages acquis par le travail, la réflexion, chez l'homme moyen.

Action personnelle qui, pour se manifester, réclame le *tempérament de chef* (don de la nature), l'aptitude au commandement, la puissance d'entraînement que l'école ne fournit pas.

Action personnelle dont les effets sont multiples, d'ailleurs, car par l'usage de ces dons (naturels ou acquis), elle trouve, dans l'emploi *le plus illimité* des forces, le moyen d'en accroître la puissance, mais elle transforme aussi l'outil, faisant naître des lieutenants, des troupes de valeur, c'est-à-dire des capacités et des dévouements qui, sans l'étincelle ou l'impulsion d'en haut, seraient sans doute restés d'une banale médiocrité.

Tâche immense du commandement, avec les

maintenir intact le principe du rassemblement de toutes les forces, et garantir aux provinces menacées la sûreté voulue, soit d'une façon indirecte, comme Moltke couvre l'Allemagne du Sud en 1870, soit à l'aide des troupes de couverture; satisfaire par un même système de forces à ces obligations politiques et à ces nécessités militaires, tel est le cadre imposé tout d'abord aux travaux des états-majors... (1).

§. ... La concentration allemande de demain n'est pas une réunion à plusieurs fins; elle vise une manœuvre montée *a priori*, une attaque arrêtée, fixée dans son exécution (direction et moyens), précédée de *plus de préparation* qui permet l'avance sur l'ennemi, faite, pour finir, de *volonté* et de *résolution*, conditions qui garantissent l'initiative, la subordination d'emblée de l'adversaire; c'est un effort constant pour *s'emparer au plus tôt de la direction de la lutte*. Quelque développés que soient ces caractères, encore faut-il, dirons-nous, pour que la manœuvre conduise au résultat militaire, le renversement de l'adversaire, qu'elle *frappe*, et qu'elle *frappe juste*; pour cela, qu'elle ne soit pas quelconque, mais *éclairée*; que cette action montée dans *un sens déterminé, fixé a priori*, soit montée dans le bon sens, celui où elle produira de l'effet, où elle livrera heureusement

(1) *De la Conduite...*, p. 36-37.

la bataille à grands résultats; sans cette fin, la vitesse, l'initiative sont sans valeur; par suite, que ce sens, cette direction soient déterminés d'avance et sur des considérations valables... Dans les grands États européens, on a fait des projets de la concentration à réaliser au moment d'une guerre. Ces plans sont en partie tracés sur le terrain par les voies ferrées, les quais de débarquement; ils sont également traduits en mesures d'exécution arrêtées dès le temps de paix; en documents totaux ou partiels qui, plus ou moins connus, permettent de reconstituer en tout ou partie les projets arrêtés... Les besoins du commerce et de l'industrie ont augmenté le nombre et la puissance des voies ferrées purement commerciales... Mais alors :

1) Il n'est plus nécessaire d'employer à *plein tous* les chemins de fer qui vont à la frontière; il y a surabondance, au moins abondance de lignes, excès de rendement de ces lignes; il est possible de *combiner* l'emploi à en faire et de faire *plusieurs* combinaisons;

2) L'instruction du personnel permet de n'arrêter qu'à la *dernière heure* la combinaison qui fixe la répartition des forces... A la différence de ce qui existait en 1870, la possibilité reparait donc de faire une concentration de la *dernière heure*, créant *ipso facto* la *surprise*, dans le style de Napoléon, si à cet emploi élastique des chemins de fer

on ajoute surtout une combinaison de marche par les routes (1).

Corps de cavalerie. — ... C'est avec raison qu'après les expériences de 1812 et de 1866 on a renoncé à l'organisation permanente de pareils corps de cavalerie, difficiles à nourrir, lourds à manœuvrer, arrivant généralement trop tard. Pas davantage nous ne serons sans doute amenés à les reconstituer au début d'une guerre. De vastes espaces à explorer, comme ceux du Palatinat en 1870, ne sont pas à prévoir avec les effectifs actuellement assignés à la couverture et avec les espaces qui séparent les couvertures opposées. Il y a 27 kilomètres de Château-Salins à Nancy. Employer de pareils corps à tourner l'une des ailes de la couverture ennemie, n'amènerait que des entreprises bien longues, sans résultat sans doute. Par contre, la cavalerie en masse remplira, aujourd'hui comme par le passé (1806), à la couverture ou à l'avant-garde en manœuvre, le rôle de *grosse réserve très mobile*, capable de renforcer le point qui cède, ou de parer un mouvement débordant. Après les premières rencontres encore, quand les armées opposées auront repris du champ, c'est à des masses de cavalerie qu'il faudra s'adresser pour fournir les premiers renseignements que seule une

(1) *De la Conduite...*, p. 82-83-84-85.

supériorité numérique incontestable leur permettra d'obtenir... (1).

Couverture. — ... L'organisation d'une forte couverture, une fois accomplie, se fera forcément sentir sur les événements des premières journées après la déclaration de guerre... (2).

Défense d'une localité. — ... La répartition des troupes consacrées à la défense d'une localité comprend : une garnison, troupe d'occupation aussi réduite que possible; une réserve destinée à la contre-attaque aussi forte que possible, fournissant elle-même, au moment où elle part pour agir, un service de sûreté qui la garde des surprises.

La troupe d'occupation peut être calculée sur les bases suivantes : au moment où l'ennemi aborde la lisière du village, lui présenter un fusil par mètre courant constitue une résistance sérieuse et suffisante. Généralement, il ne peut aborder qu'un côté, une partie de cette lisière. C'est sur l'évaluation de cette partie de lisière et l'organisation prévue d'un réduit central que l'on doit fixer le chiffre de la troupe affectée à la défense directe de la localité.

Toutefois, ces calculs ne doivent jamais amener

(1) *De la Conduite...*, p. 116-117.

(2) *Ibid.*, p. 59.

à affecter à l'occupation du point d'appui toute la troupe dont on dispose; pour si faible qu'elle soit, il faut toujours en réserver une partie pour la contre-attaque... (1).

Discipline. — ... Être discipliné ne veut pas dire qu'on ne commet pas de faute contre la discipline; qu'on ne commet pas de désordre; cette définition pourrait suffire à l'homme de troupe peut-être, elle est absolument insuffisante pour un chef placé à un échelon quelconque de la hiérarchie, à plus forte raison pour ceux qui tiennent les premiers rangs.

Être discipliné ne veut pas dire davantage qu'on exécute les ordres reçus seulement dans la mesure qui paraît convenable, juste, rationnelle ou possible, mais bien qu'on entre franchement dans la pensée, dans les vues du chef qui a ordonné, et qu'on prend tous les moyens humainement praticables pour lui donner satisfaction.

Être discipliné ne veut pas dire encore se taire, s'abstenir ou ne faire que ce que l'on croit pouvoir entreprendre *sans se compromettre*, l'art d'éviter *les responsabilités*, mais bien *agir* dans le sens des ordres reçus, et pour cela trouver *dans son esprit*, par la recherche, par la réflexion, la possibilité de réaliser ces ordres; *dans son caractère*, l'énergie

(1) *Des Principes...*, p. 215-216.

d'assurer les risques qu'en comporte l'exécution. En haut lieu, discipline égale, donc activité de l'esprit, mise en œuvre du caractère. La paresse de l'esprit mène à l'indiscipline comme l'insubordination. Dans l'un et l'autre cas, le fait est une faute, il est coupable. L'incapacité et l'ignorance ne sont pas davantage des circonstances atténuantes, car le savoir est à la portée de tous ceux qui le cherchent... (1).

§. ... A notre époque qui croit pouvoir se passer d'idéal, rejeter ce qu'elle appelle les abstractions, vivre de réalisme, de rationalisme, de positivisme, ... on ne trouve encore, pour éviter l'erreur, la faute, le désastre, qu'une seule ressource, — mais celle-là est sûre, elle est féconde — le culte exclusif de deux abstractions du domaine moral : le *devoir*, la *discipline*, culte qui, d'ailleurs, pour produire des résultats heureux, exige le *savoir* et le *raisonnement*... (2).

§. ... Qui dit *action commune*, *union des forces*, dit l'inverse d'une action indépendante, isolée ou successive qui aboutirait fatalement à la *dispersion*. Il est donc évident que chacune des unités qui composent l'ensemble des forces n'est pas libre d'aller où elle veut (union dans l'espace), ni d'arriver *quand* elle veut (union dans le temps);

(1) *Des Principes...*, p. 97.

(2) *Ibid.*, p. 129.

de se laisser guider, par suite, par des opinions propres à son chef, quelque apparence de justesse qu'elles présentent; d'agir pour son propre compte, de chercher l'ennemi, de le combattre *où et quand* il lui plaît, y aurait-il même un succès au bout de l'entreprise... (1).

§. ... Le crime n'est pas là, il consiste en ce que Garibaldi, ayant reçu l'ordre de rejoindre l'armée de l'Est, ne l'a pas rejointe. Exécuter l'ordre, il n'y a pas songé. Ce sont des vues personnelles, la recherche de succès propres, qui ont dicté sa conduite.

S'il avait cherché à obéir, aucune impossibilité matérielle ne l'en eût empêché : la division Péllissier maintenue à Dijon suffisait à absorber l'activité du général de Kettler; l'armée des Vosges pouvait librement rejoindre l'armée de l'Est.

Garibaldi et le général de Failly, deux chefs de provenance bien différente, aboutissent donc à la même fin : le désastre, par la même voie : *l'indiscipline intellectuelle, l'oubli du devoir militaire*, au sens le plus exact du mot... (2).

Diversité de la guerre. — A la guerre, il n'y a

(1) *Des Principes...*, p. 93.

(2) *Ibid.*, p. 128-129. Il est fait allusion pour Garibaldi aux opérations autour de Dijon et pour de Failly à la non-exécution de l'ordre qu'il reçut, le 4 août 1870, de concentrer son corps d'armée à Bitche.

que des cas particuliers; tout y est affaire d'espèce, rien ne se reproduit.

Tout d'abord, les données du problème ne sont que rarement *certaines*, elles ne sont jamais *définitives*. Tout y est dans un état constant de modification et de déformation. Ces données, par suite, n'ont qu'une valeur *relative* par opposition à la valeur absolue qu'ont des données mathématiques.

Là où l'on a vu une compagnie à telle heure, se trouve un bataillon, quand on attaque, peu de temps après.

Un régiment de 3.000 fusils, bien ménagé, représente, après quelques jours de campagne, 2.800 fusils; moins bien entretenu, il n'en comprend plus que 2.000. Les variations du moral sont au moins équivalentes. Comment alors comparer deux régiments? Ils représentent sous le même nom deux grandeurs absolument différentes. Les maladies, les fatigues, les nuits du bivouac, influent d'une manière différente sur les troupes. Certaines n'ont bientôt de *force* que le nom. Ce sont de simples colonnes d'affamés, d'épuisés, de malades. C'est une division qui a perdu une partie de ses batteries, etc., etc. Il en est de même de la situation tactique, qui varie d'un parti à l'autre; l'intérêt de l'un des adversaires n'est pas l'inverse de l'intérêt de l'autre : de même de la tactique. S'agit-il d'un convoi à escorter pour l'un, à attaquer pour l'autre, croit-on que la manière de combattre soit la même

des deux côtés? Évidemment non. Sur le même terrain, dans les mêmes circonstances de temps et de lieu, c'est donc d'une manière différente qu'il faudra procéder dans les deux cas.

Le même régiment, la même brigade, ne combattront pas de la même façon quand ils exécuteront la poursuite d'un ennemi battu, ou s'engageront contre un adversaire intact, bien que dans les deux cas ils emploient les mêmes hommes, les mêmes fusils, les mêmes effectifs.

De même encore de deux combats d'avant-garde: l'un ne peut jamais être la reproduction de l'autre au point de vue des dispositions à prendre, parce que, indépendamment du terrain qui varie d'un cas à l'autre, ils sont régis tous les deux par des considérations analogues, mais non de *temps* et d'*espace*.

De tout cela il résulte que chaque cas envisagé est particulier, c'est-à-dire se présente dans une ambiance de circonstances propres : terrain, état des troupes, situation tactique, etc., de nature à lui donner un cachet absolument original. Certaines données prennent de l'importance, d'autres en perdent.

Avec cette absence d'analogie dans les questions, apparaît tout naturellement l'impuissance de la mémoire à les résoudre; la stérilité des formes invariables, figures, épures, schémas, etc.; alors s'impose la seule juste solution : l'application,

variable suivant les circonstances, des principes fixes... (1).

Doctrine. — Quelle est la *forme* de cet enseignement né de l'histoire et appelé à se développer par de nouvelles études historiques?

Il en est sorti sous la forme d'une *théorie* de la guerre, que l'on peut enseigner; et sous la forme d'une *doctrine*.

Par ces mots il faut entendre la *conception* et la *mise en pratique*, non d'une *science* de la guerre ou d'un *dogme fermé*, lot de vérités intangibles hors desquelles il n'y aurait qu'hérésie, mais bien un certain nombre de *principes*, indiscutables ceux-là, quand ils auront été établis, d'une *application variable* suivant les circonstances, mais orientée néanmoins toujours dans un même sens, le *sens objectif*.

La doctrine se prolongera dans les hautes parties de la guerre, grâce au libre développement donné à vos facultés par une même manière de voir, de penser et d'agir, poussée plus ou moins loin, suivant la valeur de chacun; constituant néanmoins une discipline des esprits commune à tous... (2).

§. ... Des principes fixes à appliquer d'une façon variable, suivant les circonstances, à chaque cas

(1) *Des Principes*, p. 11-12.

(2) *Ibid.*, p. 7.

qui est toujours *particulier* et demande à être considéré en lui-même : telle est notre conclusion du moment; ne ramène-t-elle pas, dans l'application, l'anarchie des idées qu'on avait la prétention de remplacer par l'unité de doctrine, l'établissement d'une théorie?

Eh bien! non : quoi qu'il paraisse pour le moment, la concordance reparaitra bientôt, dans l'application des principes fixes à des cas variés, comme la conséquence d'une manière commune d'envisager le sujet : d'une façon *purement objective*.

D'une même *manière de regarder* résultera d'abord une même *manière de voir*;

De cette commune *manière de voir*, une même *façon d'agir*.

Celle-ci deviendra bientôt *instinctive* elle-même : autre résultat visé... (1).

§. Devant un chasseur une pièce de gibier se lève : va-t-elle de droite à gauche, il tire en avant et à gauche; va-t-elle de gauche à droite, il tire en avant et à droite; vient-elle sur lui, il la couvre de son canon; s'éloigne-t-elle de lui, il la découvre.

Dans chacun de ces cas, il a appliqué d'une façon *variable* le principe *fixe* : mettre trois points en ligne droite : la ligne de mire et le but.

La manière d'appliquer, de quoi la conclut-il?

(1) *Des Principes...*, p. 12.

Va-t-il raisonner? Il n'a pas le temps. Cette manière d'appliquer, il la conclut inconsciemment de la vue de son objet dans les circonstances particulières qui l'entourent : il va de gauche à droite avec telle vitesse, ou inversement : manière de voir purement objective. Et de cette vue aussi vive que possible, résulte naturellement la tension de tous ses moyens dans une même direction, œil, bras, fusil, etc.; l'art d'agir rationnellement sans réfléchir.

Pour appliquer, donc, regarder l'objet en lui-même dans les conditions où il se présente, dans l'ambiance du cas particulier qui caractérise la situation. Notre objet à nous c'est l'ennemi dont nous voulons faire telle ou telle chose suivant les jours, suivant la mission que nous avons reçue : le reconnaître, ou le fixer, ou le retarder, ou le frapper, etc.

De là doit résulter, par le raisonnement, ici où nous étudions, automatiquement ensuite sur le terrain, toute notre conduite, toute notre manière d'agir... (1).

§. ... *Doctrine* ou *discipline* intellectuelle, même manière de voir chez tous, résultant d'une même façon d'aborder le *sujet* : objectivement; manière de le traiter ensuite : adaptation, sans réserve, des moyens au but visé, à l'objet... (2).

(1) *Des Principes...*, p. 14.

(2) *Ibid.*, p. 17-18.

Économie des forces. — ... Le principe de l'économie des forces nous donne le moyen de concilier ces conditions contradictoires : *frapper avec un tout réuni*, après avoir fourni des *détachements nombreux...* (1).

§. ... Le principe de l'économie des forces, c'est l'art de déverser *toutes* ses ressources à un certain moment sur *un* point; d'y appliquer toutes ses troupes, et, pour que la chose soit possible, de les faire toujours communiquer entre elles, au lieu de les compartimenter et de les affecter à une destination fixe et invariable; puis, un résultat obtenu, de les faire de nouveau converger et agir contre un nouveau but unique... (2).

§. Ainsi se traduit, dans l'exécution, la nouvelle théorie de la guerre, née du principe de l'économie des forces et caractérisée au plus haut point par l'initiative, l'attaque, l'action bien entendue:

1) Action dans *une* direction, celle que comporte le développement du plan stratégique, par la tactique, c'est-à-dire par l'emploi le plus avantageux des moyens militaires. Donc, la direction de Voltri abandonnée, on vise Montenotte, puis Dego; Dego abandonné, Millesimo; Millesimo réglé, on revient à Dego; etc.

2) Dans chacune de ces directions adoptées suc-

(1) *Des Principes...*, p. 45.

(2) *Ibid.*, p. 50.

cessivement, la victoire demandée à *toutes les forces*, ou au moins au *gros*; dans les autres directions, la sûreté garantie par des troupes aussi faibles que possible, ayant pour mission, non de battre l'adversaire, mais de le ralentir, de le paralyser, de le reconnaître : Cervoni en présence de Beaulieu, Masséna à Dego, Sérurier en présence de Colli.

3) Constamment, en stratégie comme en tactique, on cherche la décision par la mécanique, par l'application sur une partie des forces de l'adversaire d'un gros que l'on fait aussi fort que possible, en y affectant toutes les forces que l'on rend avec le plus grand soin disponibles d'autre part. Cette partie détruite, on en vise promptement une autre sur laquelle on applique de nouveau le gros, en vue d'être successivement le plus fort sur un point donné à un moment donné... Pour *faire ce jeu*, les *forces* sont constamment maintenues à l'état de système :

| | | |
|---|---|--|
| à la périphérie, des <i>avant-gardes</i> | } | attaquant pour reconnaître, fixer l'ennemi, au profit du gros; |
| | | ou parant une attaque pour couvrir le gros; |

en arrière, le *gros* manœuvrant dans la direction de l'objectif visé... (1).

(1) *Des Principes...*, p. 90. Il s'agit de la campagne d'Italie (1796).

§. Nous ne pouvons être victorieux partout : il nous suffit de l'être en un point. Il faut combattre partout avec un minimum de forces pour être écrasant sur ce point. Il faut savoir économiser partout pour pouvoir dépenser sans compter sur le point où nous voulons obtenir la décision ; là, il faut appliquer la *masse*, donc la *faire* et la *réserver*... (1).

Éducation du commandement. — *Un trait caractéristique à noter chez tous les chefs français qui furent envoyés au secours de Frossard (2), c'est leur complète passivité, qui attend constamment l'impulsion du dehors.*

... Si les chefs français sont tels, il importe de connaître le système qui les a produits.

Les bases de ce système sont une fausse conception par le commandement de ses droits et de ses devoirs : « Il prétend confondre les pensées et les volontés des chefs en sous-ordre de toute une armée, dans la pensée et la volonté du commandant en chef, sans tenir compte de l'éloignement, du temps, des accidents possibles et même de l'initiative indépendante de l'adversaire, toutes choses qui exigent, d'une manière ou de l'autre, des résolutions spontanées de la part des chefs en sous-

(1) *Des Principes...*, p. 134.

(2) Pendant la bataille de Spîcheren.

ordre (1). » De là résulte une centralisation absolue, purement théorique d'ailleurs, contraire aux besoins de la pratique, déniaut à tout inférieur le droit de penser et d'agir sans ordre; de là, résulte chez les sous-ordres, une habitude invétérée de subordination aveugle, inerte, absolue, érigée en loi souveraine, entraînant l'inactivité, l'inaction, puis l'abandon de l'idée d'offensive, car le subordonné, inerte la plus grande partie de sa carrière, ne peut devenir un chef à décision. Par là sont supprimées encore la personnalité et l'initiative des chefs en sous-ordre; ils ne doivent qu'attendre des ordres. Mais alors eux-mêmes ne pourvoient plus aux nombreuses nécessités journalières de la vie en campagne, qui d'ailleurs ne peuvent être réglées par le haut commandement; ils ne se gardent pas, ils ne s'éclairent pas, ils n'osent pas se servir de leur cavalerie; celle-ci est aussi empruntée et timorée quand par hasard ils l'envoient en reconnaissance. Bientôt l'aveuglement devient absolu sur ce que fait l'ennemi. A l'inaction succède la surprise, à celle-ci la défaite, qui n'en est qu'une forme... (2).

Esprit militaire. — A mesure que les effectifs augmentent, et avec eux le temps et les espaces,

(1) *Des Principes...*, p. 90.

(2) *De la Conduite...*, p. 187-188-189.

la route à faire est plus longue et plus difficile. De son côté, le commandement, au sens étroit du mot, perd de sa *précision*. Il peut bien toujours déterminer le résultat à obtenir, mais non plus les voies et les moyens pour y arriver. Comment alors garantir l'arrivée de ces nombreuses troupes dispersées, sinon en leur conservant la vision nette du but unique à atteindre, en leur conservant ensuite la liberté d'agir dans ce sens? Sinon par le développement de la

Discipline intellectuelle, première condition, montrant et imposant à tous les subordonnés le résultat visé par le supérieur;

Discipline intelligente et active, ou plutôt *initiative*, deuxième condition, pour conserver le droit d'agir dans le sens voulu.

Là doit se placer la notion supérieure de l'*esprit militaire*, qui fait appel au caractère, bien entendu, mais aussi, comme le dit le mot, à l'esprit, comporte par suite un acte de la pensée, de la réflexion, et repousse l'immobilité de l'intelligence ou l'absence de pensée, le silence du rang, suffisants peut-être pour la troupe qui n'a qu'à exécuter (et encore vaut-il certainement mieux qu'elle exécute en comprenant), insuffisants, en tout cas, pour le chef subordonné, qui doit, avec les moyens dont il dispose, rendre la pensée de son supérieur, et pour cela la comprendre d'abord, puis faire de ses moyens l'*emploi*

le plus approprié aux circonstances dont il est le seul juge... (1).

Étude. — ... Les hommes appelés à conduire les troupes devront se préparer à traiter, devant un horizon de plus en plus large, des cas de plus en plus variés. C'est bien encore en développant, par l'étude, leur puissance d'analyse, puis de synthèse, c'est-à-dire de conclusion, dans un sens purement objectif, devant des cas vécus, pris pour cela dans l'histoire, afin d'éviter toute déviation de l'étude, qu'on leur donnera la capacité d'asseoir une décision prompte et judicieuse, qu'on leur assurera, de plus, par la conviction de savoir, la confiance suffisante pour prendre cette décision sur le terrain de l'action (2).

Évolution de la guerre. — ... C'est que, dès 1813, les Allemands ont largement organisé la guerre nationale issue de la Révolution française. A Waterloo, leur armée au service personnel et obligatoire a apporté le succès à l'armée anglaise au service mercenaire, battue elle-même par l'armée française au recrutement restreint. Puis, quand Napoléon a eu fixé la direction et la stratégie de cette guerre nationale, Clausewitz et Moltke sont venus en faire connaître les bases à leur État-major.

(1) *Les Principes...*, p. 95.

(2) *De la Conduite...*, préface de la 3^e édition, écrite par le maréchal Foch, le 1^{er} septembre 1918.

Aux mains de ce corps, la conduite des masses s'est alors réalisée sans difficulté. C'est ainsi que le génie prussien, sans rien créer, mais en donnant aux idées françaises le développement le plus méthodique et le plus vaste possible, en *usinant* la guerre de masses aux proportions gigantesques, a sûrement abouti aux succès sans précédents de Metz, de Sedan, de Paris. De nos jours, l'évolution se continue dans l'État prussien devenu empire d'Allemagne; c'est toujours la même idée, soigneusement entretenue, d'une lutte colossale à préparer; une organisation constamment agrandie; la création de corps nouveaux; un développement professionnel et intellectuel largement assuré; un commandement minutieusement sélectionné. Que l'avertissement soit là sur l'avenir qui nous attend... (1).

Feux. — ... Que montre ce dispositif (celui de la division allemande)?

Une théorie : jusqu'à 800 mètres, le feu est d'un faible effet, il faut en faire le moins possible; à 600 mètres, il est décisif; il faut acquérir une supériorité indiscutable.

Une pratique subséquente : éviter avec soin jusqu'à 800 mètres de disperser et de semer sur sa route hommes et cartouches.

(1) *De la Conduite...*, p. 482-483.

Dépenser largement à partir de ce moment, en mettant d'emblée un *grand nombre de fusils* en ligne; mais en outre des *fusils commandés*, amenés en *compagnies*, ou au moins en *pelotons* entiers, avec leurs cartouches au complet.

Tactique capable de fournir l'*efficacité*, la *durée* et la *violence* des feux voulues, grâce à la direction constante d'un *commandement formé* dans les camps d'instruction à la technique des feux, sur une *troupe rompue* au mécanisme des tirs de guerre, dans les mêmes camps.

Voilà bien les exercices de paix (camps d'instruction, grandes manœuvres), préparant au plus haut point la réalisation sur le champ de bataille de l'acte du combat des feux... (1).

§. ... On ne peut plus, comme on le faisait souvent autrefois, par un appel adressé à l'énergie, aborder un adversaire intact (2). Les qualités morales les plus solides fondent sous les effets des armes actuelles, si l'on permet à l'ennemi d'en déchaîner toute la puissance. L'attaque s'arrête forcément si la question préjudicielle de la supériorité des feux n'est pas réglée aux distances voulues. Cette supériorité seule lui permet de nouveaux progrès, parce qu'elle enlève à l'ennemi une partie de ses moyens, frappe son moral, réduit ses

(1) *Des Principes...*, p. 188.

(2) *De la Conduite...*, p. 482-483.

effectifs, consomme ses cartouches, l'aplatit sur le sol, le rend incapable de faire un bon et complet emploi de ses armes.

Mais, puisque le combat par les feux est devenu une nécessité inévitable, il faut bien le préparer, l'organiser dès le temps de paix, ou il sera inexécutable; il faut bien fixer les résultats que l'on y poursuivra et par quels procédés on pourra les atteindre; comment on compte y commander; ce que la troupe peut y rendre... (1).

§. ... Le 2^e bataillon du 37^e prussien qui, à lui seul, a soutenu une grande partie de l'effort autrichien et qui l'a notamment arrêté par ses feux toute la matinée, a consommé 23.000 cartouches, soit une moyenne de 23 cartouches par homme. On obtient donc des résultats considérables avec une consommation de munitions relativement faible et très acceptable, à la condition de diriger les feux... (2).

§. ... Le feu devient l'argument prépondérant. Les troupes les plus ardentes, celles dont le moral a été le plus surexcité, voudront sans cesse gagner du terrain, en exécutant des bonds successifs, mais elles rencontreront de grosses difficultés et subiront des pertes considérables toutes les fois que leur offensive partielle n'aura

(1) *De la Conduite...*, p. 189.

(2) *Des Principes...*, p. 216.

pas été préparée par un feu efficace. Elles seront rejetées sur leur point de départ, avec des pertes encore plus cruelles. Supériorité de feux et, pour cela, supériorité de direction et d'exécution dans le tir et dans l'emploi de ces feux, deviennent les facteurs principaux du rendement d'une troupe.

Les officiers ont donc à en conserver la direction jusqu'aux distances d'assaut. Par suite, les feux *commandés*, ou au moins dirigés, les feux maîtrisés (par salve ou à volonté de courte durée par rafales) sont les seuls qu'exécutera une bonne infanterie fortement engagée. Par contre, les feux lents, continus, non dirigés (*tireries*), comme aussi les feux à volonté, désordonnés, tant par le défaut de détermination de l'objectif que par l'inobservation du nombre des cartouches tirées ou des effets produits, doivent être absolument proscrits comme un gaspillage sans effet... (1).

Forme de la guerre. — ... La guerre reçoit sa forme des idées, des sentiments et des rapports qui existent au moment où elle éclate... Ce qui revient à dire : sachez *pourquoi* et *avec quoi* vous agissez, vous saurez *comment* il faut agir... (2).

Fortification de champ de bataille. — ... Les

(1) *Des Principes...*, p. 318.

(2) *Ibid.*, p. 38.

troupes du combat de front ont à faire usage de la fortification improvisée pour mettre leurs conquêtes à l'abri des retours offensifs de l'ennemi.

Non seulement les compagnies de première ligne tâcheront de renforcer de leur mieux les points d'appui extrêmes qu'elles occupent à de certains moments, à l'aide de tous les moyens à leur portée, mais encore les compagnies et les bataillons de seconde ligne doivent consolider ces points au fur et à mesure que les progrès de l'action les y amènent.

Enfin, les réserves partielles, aidées ou non par les troupes du génie, pourront organiser des positions de recueil en prévision d'un insuccès... (1).

Front inviolable. — ... Dans l'avenir comme dans le passé, il y aura des armées de manœuvre et des armées d'attaque de front : les premières amenant la décision que les autres préparent; qu'on appelle ces dernières : avant-garde du système napoléonien ou centre du système de Moltke. Aux premières, chargées de l'attaque décisive, on va évidemment tendre à augmenter les effectifs; aux secondes, à les réduire, tout en maintenant à leur front la solidité et l'inviolabilité indispensables, mais que peuvent fournir une forte artillerie, la fortification; de là résulte aujourd'hui l'emploi étendu de l'ar-

(1) *Des Principes...*, p. 321.

tillerie de gros calibre, de l'artillerie blindée et de la fortification sur le champ de bataille... (1).

Groupe d'armées. — ... L'armée comme le corps d'armée sont aujourd'hui des unités subordonnées. On n'a pas à y créer, à y faire de l'art, mais simplement à exécuter; il faut encore monter plus haut et étudier le fonctionnement d'un groupe d'armées... (2).

Guerre. — ... Guerre = département de la force morale... (3).

Guerre (prochaine). — ... La prochaine guerre, usant largement des ballons, des télégraphes, des chemins de fer, des artilleries à tir rapide, de gros calibre, abritée, va traiter suivant les mêmes principes, mais d'une façon nouvelle, c'est facile à prévoir, les questions qui se posent comme dans le passé. Dans cet ordre d'idées, elle montrera une organisation des armées allemandes et une dotation en engins spéciaux répondant au *but spécial* assigné à chacune d'elles et qui ressort d'une *manœuvre d'ensemble* de toutes les forces. Elle montrera en tout cas, une fois de plus, que

(1) *De la Conduite...*, p. 45.

(2) *Des Principes...*, p. 18.

(3) *Ibid.*, p. 270.

cette manœuvre projetée, et préparée avec plus de forces, des armes variées, réparties d'une façon adéquate, comporte des éléments de succès que n'aura pas une manœuvre improvisée à la dernière heure, sans moyens spéciaux, en place, pour en renforcer les caractères. Pour faire échec à cette manœuvre, nous devons nous aussi utiliser toutes nos troupes, quelle qu'en soit l'espèce, les répartir entre les armées et les doter de toutes les armes nouvelles, en raison du rôle spécial assigné à chaque armée dans une manœuvre offensive préparée dans le détail, ou dans une défensive organisée tout d'abord. Vainement invoquerait-on l'indétermination des données de la question ou les dimensions de l'espace, pour ajourner la conception de cette manœuvre et l'organisation de la guerre de siège qu'elle comportera. Facilement on se rendra compte qu'il y a 27 kilomètres de Nancy à Château-Salins; 50 de la ligne ferrée Metz—Sarrebouurg au cours de la Moselle; que, par suite, le champ des hypothèses, des combinaisons est restreint, comme aussi la grandeur des difficultés matérielles à vaincre et des espaces à parcourir... (1).

§. ... Sans parler des armées d'aile, qui rencontreront sur leurs routes des forts ou de petites places, qui recevront dans ce but des batteries

(1) *De la Conduite...*, p. 48-49.

de mortiers, il est à présumer que l'on trouvera, aux armées du centre chargées de l'attaque de front, des batteries d'obusiers... Les troupes encadrées ne peuvent manœuvrer; elles sont obligées, pour avancer, de renverser et de détruire les obstacles qui les arrêtent. Le moyen est l'artillerie de gros calibre. Arrivées à la limite de leur puissance offensive, il faut encore qu'elles *durent*... on demandera les moyens de durer aux procédés de la guerre de siège : renforcement en nombre et en calibre de l'artillerie; protection assurée, par le terrain à l'artillerie à tir courbe, par des boucliers ou des tourelles au canon à trajectoire tendue... (1).

Histoire. — Pour entretenir en temps de paix le cerveau d'une armée, le tendre constamment vers la guerre, il n'y a pas de livre plus fécond en méditations que celui de l'histoire. Si la guerre, prise au point de vue le plus élevé, est une lutte de deux volontés plus ou moins puissantes et éclairées, la justesse des décisions s'inspire toujours des mêmes considérations que dans le passé; les mêmes fautes se reproduisent amenant les mêmes échecs; l'art se puise aux mêmes sources... (2).

Inconnu. — ... *L'inconnu*, c'est la loi de la guerre.

(1) *De la Conduite...*, p. 46-47.

(2) *Ibid.*, Préface de la 1^{re} édition.

Tout le monde le sait, pensera-t-on, et, comme on le sait, on s'en méfiera, on en aura raison, il n'existera plus.

Il n'en est rien. Toutes les armées ont vécu et marché dans l'inconnu... (1).

Inspiration. — ... A défaut d'une doctrine vivante de la sûreté qui seule permet d'agir sûrement, il ne peut y avoir qu'*inspiration* plus ou moins heureuse.

De Moltke ne croit pas plus à la sienne qu'à celle du prince Frédéric-Charles. C'est en quelque sorte à titre d'indication qu'il communique la sienne à celui-ci et la manœuvre qu'il y ferait correspondre; mais il se rend compte qu'il ne peut imposer ni l'une ni l'autre. Il laisse alors le commandant de la II^e armée libre d'agir d'après sa *propre inspiration*, aussi fondée, et de développer la manœuvre qu'il voudra, avec tous les moyens dont il dispose, malgré l'impossibilité connue pour une partie des forces de la II^e armée d'agir le 16 sur la rive gauche de la Moselle. Après avoir ouvert la porte à l'erreur, il cesse bien de commander... (2).

Instruction. — ... *Couvrir le débouché*, — l'arrivée, le rassemblement, puis l'entrée en action du corps d'armée, --- devient important et urgent; il

(1) *Des Principes...*, p. 136.

(2) *Ibid.*, p. 225.

est 8^h 30, l'avant-garde devra suffire à cette lourde tâche pendant près de quatre heures.

Ce rôle tout d'abord est affecté au 37^e prussien. Ce régiment n'a pas tiré un coup de fusil depuis 1815. Il n'a pas pris part à l'échauffourée du Schleswig-Holstein en 1864. C'est l'instruction de cinquante ans de paix que nous allons voir mettre en application contre l'armée autrichienne qui s'est récemment battue (en 1859). Nous reconnaitrons bientôt, d'un côté, des hommes qui savent la guerre sans l'avoir faite, les Prussiens; de l'autre, des hommes qui ne l'ont pas comprise même en l'ayant faite... (1).

... La lutte ne sera pas possible entre une troupe n'ayant ni théorie, ni instruction, ni discipline du feu, sans rendement par suite dans l'action, et une autre troupe parfaitement instruite, disciplinée dans le tir et l'emploi des feux... (2).

§. La réalité du champ de bataille est qu'on n'y étudie pas; simplement, on fait ce que l'on peut pour appliquer ce qu'on sait. Dès lors, pour y pouvoir un peu, il faut savoir beaucoup et bien (3).

Investissement des places. — ... L'investissement

(1) *Des Principes...*, p. 172. Il s'agit du V^e corps prussien au combat de Nachod.

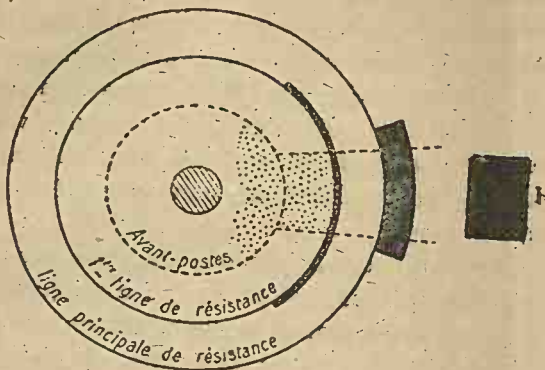
(2) *Ibid.*, p. 318.

(3) *Ibid.*, p. 5.

des places peut de la sorte être réalisé par des forces égales aux forces investies (Metz, Paris).

En quoi consiste-t-il?

En une ligne d'avant-postes occupée en permanence, permettant, en cas d'attaque, aux troupes



de l'investissement, d'occuper une *première ligne de résistance* organisée d'avance. L'attaque survenant, l'alerte est donnée par les avant-postes; la première ligne de résistance est occupée, les réserves se préparent; l'attaque, après avoir eu assez facilement raison de la ligne d'avant-postes, doit, pour continuer ses progrès, briser cette première ligne de résistance; elle est obligée pour cela de concentrer ses efforts, de dévoiler la direction qu'elle prend. Les réserves et les troupes de l'investissement non attaquées, les plus voisins de

cette direction, se portent et s'établissent, pendant le temps que dure la résistance de la première ligne, sur une *ligne principale de résistance* organisée d'avance. Elles y fournissent elles-mêmes une résistance qui donne à toute l'armée d'investissement le temps de se concentrer en un point F, dans la direction décidément adoptée par l'attaque, et d'y combattre avec tous ses moyens réunis... (1).

Liberté de marche. — ... En même temps qu'on organise ce service de renseignements par la cavalerie, il faut prévoir le cas où l'ennemi est reconnu à moins d'une journée de marche de la colonne. Pour continuer d'assurer sa liberté de marche, il faut *interposer* alors, entre la route que suit cette colonne et l'ennemi, une résistance capable d'arrêter cet ennemi le temps que met la colonne à s'écouler... (2).

Manœuvre. — ... Toute manœuvre doit être le développement d'une idée; elle doit viser un but... (3).

§. — Napoléon ne voit la manœuvre que comme un *prolongement de la découverte*, qui pour cela se

(1) *Les Principes...*, p. 59-60.

(2) *Ibid.*, p. 106.

(3) *Ibid.*, p. 206.

modifie successivement, grâce à la forte avant-garde capable :

1^o De *soutenir l'exploration* partie aux nouvelles;

2^o L'ennemi trouvé, de prendre à son compte ce service de renseignement et, pour cela, de transformer *l'exploration en reconnaissance* ;

3^o Quand elle aura trouvé et reconnu l'ennemi, de le *fixer* pendant le temps nécessaire à l'armée pour arriver.

Le gros de l'armée suit par derrière, prêt à exploiter immédiatement ces résultats, à monter un système ou une combinaison. Comment cette armée ne manœuvrerait-elle pas *sûrement* et en *sécurité* à l'abri de ces dispositions, qui tendent constamment à éclairer, à couvrir et à préparer la manœuvre?

D'ailleurs, n'est-ce pas là la progression de tout duel, de toute lutte contre un adversaire animé et libre?

| | |
|------------------------------------|---|
| En garde | Se couvrir. |
| Engager l'épée. | Prendre le contact. |
| Allonger le bras | Menacer l'adversaire dans la ligne directe pour le fixer. |
| Doubler ou dégager ou | La manœuvre seulement alors... (1). |

(1) *Des Principes...*, p. 241.

Manœuvre « a priori ». — ... Dans un pays à communications faciles comme la Hongrie (et c'est là le cas d'une grande partie de l'Europe), *l'ennemi est libre de ses mouvements tant que nous ne l'avons pas saisi*. La manœuvre a priori sur Raab peut donc :

- 1° Ou bien *tomber à faux*, s'il n'y vient pas;
- 2° Ou *être parée* : gagné de vitesse sur ce point, il se porte sur un autre;
- 3° Ou même *amener une crise* : inciter l'ennemi à attaquer Macdonald et à le culbuter... (1).

Manœuvre débordante. — ... Une manœuvre débordante trouve un emploi plus particulièrement juste contre une arrière-garde, car celle-ci ne remplit plus sa mission dès qu'elle est tournée... (2).

Masses. — ... Il y a beaucoup de bons généraux, mais ils veulent voir *trop* de choses; ils veulent *tout voir, tout garder, tout défendre*, les magasins, les lignes d'opérations, les derrières, telle position qui est bonne, puis telle autre qui l'est également; par ce procédé, ils aboutissent aux *cordons* dans la défensive; à l'attaque par plusieurs directions, ou plutôt à plusieurs attaques, dans l'offensive;

(1) *Des Principes...*, p. 239-240. A propos de la campagne du prince Eugène en Italie, en 1809.

(2) *Des Principes...*, p. 255.

dans un cas comme dans l'autre, à la dispersion, interdisant de commander, de combiner *une* affaire, de frapper fort; à l'impuissance... (Ce sont) les paroles de Bonaparte aux généraux autrichiens à Leoben : « *Il y a beaucoup de bons généraux en Europe, mais ils voient trop de choses ; moi je n'en vois qu'une, ce sont les masses. Je tâche de les détruire, bien sûr que les accessoires tomberont ensuite d'eux-mêmes...* »

... Un principe absolu, qui doit par suite nous inspirer dans toutes nos combinaisons et dispositions, est que, pour avoir raison des masses de l'adversaire, il faut assurer le jeu des nôtres. Telle devra être la pensée directrice de tout chef, comme de tout exécutant... (1).

Méthode de guerre. — Les anciens systèmes de guerre, éminemment conservateurs de la force armée, s'adressaient pour atteindre leurs fins à la ruse, à la menace, aux négociations, à la manœuvre, au combat, à l'occupation du territoire, à la prise des places. La guerre moderne, depuis Napoléon, use sans compter des moyens à sa disposition; elle ne connaît qu'un argument : l'acte de force. C'est après avoir assommé l'adversaire par la bataille, l'avoir achevé par la poursuite, qu'elle discute avec lui... (2).

(1) *Des Principes...* p. 55-56.

(2) *De la Conduite...*, p. 1.

Méthode pratique d'enseignement. — « Entre ces deux termes : *conception scientifique* et *art de commander*, il y a un *abîme* que la méthode d'enseignement doit faire franchir aux élèves, si elle veut mériter le nom de *méthode pratique*.

« On procédera donc par *applications*. »

Ici apparaît, avec la méthode, le résultat poursuivi : passer de la conception scientifique à l'art de commander, de la vérité possédée et connue à la mise en pratique de cette vérité. Cet abîme, l'École prussienne a su le franchir; preuve : les commandants des avant-gardes de 1866, qui, sortis récemment des bancs de l'école, ont entamé les affaires de cette campagne avec un aplomb, une sûreté de main et, par suite, une vigueur d'exécution que l'on croyait jusqu'à ce moment appartenir en propre aux hommes qui s'étaient beaucoup et bien battus.

Faisons de même : par les mêmes voies, par les mêmes ponts franchissons l'abîme.

Pour cela, un enseignement pratique, comportant l'application, à des *cas particuliers*, des principes fixes, tirés de l'histoire, en vue de préparer l'*expérience*, d'apprendre l'*art de commander*, de donner pour finir l'*habitude d'agir correctement sans avoir à raisonner...* (1).

(1) *Des Principes...*, p. 10-11.

Mobilisation. — ... La III^e armée (1) devait être prête la première. Dès lors elle ne pouvait pas recevoir de corps à mobilisation lente ou à transports longs. La *bataille* projetée fixe ainsi la *concentration* dans le temps aussi bien que dans l'espace; fixe par conséquent aussi les *transports* et par suite la *mobilisation*, c'est-à-dire les dispositions du temps de paix.

Autant dire qu'aujourd'hui les opérations commencent dès le temps de paix; ce qui montre une fois de plus l'importance au point de vue stratégique des dispositions de paix : mobilisation, transports. Elles ne peuvent se régler en elles-mêmes, indépendamment de toute idée de bataille.

Si l'on veut que celle-ci en sorte, il faut qu'elles en constituent les prémisses... (2).

Objectif d'attaque. — ... Mais il faut au préalable *déterminer l'objectif* de l'attaque. Les mêmes considérations, d'espace à parcourir sous le feu de l'adversaire et d'une supériorité d'effets à produire et à maintenir au point d'attaque choisi, amènent à conclure : prendre comme premier objectif le point occupé par l'ennemi dont on est le plus près et sur lequel on peut appliquer une supériorité numérique qui garantisse une supériorité d'effets... (3).

(1) Allemande, en 1870.

(2) *De la Conduite...*, p. 50.

(3) *Des Principes...*, p. 193.

Objectivité de la guerre. — ... L'art militaire n'est pas un art d'agrément, la guerre n'est pas un art de dilettantisme, un sport. On ne la fait pas sans raison, on ne la fait pas sans but, comme vous pourriez faire de la musique, de la peinture, de la chasse ou du tennis, sans qu'il y ait un grand inconvénient à arrêter ou à poursuivre l'exercice, à en faire peu ou beaucoup. A la guerre tout s'enchaîne, se commande, se pénètre; on n'y fait pas ce qu'on veut. Chaque opération a une *raison d'être*, c'est-à-dire un *objet*; cet objet une fois déterminé fixe la nature et la valeur des moyens à mettre en œuvre, l'emploi à faire des forces. Cet *objet*, dans chaque cas, c'est la réponse à la fameuse question que Verdy du Vernois se pose en arrivant sur le champ de bataille de Nachod.

Devant les difficultés qui se présentent à lui, il se frappe la tête, cherche dans sa mémoire un exemple ou un enseignement qui lui fournisse la ligne de conduite à pratiquer. Rien ne l'inspire. « Au diable, dit-il, l'histoire et les principes! Après tout, *de quoi s'agit-il?* » Et aussitôt son esprit est fixé. Voilà la manière objective de traiter le sujet. On aborde une opération par son objet, au sens le plus large du mot : *de quoi s'agit-il?*... (1).

Ordre en tirailleurs. — ... C'est encore à des

(1) *Des Principes...*, p. 13.

causes comme celles-là (appel à la nation armée), qu'il faut remonter pour entrevoir logiquement l'ordre en tirailleurs comme mode normal de combat, et pour le pousser rationnellement et sans hérésie à la cohue qui transforme la bataille moderne en *luttés de hordes*.

Il est douteux, par contre, que l'on puisse réaliser heureusement de pareilles formes, si le soldat n'est pas directement intéressé à la guerre, s'il n'est pas le défenseur attitré d'une cause nationale.

Il est douteux qu'on y voie réussir une armée de mercenaires ou de soldats âgés, comme l'armée anglaise, qui fait forcément appel à la solidité et à la discipline du rang, pour suppléer aux qualités morales de l'homme, à la valeur et à l'initiative individuelles; ni, de même, qu'on y voie réussir une armée composée de races diverses, comme l'armée autrichienne, d'éléments hétérogènes, ayant forcément des aspirations distinctes... (1).

Orientation. — ... Commander n'a jamais voulu dire être mystérieux, mais bien communiquer, au moins aux exécutants en sous-ordre immédiat, la pensée qui anime la direction.

Si quelqu'un eût pu être mystérieux, c'était bien Napoléon, à l'autorité incontestée, qui assumait la tâche de penser et de décider pour toute son

(1) *Des Principes...*, p. 39.

armée... Par sa correspondance il exposait aux commandants de corps d'armée ses vues et son programme de plusieurs jours. Qu'on se rappelle encore maintes de ses proclamations, on verra ses troupes initiées à la manœuvre. Souvarov l'a déjà dit : « Il faut que chaque soldat sache sa manœuvre », convaincu qu'on obtient tout d'une troupe à laquelle on parle, parce qu'elle sait alors ce qu'on lui demande et qu'elle ne demande pas mieux que de le donner (1).

§. ... Le général de Kirchbach, qui commande la 10^e division, a devancé la colonne sur le terrain de l'action; il s'est orienté, il a assisté à la perte du Wäldchen et au combat de cavalerie.

Dès que ses troupes arrivent, il ordonne au général commandant la 19^e brigade de reprendre et d'occuper le Wäldchen, tandis que lui-même se portera sur Wysokow, que le commandant du corps d'armée a prescrit d'occuper... (2).

Plan de bataille. — ... Tous les actes de la bataille vont tendre :

1^o A *préparer* ce dénouement; qu'on les appelle combat d'avant-garde, combat de front, lutte d'artillerie, rencontre d'escadrons, ils ne peuvent, par suite, être étudiés et conduits en eux-mêmes, mais

(1) *De la Conduite...*, p. 177.

(2) *Des Principes...*, p. 208. Il s'agit du combat de Nachod.

seulement en tant qu'ils préparent le dénouement;

2^o A *exécuter* ce dénouement;

3^o A *l'exploiter* par la poursuite, pour achever l'ennemi terrassé.

Mais alors et dès le début, la nécessité s'impose de *faire un plan*, comportant *cette succession d'efforts*, et *une répartition de forces correspondante...* (1).

Plan de guerre. — ... Infléchir les opérations à la demande de circonstances qui se révèlent à chaque pas, pour faire progresser sa stratégie de *résultat en résultat*, d'un pas lent et sûr, mais toujours dans *la direction visée, vers l'objectif* assigné à tous les efforts, à la suite de l'examen préalable de la situation générale, militaire et politique; en conserver pour cela constamment la vision nette, quelque sinieuse et tortueuse que soit la route à pratiquer pour l'atteindre, voilà ce qui ne peut être prévu d'avance, en particulier dans les détails de l'exécution.

Le plan de guerre cesse donc d'être un plan d'opérations, ce qui justifie pleinement l'aphorisme de l'Empereur : *qu'il n'a jamais eu de plan d'opérations*, ce qui ne veut nullement dire qu'il ne savait pas où il allait.

Il avait son plan de guerre, son but final. Il

(1) *Des Principes...*, p. 285. ...

marchait, fixant, au fur et à mesure des circonstances, les moyens d'approcher et d'atteindre ce but :

1^o Dispositions discutées de longue main, préparées dans tous les détails d'exécution, menant à la première bataille sans modification profonde;

2^o Développement ensuite d'une idée maîtresse qui doit conduire à l'obtention d'un but final, renverser ou dominer le Gouvernement, occuper le territoire, en passant pour cela par des opérations dirigées à la demande des événements et ayant pour premier objet : battre les forces adverses.

Tel est le programme d'une guerre renfermé dans un plan... (1).

Position défensive. — En raison de leur puissance, les armes actuelles interdisent toute manœuvre sous le feu; en raison de leur portée, elles obligent à prendre à grande distance les dispositions du combat, à se déployer de loin; en raison de la rapidité du tir, ces nécessités peuvent être imposées même par des troupes d'effectifs relativement faibles.

Une position occupée impose donc un retard à l'adversaire, à la condition que cette position en soit une. Que faut-il pour cela? Qu'appelle-t-on position au sens moderne du mot? C'est un terrain

(1) *De la Conduite...*, p. 23.

propre à la défensive qui est faite de *feux* et de *solidité*; c'est un site fournissant pour cela :

Des *points* d'où l'on voit, d'où l'on peut tirer au loin;

Des *obstacles*, c'est-à-dire des points d'appui.

A cette double condition, l'ennemi est obligé de manœuvrer de loin, jusqu'au dernier moment (abordage des obstacles), d'engager tous ses moyens, artillerie, infanterie, c'est-à-dire d'avancer péniblement, de perdre son temps, tandis qu'il veut marcher... (1).

Préparation dans la guerre. — ... La préparation dans la guerre moderne est plus nécessaire et demande à être poussée plus loin que par le passé... Cette nécessité de la préparation poussée aussi loin que possible existe dans la conduite de toute action tactique... (2).

Principes de la guerre. — Il y a donc bien une théorie de la guerre; au premier plan elle comporte des principes :

Principe de l'économie des forces;

Principe de la liberté d'action;

Principe de la libre disposition des forces;

Principe de la sûreté, etc... (3).

(1) *Des Principes...*, p. 114-115.

(2) *Ibid.*, p. 42-43.

(3) *Ibid.*, p. 8.

§. ... Connaître les principes, si on ne savait les appliquer, ne conduirait à rien. A la guerre, le fait a le pas sur l'idée, l'action sur la parole, l'exécution sur la théorie... (1).

§. ... C'est ainsi que, sans les enseignements consciencieux de l'histoire, les instructions de paix nous ramènent insensiblement, mais sûrement, à la vieille escrime par la toute-puissance donnée à la matière.

Les Français de 1870, comme les Prussiens de 1806, en sont la preuve. Oui, des deux côtés, comme dit von der Goltz, « quand l'ennemi devient menaçant, les stratèges se livrent à l'étude du terrain, établissent des *plans de campagne imaginaires* et cherchent des *positions*, qu'ils trouvent ou ne trouvent pas ».

N'est-ce pas, en effet, le résumé de notre lamentable histoire de la dernière guerre?

1) Des positions : il y a Cadenbronn, il y a Frœschwiller, il y a la forêt de Haye, qui doivent tour à tour assurer le salut du pays.

2) Des plans imaginaires. On passera le Rhin : où, quand, comment, avec quels moyens? Il importe peu. La jonction avec les Autrichiens se fera en Bohême. On croit pouvoir mettre *des plans chez des notaires*. On croit une combinaison valable par elle-même, indépendamment des circonstances

(1) *Des Principes...*, p. 9.

de temps, de lieu, de but à poursuivre. C'est l'avocat qui a le discours omnibus applicable à toutes les causes.

3) La notion de la bataille a tellement disparu — et a disparu parce qu'on croit pouvoir s'en passer, parce qu'on croit pouvoir, semblable à l'immortel Berwick, remporter la victoire sans bataille, — que, quand on mène des troupes au combat, c'est d'une habile disposition de ces troupes entre elles, les unes par rapport aux autres, d'un alignement parfait, d'une formation ou d'un dispositif nouveaux qu'on attend le succès. On prépare une bataille comme une *revue* ; il n'est question ni d'ennemi, ni des coups à lui porter (voir les ordres pour la bataille de Champigny, etc...), ni du marteau qui doit les porter. Il n'est pas question de l'emploi de la *force*.

Ces considérations erronées reparaitront fréquemment sans que vous vous en doutiez dans vos décisions ; ce sont elles qui provoqueront nos critiques lorsque vous entreprendrez des opérations de *flanc* ou sur les *derrières* de l'ennemi, qui puiseront toute leur prétendue valeur dans la direction où elles s'effectuent ;

Lorsque vous entreprendrez des *menaces sans attaque* ;

Lorsque vous ferez emploi de *schémas*, d'*épures*, comme si certains dispositifs, certaines figures avaient des vertus intrinsèques.

Tout cela ne tient pas plus qu'une maison de carton.

On ne fait pas reculer un adversaire sérieux par une direction savamment choisie. On ne l'immobilise pas sans une attaque effective, pas plus que la façade de carton n'empêche la pluie et le froid d'entrer dans la maison.

La guerre que nous étudierons, positive dans sa nature, n'admet que des *solutions positives* : pas d'effet *sans cause*; si vous voulez l'effet, développez la *cause*, appliquez la *force*.

Si vous voulez faire *reculer* l'adversaire, *battez-le*; sans cela, rien n'est fait, et pour cela un seul moyen : la *bataille*... (1).

Protection du pays. — Là (2) apparaît bien la part à faire, dans la guerre moderne, à l'idée de défense, de protection. Elle se résume en la *réunion de tous les moyens disponibles* sur la direction la plus favorable à l'attaque, d'où ils couvrent directement ou indirectement les points importants du pays, car l'adversaire ne peut les menacer sans affronter au préalable la rencontre de ces forces qui règle tout... (3).

§.... La protection immédiate et directe, souvent inefficace, devient inutile. L'histoire nous l'en-

(1) *Des Principes...*, p. 32-33.

(2) Dans le plan de Moltke pour la guerre contre la France.

(3) *De la Conduite...*, p. 30.

seigne depuis Valmy : Brunswick, maître de la route de Paris, ne peut rien contre la capitale dont la voie est cependant libre; mais ensuite, échouant dans sa tentative du 20 septembre, il doit se retirer rapidement pour échapper à la destruction.

Sans la victoire, rien n'est acquis. Que les intérêts secondaires disparaissent donc pour ne pas obscurcir la vue que nous devons garder nette de l'objectif principal et du seul moyen de l'atteindre : la masse *aussi forte que possible...* Dans des études à courtes vues, ne morcelons plus la défense du pays en celle de Paris, des côtes, du Cotentin, de la Provence ou d'autres frontières menacées; la sécurité pour tous ces points résultera de la réunion de toutes les forces en un point central d'où elles pourront agir offensivement contre l'armée d'invasion... (1).

Ravitaillement. — ... Les millions d'hommes réunis à proximité de l'ennemi et prêts à le combattre sans retard ne peuvent pratiquer l'ancienne formule « se disperser pour vivre; se concentrer pour combattre »; elle ne garantirait à leurs effectifs ni l'un ni l'autre de ces résultats. Il faut marcher et vivre en ordre dense, pour cela s'alimenter sur l'arrière. Le système des approvisionnements roulants renversé par le système des réquisitions de

(1) *De la Conduite...*, p. 31.

la Révolution redevient nécessaire; il renaît du développement même des armées nationales... Les chemins de fer étant nécessaires à l'alimentation de l'armée, au moins au début de la guerre, celle-ci ne peut s'éloigner des voies ferrées. De même, en cas d'échec, elle doit se retirer vers les zones de l'intérieur qui peuvent l'alimenter, c'est-à-dire vers les régions de production. C'est ainsi que le territoire devient la base d'opérations des forces en campagne; les chemins de fer, leurs lignes de communication obligées... C'est ainsi que la guerre nationale, par son développement, a réduit le rôle de la capitale, en tant qu'objectif des opérations, et a fait sortir des nécessités nouvelles les objectifs nationaux... (1).

Reconnaissance. — Telle est une reconnaissance dirigée par Bonaparte et par Masséna, dans des circonstances pressantes cependant (2).

1) Même pour ces hommes ardents, la conduite des troupes ne consiste pas seulement à foncer comme des sangliers sur l'adversaire. Il faut agir *en connaissance de cause*, proportionner ses visées et ses effets aux moyens dont on dispose. On commence par *reconnaître*.

(1) *De la Conduite...*, p. 19-20.

(2) Il s'agit de la reconnaissance poussée sur Deگو, le 13 avril 1796 (campagne d'Italie).

2) Il faut, pour reconnaître, obliger l'ennemi à se manifester où il est. Pour cela, on l'attaque jusqu'à ce qu'on ait délimité sa position, son front, d'où plusieurs colonnes. Mais on attaque avec l'intention de ne pas engager la lutte ; chaque colonne ne fournira donc, en avant d'elle, que des patrouilles, des tirailleurs qui avanceront, se replieront, se dégageront facilement, le moment venu. Comme moyen : principalement l'action à distance, le feu le plus loin possible, toujours pour agir sur l'ennemi sans se laisser étreindre, des tirailleurs, toute l'artillerie.

En arrière de ses troupes de feu, des gros disposés en troupes de repli (sur les points d'appui et les points de vue, c'est-à-dire de feu). Les points de communication et de rassemblement en arrière sont également tenus... (1).

Réserve. — ... La scène se passe à Aboukir, pendant la bataille. Bonaparte dicte un ordre à Berthier, chef d'état-major (qui pense à tout, en particulier à remplir toutes les cases de son ordre). Et, comme Bonaparte s'arrête, Berthier lui demande quelle troupe il désigne pour former la réserve.

— *Me prenez-vous pour Moreau?* répond Bonaparte. C'est que, dans son esprit, il n'y a évidem-

(1) *Des Principes...*, p. 84-85.

ment pas de réserve par destination. Il y a des troupes réservées, mais pour manœuvrer et attaquer avec plus d'énergie que les autres. Voilà en quel emploi de forces se traduit pour lui l'idée d'attaque, exclusive en fin de compte de toute réserve, de tout ménagement... (1).

Réserve stratégique. — ... L'imprévu se rencontre aussi bien en stratégie qu'en tactique. Mais plus les dispositions à prendre sont grandes, moins on risque d'être surpris par elles. Les grandes opérations stratégiques s'accomplissent, en général, si lentement et sur des espaces si étendus; leurs résultats sont généralement si peu variables, qu'on a le temps de les voir venir et de prendre ses dispositions. D'où la conséquence qu'une réserve stratégique n'a de raison d'être, pour parer à l'imprévu, que quand on est hors d'état d'agir et réduit à l'expectative...

... Quand il s'agit de défensive stratégique, la réserve apparaît de nouveau comme le seul moyen de parer l'effort principal, enfin révélé, de l'ennemi...

... Mais à mesure qu'augmentent les espaces et les effectifs envisagés, cette manœuvre va se réaliser sur des distances de plus en plus considérables. Les trois armées allemandes, le 5 et le 6 août 1870,

(1) *Des Principes...*, p. 283.

présentaient, comme on le sait, un front d'environ 100 kilomètres; prévoir une étendue analogue dans l'avenir n'a rien d'exagéré; dans ces conditions, une réserve aura facilement 50, 60 kilomètres à faire, même davantage, pour se porter sur son terrain d'action et se placer face à l'objectif qui lui est assigné. Une pareille manœuvre, pour aboutir dans le temps, exigera des procédés accélérés ou elle n'aboutira pas. Un emploi spécialement organisé des chemins de fer apparaît comme le seul procédé permettant de la réaliser dans beaucoup de circonstances... (1).

Retraite. — ... Les pertes éprouvées par les Prussiens, au moment où ils entreprennent leur retraite de Gilly (2), montrent bien la difficulté qu'ont les troupes à se dégager de l'attaque quand elles attendent trop pour commencer leur mouvement. La nécessité s'impose aujourd'hui plus tôt, les nouvelles armes étendant au loin leurs puissants effets... (3).

Routes. — ... Volontiers on écrit la nécessité d'affecter toujours une route à chaque corps d'armée. Agir autrement serait, pense-t-on, préparer

(1) *De la Conduite...*, p. 40-41.

(2) Après la bataille de Ligny (campagne de Belgique de 1815).

(3) *Des Principes...*, p. 256-257.

la famine aux troupes par la difficulté de faire arriver les convois à temps. En fait, la règle est souvent inapplicable...; mais en outre, la règle appliquée (quand la chose est possible), affecter une route de marche à chaque corps d'armée, conduit, si l'on n'y prend garde, au déploiement prématuré des forces, à l'ordre linéaire, sans profondeur, incapable de manœuvre, autant d'inconvénients graves qui doivent y faire généralement renoncer... (1).

Science de la guerre. — ... Il ne viendra aujourd'hui à l'idée de personne de prétendre qu'il puisse y avoir une *science de la guerre*. Ce serait une absurdité du même genre qu'une science de la poésie, de la peinture, de la musique. Mais il ne s'ensuit nullement qu'il n'y ait pas une théorie de la guerre, tout comme il en existe une pour ces arts libéraux et pacifiques. Ce n'est point cette théorie qui fait les Raphaël, les Beethoven, les Goethe, mais elle met à leur disposition une **TECHNIQUE** sans laquelle il leur serait impossible de s'élever aux cimes qu'ils atteignent... (2).

Stratégie. Tactique. — ... La stratégie demande d'abord à ses opérations la recherche et la prépa-

(1) *De la Conduite...*, p. 152-153.

(2) *Des Principes...*, p. 7.

ration uniques de cette bataille, dans les meilleures conditions possibles; puis une bataille gagnée, elle recommence une nouvelle phase, avec le même but, une autre bataille.

La tactique cherche à mener cette bataille rationnellement, obéissant à des lois morales et à des principes mécaniques, pour aboutir au renversement indiscutable de l'adversaire.

Si l'histoire nous montre ces deux parties de l'art portées à une hauteur différente, par les mains d'un Napoléon, ou d'un Moltke, ou de leurs adversaires, elles restent néanmoins dominées dans leur ensemble et caractérisées de nos jours par les développements mêmes qu'a pris l'action guerrière :

Recrutement de plus en plus national;

Augmentation des effectifs;

Perfectionnement des armes... (1).

Stratégie. — ... *Non, il n'y a plus désormais de stratégie à prévaloir contre celle qui assure et qui vise les résultats tactiques, la victoire dans la bataille.*

Stratégie préparant uniquement des décisions tactiques : voilà donc où nous aboutissons sur cette science qui a donné naissance aux plus savantes théories.

Là comme ailleurs, comme en politique, l'en-

(1) *D. la Conduite...*, p. 1-2.

trée en jeu des masses et de leurs passions conduit forcément au *simplisme*... (1).

§. Ce qui revient à dire que la stratégie n'est qu'une affaire de *caractère* et de *bon sens* ; que, pour arriver sur le terrain avec cette double faculté, il faut l'avoir développée par l'exercice, il faut avoir fait ses *humanités militaires*, étudié et résolu des cas concrets... (2).

§. ... C'est donc par le mouvement que les troupes se rassemblent, se préparent à la bataille. *Le mouvement est la loi de la stratégie*...

... Mouvement pour *chercher* la bataille,

Mouvement pour y *réunir* les forces,

Mouvement pour *l'exécuter*.

Telle est la première loi qui régit la théorie, à laquelle nulle troupe ne peut être soustraite (3)...

§. ... Mieux conduite, l'attaque autrichienne aboutissait.

Quels en auraient été les résultats sur l'ensemble des opérations ultérieures ?

Le V^e corps prussien, définitivement rejeté, ne pouvait déboucher de Nachod. Si l'on observe que, le même jour, le I^{er} corps éprouvait à Trautenau un grave échec, c'était bien l'entrée de la Bohême interdite à la II^e armée. Que devenait alors le plan du général de Moltke ? Une fois de plus, cons-

(1) *Des Principes...*, p. 41.

(2) *Ibid.*, p. 17.

(3) *Ibid.*, p. 43-44.

tatons-le, la stratégie, si brillante soit-elle, reste à la merci de la tactique... (1).

§. ... Que l'on ne voie pas la stratégie remorquée de nouveau par la géographie, par le terrain, cherchant des positions ou des clés de pays, mais bien le compte qu'elle doit tenir dans la guerre nationale des intérêts et des organes nationaux... (2).

Sûreté. — ... Les armées les mieux commandées ont marché, ont manœuvré dans l'inconnu, c'était inévitable; mais elles ont résisté à cette situation dangereuse, elles en sont sorties victorieusement, en faisant appel à la sûreté, qui leur a permis de vivre sans inconvénient dans cette atmosphère pleine de périls... (3).

§. ... Une préoccupation constante, en même temps que nous préparons, que nous combinons une action contre l'ennemi, doit être de nous soustraire à sa volonté, de parer aux entreprises par lesquelles il pourrait empêcher notre action d'aboutir. Toute idée militaire, tout projet, tout plan, doit donc être accompagné de pensées de sûreté. Il faut, comme à l'escrime, attaquer sans se découvrir, ou parer sans cesser de menacer l'adversaire... (4).

(1) *Des Principes...*, p. 206-207.

(2) *De la Conduite...*, p. 14.

(3) *Des Principes...*, p. 137.

(4) *Ibid.*, p. 96.

§. ... La *sûreté* repose sur deux éléments, deux grandeurs mathématiques : le *temps* et l'*espace*; et elle dispose d'un troisième : la *capacité de résistance* de la troupe... (1).

§. ... La notion de *sûreté*, que nous rendons par un seul mot, se dédouble :

1^o En *sûreté matérielle*, qui permet d'éviter les coups quand on ne veut pas ou qu'on ne peut pas les rendre; c'est le moyen de vivre *en sécurité* au milieu du danger, de cantonner et de marcher à l'abri;

2^o En *sûreté tactique*, qui permet de poursuivre l'exécution d'un programme, d'un ordre reçu, malgré les circonstances contraires inhérentes au milieu : la guerre; malgré l'inconnu, les libres dispositions de l'ennemi; d'agir *sûrement avec certitude* et cela *quoi que fasse l'ennemi*, par la sauvegarde de sa *liberté d'action* à soi... (2).

§. ... L'armée allemande de 1870 en est encore à l'échelon de la *sûreté tactique*; mais nous retrouverons la notion de la *sûreté stratégique* pleine et entière dans toute la guerre de Napoléon, comme aussi dans les états-majors allemands de 1814 et 1815. La théorie est donc viable; elle a été vécue... (3).

(1) *Des Principes...*, p. 132.

(2) *Ibid.*, p. 130-131.

(3) *Ibid.*, p. 235.

(Au sujet de la *sûreté*, voir également : *Guerre de 1870.*)

Surprise. — ... La surprise consiste en ce fait brutal que l'ennemi apparaît tout à coup en forces considérables, sans qu'on sache sa *présence* aussi *rapprochée*, faute de *renseignements*, et sans qu'on puisse *se rassembler*, faute de *protection*; faute, en un mot, d'un service de *sûreté*... (1).

§. ... Là où il n'y a pas de *sûreté stratégique*, il y a *surprise stratégique*, c'est-à-dire possibilité pour l'ennemi de nous attaquer quand nous ne sommes pas en état de le bien recevoir; possibilité pour lui d'empêcher notre rassemblement insuffisamment protégé, tandis que d'ailleurs nos forces s'engagent, s'égarent, se compromettent dans de fausses directions, en raison même de l'insuffisance de la reconnaissance, du renseignement, c'est-à-dire de la notion de *sûreté*... (2).

§. ... La notion de la *sûreté stratégique* est complètement absente des armées allemandes de 1870, et cette lacune dans la conduite de la guerre les a souvent placées dans des situations particulièrement critiques. Il a fallu notre immobilité, notre passivité absolue, pour leur permettre d'en sortir sans des désastres.

(1) *Des Principes...*, p. 234.

(2) *Ibid.*, p. 217.

Mais la sûreté stratégique était connue et pratiquée par les Allemands de 1813 et de 1814. Instruits par les dures leçons de l'Empereur, ils en ont compris l'importance. Ils raillent les généraux français qui en méconnaissent la portée... (1).

§... La surprise matérielle est la perte de la sûreté matérielle; c'est l'ennemi canonnant librement nos cantonnements, nos bivouacs ou nos colonnes en marche.

La surprise tactique, c'est l'atteinte portée à la sûreté tactique, la perte de la liberté d'agir. C'eût été le cas du 5^e corps en 1870; de la division de Lespart en particulier, si l'ennemi se fût présenté dans les journées du 5 ou du 6 août (2). Les troupes en marche devaient accepter le combat sur la route qu'elles suivaient. Au lieu de continuer leur mouvement, elles devaient se battre; elles n'arrivaient plus... (3).

Le moyen de briser le moral de l'adversaire, de lui démontrer que sa cause est perdue, est donc la surprise au sens le plus large du mot :

Apportant dans la lutte quelque chose « d'inattendu et de terrible » (XÉNOPHON); « tout ce qui est inattendu est d'un grand effet » (FRÉDÉRIC);

Enlevant à l'ennemi la possibilité de réfléchir et par conséquent de discuter.

(1) *Des Principes...*, p. 243-244.

(2) Tandis qu'il marchait de Bitche sur Reichshoffen.

(3) *Des Principes...*, p. 131.

Ce sera un engin nouveau, capable d'une puissance de destruction inconnue, mais on ne l'a pas quand on veut; une embuscade, une attaque à revers, moyens de la petite guerre, impraticables dans la grande, et alors là il faut recourir à l'apparition d'un danger auquel l'adversaire n'aura pas le temps de parer ou ne pourra qu'insuffisamment parer. Apparition d'une force de destruction plus grande que la sienne, soit qu'il la connaisse, soit qu'il la préjuge, et pour cela concentration de forces, et par suite d'efforts indiscutables sur un point où l'adversaire n'est pas en état de *parer* instantanément, c'est-à-dire de répondre par un égal déploiement de moyens dans le même temps, concluons-nous.

• Surprendre, c'est donc écraser de *près* par le *nombre* et dans le *temps*; sans cela, l'adversaire surpris par le nombre a la possibilité de répondre à l'attaque, d'amener ses réserves, l'assaillant perd l'avantage de la surprise.

Il le perd de même si la surprise part de *loin*, car l'adversaire peut, grâce à la portée des armes et à leur puissance retardatrice, regagner le temps d'amener ses réserves.

Telles sont les conditions de *nombre*, de *temps*, d'*espace* auxquelles doit satisfaire l'action militaire pour présenter les caractères de la *surprise* nécessaire à la destruction du moral de l'ennemi.

De là résulte la *supériorité des armées manœuv-*

rières, seules capables de vitesse et de prestesse pour :

Préparer une attaque ;

La lancer près ;

La mener vite.

De même apparaît la communauté de caractères et d'effets recherchés et réalisés dans les attaques de flanc des anciens ;

L'ordre oblique de Frédéric ;

L'événement de la bataille napoléonienne ;

Les attaques décisives, généralement enveloppantes, de la bataille moderne.

Sous ces formes diverses apparaît bien le développement de la même idée de *surprise* : cherchant à produire chez l'adversaire le même effet moral : la terreur ; créant en lui, par l'apparition brusque de moyens inattendus et incontestablement puissants, le sentiment de l'impuissance, la conviction qu'il ne peut vaincre, c'est-à-dire qu'il est vaincu.

Briser la volonté de l'ennemi, tel est donc le premier principe que nous indique l'étude ; la briser par un coup inattendu d'une vigueur suprême, telle est la première conséquence de ce principe... (1).

Tactique. — ... La valeur individuelle de la troupe ne suffit pas à créer la victoire. Décisive

(1) *Les Principes...*, p. 274-275.

au début, elle perd de son influence, de son poids, à mesure que le nombre augmente.

Qu'est-ce qui fixe alors le résultat? Qu'est-ce qui donne la victoire?

La tactique,

L'ordre,

L'évolution.

Il y a une tactique avantageuse et des dispositions rationnelles de combat, c'est-à-dire une combinaison des forces par le commandement. L'influence de ce commandement, de cette direction, devient considérable et décisive; elle a raison de la somme des valeurs individuelles quand le nombre des combattants augmente, par exemple aux Pyramides. Faisons-en notre profit. En présence de cette situation, faisons notre examen de conscience, fixons notre morale.

Nous avons un combattant, un soldat, incontestablement supérieur à celui d'outre-Vosges par ses qualités de race : activité, intelligence, entraînement, impressionnabilité, dévouement, sentiment national : c'est le mameluk opposé au cavalier français.

Si nous sommes battus; c'est donc là faiblesse de notre tactique qui le veut ainsi... (1).

Tactique allemande. — ... De nos jours, nous voyons la même préoccupation d'une direction

(1) *Des Principes...*, p. 267-268.

effective du combat des feux apparaît dans certaines manœuvres allemandes. Un exemple entre autres, c'est le mode de procéder d'une division d'infanterie.

Elle montre d'abord une chaîne très tenue et sans continuité. En arrière, à 300 mètres environ, quelques soutiens correspondant aux intervalles de la chaîne. Au total, 3 ou 4 compagnies sont déployées sur tout le front.

Le reste de la division suit en arrière en lignes irrégulières et peu reconnaissables. Les échelons (généralement compagnies en ligne sur 2 rangs) se succèdent à des distances de 500 mètres environ, séparés d'ailleurs par des intervalles variables.

A 800 mètres à peu près de l'ennemi, la chaîne ouvre le feu, immédiatement renforcée par les soutiens dont l'intervention détermine 1, 2, 3 bonds.

A 600 mètres, la chaîne est constituée d'hommes coude à coude par suite de l'entrée en ligne d'autres compagnies; alors se présente une pause prolongée pour la préparation de l'attaque. Le feu se développe et atteint une violence extrême; le dispositif de marche se condense pour devenir un dispositif d'attaque.

L'attaque part, etc... (1).

(1) *Des Principes...*, p. 187-188.

Ténacité. — ... Les forces manquaient pour pousser plus loin l'offensive et culbuter l'ennemi (1). Cependant la fatigue et la détente étaient devenues générales après un si long et si violent combat; les forces physiques étaient à bout. Une dernière attaque exécutée même par de faibles troupes pouvait, en pareilles circonstances, produire un résultat considérable; encore fallait-il que la volonté du général en chef ne se laissât pas dominer par l'état d'épuisement de ses troupes, qu'elle sût au contraire exploiter le dernier souffle des hommes et des chevaux, leur demander un dernier et suprême effort pour marcher à l'ennemi.

Cet adversaire d'ailleurs pouvait agir de même; ses ressources lui permettaient d'obtenir non seulement des résultats normaux, mais aussi des succès effectifs.

Ses constants retours offensifs montraient qu'il avait encore des troupes fraîches. Son activité pouvait s'étendre. C'était là un danger à éviter à tout prix.

La nécessité s'imposait donc d'agir avant lui, de le devancer dans l'attaque.

L'ordre était immédiatement envoyé aux maigres bataillons de la 6^e division rassemblés près

(1) C'est le soir de la bataille de Rezonville (16 août 1870). L'ennemi, ce sont ici les Français.

de Vionville de s'engager par les fossés de la route de Rezonville contre les batteries françaises de la voie romaine.

Le centre de la ligne allemande à l'ouest et au sud de Vionville était constitué par une grande batterie fortement éprouvée par les luttes de la journée : il y manquait de nombreux chevaux ; les munitions y étaient presque épuisées ; à changer de position on allait perdre l'avantage immédiat d'un tir réglé : ces considérations étaient ici sans valeur. L'artillerie recevait l'ordre de se porter en avant, pour produire non des effets matériels — tout lui manquait pour y prétendre — mais un résultat purement moral, affirmer la volonté de vaincre, le pouvoir d'avancer, établir ainsi une victoire que l'on cherchait encore... (1).

Transformations de la guerre. — ... La guerre, comme toutes les autres activités humaines, subit des modifications : elle n'échappe pas à la loi de l'évolution. Nous sommes au siècle des chemins de fer, ce qui n'a pas empêché l'existence et les services rendus par les diligences, mais ce qui empêchera longtemps d'y revenir quand on voudra voyager vite et bien... (2).

§. ... Nier le changement survenu dans la guerre,

(1) *De la Conduite...*, p. 353-354.

(2) *Des Principes...*, p. 24.

c'est nier la Révolution française, qui fut non seulement philosophique, sociale, politique, mais aussi militaire, car elle osa déclarer la guerre aux rois, aux tyrans, et opposer victorieusement aux armées minutieusement et rigidement instruites de la vieille Europe, les bandes inexpérimentées de la levée en masse qu'animaient par contre de violentes passions... (1).

§. ... Nous aussi commençons par laisser de côté les *anciens procédés*, l'engouement pour la *vieille escrime*, les *méthodes surannées* renversés par les guerres de l'Empereur, appliqués par ses adversaires pour leur malheur, jusqu'au moment où enfin, instruits par l'expérience, comme les Alliés de 1812, de 1813, 1814, ils surent faire, pour la gloire de leurs armes, la guerre *nationale* dans sa base; la guerre de *mouvement* et de *choc* dans son application.

La vieille escrime, les méthodes surannées, pour nous, à cette époque-ci de l'histoire, au milieu de l'Europe qui nous entoure, c'est cette guerre sans solution décisive, à but restreint, guerre de manœuvres sans combat, à formes absolues par contre, dont voici quelques types :

Celle que Joly de Maizeroy définissait comme il suit : « La science de la guerre ne consiste pas seulement à savoir combattre, mais *encore plus à*

(1) *Des Principes...*, p. 25.

éviter le combat, à choisir ses postes, à diriger ses marches de manière qu'on arrive à son *but* sans se compromettre..., que l'on ne se détermine à livrer bataille que quand on le juge *indispensable*. » Différer, atermoyer, voilà la formule.

La guerre encore *sans bataille* que Massenbach donnait comme le dernier mot de l'art... (1).

§. ... C'est cette guerre que le maréchal de Saxe lui-même, un homme d'une valeur incontestable cependant, mais de son temps, caractérisait de la sorte : « Je ne suis point pour les batailles, surtout au début d'une guerre. Je suis persuadé même qu'un habile général pourra la faire *toute sa vie* sans s'y voir obligé. »

Napoléon, en 1806, entrant en Saxe, écrit au maréchal Soult : « Je ne désire rien tant qu'une grande bataille. »

L'un veut éviter la bataille toute sa vie;

L'autre la cherche le plus tôt possible.

Par contre, ces théories édifieront de magnifiques systèmes sur les propriétés et la valeur intrinsèque du terrain.

Nous verrons, en 1814 encore, Schwartzenberg passer par Bâle, aborder les obstacles de la Suisse, isoler complètement son armée et l'exposer cent fois aux coups d'un Napoléon..., affronter ces risques, pour s'assurer l'avantage d'entrer en

(1) *Des Principes...*, p. 26.

France par le plateau de Langres, parce que le plateau de Langres donnant naissance à la Marne, à l'Aube, à la Seine, etc., constitue la *clé stratégique* de la France.

On sait comment Blücher jugeait cette appréciation.

Au demeurant, dans toutes ces conceptions, l'idée d'un *résultat* à obtenir de haute lutte a disparu. Le sentiment de la *force* a fait place à celui de la *figure* ; la *mécanique* de la guerre est devenue géométrie de la guerre ; l'*intention* tient lieu de *fait* ; la *menace*, de *coup*, de *bataille*... (1).

§. ... Un pareil *formalisme* aboutissait également au *pédantisme*, et l'on entendait les généraux autrichiens battus par Bonaparte, en 1796, s'écrier avec étonnement : « Il n'est pas possible de reconnaître, comme ce Bonaparte, les principes les plus élémentaires de l'art de la guerre. »

Voilà de quoi nous ne pouvons plus nous inspirer dans l'Europe actuelle ; nous, les successeurs de la Révolution et de l'Empire, les héritiers de cet art nouveau-né sur le terrain de Valmy pour étonner la vieille Europe, surprendre en particulier le maréchal de Brunswick, un élève du grand Frédéric, et arracher à Goethe, devant l'immensité de l'horizon qui se levait, ce cri profond : « Je vous le dis, de ce lieu, de ce jour date une ère

(1) *Des Principes...*, p. 26-27.

nouvelle dans l'histoire du monde. » Les guerres de rois finissaient; les guerres de peuples commençaient... (1).

§. ... Oui, une ère nouvelle s'était ouverte, celle des guerres nationales aux allures déchainées, parce qu'elles allaient consacrer à la lutte toutes les ressources de la nation; parce qu'elles allaient se donner comme but non un intérêt dynastique, non la conquête ou la possession d'une province, mais la défense ou la propagation d'idées philosophiques d'abord, de principes d'indépendance, d'unité, d'avantages immatériels d'espèces diverses, dans la suite; parce qu'elles allaient ainsi mettre en jeu l'intérêt et les moyens de chacun des soldats, par suite, des sentiments, des passions, c'est-à-dire des éléments de force jusqu'alors inexploités... (2).

§. ... Tenez-vous maintenant l'antithèse des deux époques?

D'un côté, exploitation à l'extrême des masses humaines, animées de passions ardentes, absorbant toutes les activités de la société et pliant entièrement au service de leurs besoins les parties matérielles du système : fortification, alimentation, emploi du terrain, armement, cantonnement, etc.

(1) *Des Principes...*, p. 27-28.

(2) *Ibid.*, p. 28-29.

De l'autre au contraire (dix-huitième siècle), exploitation régulière et méthodique de ces parties matérielles qui deviennent les bases de systèmes différents, variables avec le temps, c'est certain, tendant toujours néanmoins à régir l'emploi des troupes, en vue de ménager l'armée, capital du souverain, indifférente d'ailleurs à la cause pour laquelle elle se bat, mais non dépourvue de vertus professionnelles, d'esprit et d'honneur militaires en particulier (1).

§. ... L'engouement pour la vieille escrime, les méthodes surannées, les anciens procédés, reparaissent périodiquement dans les armées du temps de paix qui n'étudient pas l'histoire et alors oublient ce qui par-dessus tout fait vivre la guerre, l'*action* avec toutes ses conséquences.

Cela par la bonne raison, indiscutable d'ailleurs, que tous ces systèmes reposent uniquement sur des parties tangibles en temps de paix, sur le facteur *matière* qui garde toute son importance dans nos exercices, à la différence du facteur *moral* qui ne peut y être mis en lumière ni pris en considération.

Exemple : La bataille de l'Alma ou une analogue, jouée aux grandes manœuvres, est une victoire pour les Russes, une défaite pour les Français, le *terrain* le veut ainsi. Et alors on con-

(1) *Des Principes...*, p. 29-30.

clut : des escarpements de la nature de ceux de l'Alma étant infranchissables, il est inutile de les surveiller.

Les pour-cent obtenus dans les tirs à la cible, les effets des feux de l'artillerie dans ses polygones, rendent toute attaque radicalement impossible. Il faut alors éviter les attaques, se faire attaquer, revenir à la guerre de positions et de manœuvres savantes, tourner l'ennemi pour l'affamer, etc. A chaque perfectionnement apporté dans les armes, c'est à la défensive qu'il faut revenir.

Les mêmes questions, étudiées, au contraire, le livre de l'histoire en main, appellent la réponse inverse.

La bataille de l'Alma est une victoire incontestable pour les Français. Donc tous les terrains sont franchissables par l'ennemi si on ne les défend à coups de fusil, c'est-à-dire avec des hommes vigilants et actifs.

Le perfectionnement des armes à feu est un surcroît de forces apporté à l'offensive, à l'attaque intelligemment conduite; l'histoire le montre, le raisonnement l'explique... (1).

La guerre fut nationale au début pour conquérir et garantir l'indépendance des peuples : Français de 1792-1793, Espagnols de 1808-1814, Russes de 1812, Allemands de 1813, Europe de 1814, et

(1) *Des Principes...*, p. 29.

comporta alors ces manifestations glorieuses et puissantes de la passion des peuples qui s'appellent : Valmy, Saragosse, Tarancón, Moscou, Leipzig, etc.

Elle fut nationale par la suite pour conquérir l'*unité* des races, la *nationalité*. C'est la thèse des Italiens et des Prussiens de 1866, 1870. Ce sera la thèse au nom de laquelle le roi de Prusse devenu empereur d'Allemagne revendiquera les provinces allemandes de l'Autriche.

Mais nous la voyons maintenant encore nationale, et cela pour conquérir des avantages commerciaux, des traités de commerce avantageux.

Après avoir été le moyen violent que les peuples employaient pour se faire une place dans le monde en tant que nations, elle devient le moyen qu'ils pratiquent encore pour s'enrichir...

... Égoïsme national, grandeur nationale, voilà les mots que l'on accouple, les sentiments d'où naît la guerre :

La guerre d'*intérêts*, de moins en moins *intéressante*, de plus en plus *intéressée*, visant la fortune des nations. Qu'est-ce que cette fortune?

La fortune des peuples s'est modifiée comme celle des individus : de *foncière* qu'elle était, ou qu'elle est encore dans les monarchies absolues, elle est devenue en grande partie *mobilière* dans

(1) *Des Principes...*, p. 33-34.

les États à représentation nationale, dans les gouvernements à forme parlementaire. La fortune c'est un papier : titre de rente pour les particuliers; traité de commerce pour les nations.

Le moyen de l'obtenir pour ces dernières, de satisfaire leurs appétits, c'est la guerre....

La mobilisation prend aujourd'hui ... toutes les ressources *intelligentes*, tandis que les systèmes précédents laissaient échapper la partie fortunée et instruite de la nation.

Mais elle prend des hommes déjà *instruits* dans le métier des armes; ils ont tous passé sous les drapeaux quand ils sont rappelés pour la guerre, à la différence des levées en masse de 1793, ou des landwehrs allemandes de 1813 qui n'incorporaient que des hommes inexpérimentés.

Par suite, si cette masse est plus considérable et plus instruite, elle est aussi plus impressionnable et plus nerveuse.

Si donc le facteur humain avait déjà une prédominance incontestable sur le facteur matière au commencement du siècle, cette prédominance n'augmente-t-elle pas de toute façon?

Mais ces armées que nous mettons en mouvement ne sont pas des armées de professionnels, ce sont des armées de civils, appartenant à toutes les carrières, à tous les rangs de la société, arrachés à des familles; carrières, sociétés, familles qui ne vont pouvoir indéfiniment se passer d'eux.

La guerre apporte la gêne, avec elle la vie cesse partout. D'où la conséquence qu'elle ne peut durer longtemps, qu'elle doit être menée violemment et atteindre promptement son but, ou elle reste sans résultat.

C'est ainsi que la guerre, à la fin du dix-neuvième siècle, nous montre renforcés les caractères qu'elle présentait au commencement du siècle :

Guerre nationale;

Guerre à coups d'hommes;

Guerre à marche violente et rapide... (1).

... Nature ... de la guerre à la fin du dix-neuvième siècle.. :

Guerre de plus en plus nationale;

Masses de plus en plus considérables;

Prédominance de plus en plus forte du facteur humain... (2).

— Transports de concentration. — ... L'organisation de nos transports *doit présenter* assez de souplesse pour pouvoir être variantée totalement ou partiellement, d'après [un] renseignement de la dernière heure.

Travail. Génie. — ... Puissance souveraine du génie, impuissance radicale du travail, conclu-

(1) *Des Principes...*, p. 36-37.

(2) *Ibid.*, p. 45.

rait-on volontiers et avec raison, si le génie comme le travail était à la portée de tous...

Puissance du travail, de la méthode, de la science, dirons-nous au contraire, à défaut du génie, qui est rare comme tous les grands dons de la nature, en voyant la théorie recueillir d'abord les leçons du génie, les commenter, les discuter... en voyant les résultats du travail, de la méthode, de la science : 1870, l'État-major prussien, une pluralité d'esprits moyens, mener heureusement une grande guerre avec trois et quatre armées, alors que l'on connaît les difficultés qu'y avait rencontrées en 1812 et 1813 le génie incomparable de Napoléon. Malgré sa taille, il échouait à la tâche. Le corps n'avait qu'une tête, il manquait de muscles, d'articulations, de bras pour animer un si vaste ensemble.

Qu'étaient les effectifs de 1812 et 1813 à côté de ceux de 1870? Que sont ceux-ci à côté de ceux de demain? La technicité à la guerre : chemins de fer, ballons, télégraphie, etc., a augmenté d'une façon analogue...

... Mais alors, en l'absence forcée d'un génie suffisant, où trouver les moyens de conduire rationnellement l'entreprise, la guerre, avec de pareilles masses d'hommes, sinon dans un corps d'officiers rendus capables par la méthode, le travail, la science, animés d'un même esprit, obéissant à la même discipline intellectuelle, et assez

nombreux pour faire mouvoir et pour manœuvrer la lourde machine des armées modernes?...

... Ceux-là sont heureux qui sont nés croyants, mais, ils sont rares. Pas davantage on ne naît instruit, on ne naît musclé. Chacun de nous doit se faire sa foi, ses convictions, son savoir, ses muscles. Pas davantage ici le résultat ne sortira d'une subite révélation de la lumière arrivant sous forme d'éclair, ou d'un développement instantané de notre faculté. Nous ne l'aurons que par un effort continu de pénétration, d'absorption, d'assimilation, par un travail goutte à goutte. Les arts les plus simples n'en demandent-ils pas autant? Qui aurait la prétention d'apprendre en quelques instants ou même en quelques leçons, l'escrime, l'équitation, etc. (1)?

Trouée. — ... Une trouée, une vallée n'est pas spécialement dangereuse; il y a des routes en dehors des vallées, il y en a sur les plateaux les plus élevés; il y en a partout où le commerce, la nécessité des relations le demandent. Mais la route de vallée ou de plateau n'est dangereuse que par l'usage qu'en fait l'ennemi. Si l'ennemi ne l'utilise pas, elle n'existe pas tactiquement, c'est-à-dire tout se passe comme si elle n'existait pas... (2).

(1) *Des Principes...*, p. 18-19-20.

(2) *Ibid.*, p. 99.

Troupe. — ... Au feu, l'homme de troupe obéit à la voix des chefs qu'il connaît : commandant de compagnie, commandant de section. Bientôt également la chaîne devient une réunion d'individus qui, pour être entraînés, demandent à être conduits individuellement, à être connus nominativement de leurs chefs... (1).

Victoire. — ... *Pas de victoire sans bataille...* (2).

§. Loin d'être une somme de résultats distincts et partiels, la victoire est une résultante d'efforts, les uns victorieux, les autres en apparence infructueux, qui convergent tous néanmoins vers un même but, tendent au même résultat : la décision ou le dénouement, qui seuls donnent la victoire... (3).

§. ... *Victoire égale ... volonté...* (4).

§. ... Victoire égale supériorité morale chez le vainqueur; dépression morale chez le vaincu... (5).

§. ... La victoire va toujours à ceux qui la méritent par la plus grande force de volonté et d'intelligence... (6).

Volonté de vaincre. — ... Volonté de vaincre: pre-

(1) *Des Principes...*, p. 193.

(2) *Ibid.*, p. 33.

(3) *Ibid.*, p. 264.

(4) *Ibid.*, p. 269.

(5) *Ibid.*, p. 270.

(6) *De la Conduite...*, p. 190.

mière condition de la victoire, premier devoir de tout soldat, par conséquent; mais aussi résolution suprême que le commandement doit au besoin faire passer dans l'âme du soldat... (1).

§. ... Si la volonté de vaincre est nécessaire pour livrer bataille avec chance de succès; le généralissime est criminel de livrer ou d'accepter cette bataille sans cette volonté supérieure qui doit donner à tous la direction et l'impulsion.

Et si la bataille lui est imposée par des circonstances inéluctables, il doit se décider à se battre, à combattre, pour vaincre quand même.

Par contre, on ne se bat pas pour se battre. « Les batailles dont on ne peut pas dire *pourquoi* elles ont été livrées et dans quel but sont la ressource ordinaire de l'ignorance. » (Maréchal de SAXE.)

Évidences, dira-t-on, dont l'éclat néanmoins disparaît aux époques tristes de l'histoire.

Preuves : les grandes batailles autour de Metz (16, 18 et 31 août), qui nous montrent une armée combattant bravement sans que son chef voulût la victoire. Comment l'aurait-elle obtenue?

C'est qu'en réalité les grands événements de l'histoire, les désastres qu'elle enregistre à certaines de ses pages, comme l'effondrement de la puissance française en 1870, ne sont jamais des

(1) *Des Principes...*, p. 270.

accidents, mais bien les résultats de causes supérieures et générales qui s'appellent l'oubli des vérités morales et intellectuelles les plus vulgaires, comme aussi l'abandon de l'activité de l'esprit et du corps, qui constituent cependant la vie et l'hygiène des armées... (1).

Zone de manœuvre. — ... Une troupe doit toujours être maîtresse du terrain qui l'entourne jusqu'à la limite de portée des armes, si elle ne veut pas être débordée, enveloppée, cernée, exposée aux ravages des armes actuelles, détruite avant de pouvoir combattre. Cet espace à tenir à l'abri des coups et des vues de l'ennemi est ce qu'on appelle la *zone de manœuvre*... (2).

(1) *Des Principes...*, p. 273-274.

(2) *Ibid.*, p. 257.

JUGEMENTS

I

SUR LES GUERRES

Guerres de Vendée, d'Espagne. — En réalité, les militaires éclairés et les patriotes allemands de 1812, 1813, pour trouver le moyen de tenir tête aux armées françaises, avaient étudié les résistances parfois victorieuses qu'avaient seules fournies la Vendée, l'Espagne. De cette étude ils avaient déduit des formes, des procédés qui, transportés du Bocage vendéen ou des terrains accidentés de la Péninsule dans les plaines de l'Europe Septentrionale, se montrèrent totalement inapplicables ou impuissants, mais le principe d'un soulèvement national avait survécu; il leur suffit alors de déterminer les formes qui s'adaptaient le mieux à leur tempérament et à leur pays, pour obtenir les résultats connus.

Par contre, c'est dans la méconnaissance de cette nature du sujet qu'il faut en partie chercher la

cause de l'impuissance de nos armées sur la Loire en 1870-1871. A la levée en masse, d'essence révolutionnaire, décrétée par le dictateur Gambetta, se pliaient peu certains esprits sortis des armées impériales et formés à une école d'ordre, de méthode et de régularité parfaites... (1).

Campagne de 1796 en Italie. — Voir aux *Principes* le paragraphe *Économie des forces*.

Guerres de Napoléon. — ... L'art était, ... de faire le nombre, de l'avoir pour soi au point d'attaque choisi; le moyen, l'économie des forces.

Prolonger cette mécanique par l'exploitation poussée à l'extrême du désordre que cette manœuvre jette dans l'armée ennemie, de la supériorité morale qu'elle crée dans la sienne :

Voilà la guerre de Napoléon... (2).

Campagne de 1809 en Autriche. — Voir aux *Principes* le paragraphe *Ascendant moral*.

Campagne de 1809 en Italie. — Voir aux *Principes* le paragraphe *Sûreté stratégique*.

Campagne de Prusse (1806). — *Combat de Saalfeld*. — ... Par une belle matinée d'automne,

(1) *Des Principes*, p. 39.

(2) *Ibid.*, p. 91.

avant le jour (5 heures), par une fraîcheur piquante, on s'est donc mis en mouvement d'un pas alerte.

Les troupes sont assez chargées : trois jours de vivres sur le sac ; si on n'en porte que trois, c'est d'ailleurs qu'on en a déjà mangé cinq sur les huit qu'on avait pris avant de partir :

A Würtzbourg (quatre jours de biscuits) ;

A Schweinfurt (quatre jours de pain).

Malgré cela, on marche bien ; c'est la Grande Armée en pleine possession de tous ses moyens. Tout le long de la colonne circulent des chansons : on en a même fait pour la circonstance, pour la nouvelle guerre.

A la première halte, on lit aux troupes les proclamations de l'Empereur : celle à l'armée, celle aux peuples de la Saxe que l'on va traverser. Elles sont saluées par les cris mille fois répétés de « Vive l'Empereur ! » qui vont réveiller les échos les plus lointains de ces gorges d'ordinaire silencieuses. Puis la marche reprend d'une allure toujours vive et gaie.

En tête des troupes marche le maréchal Lannes, brillant commandant d'avant-garde, s'il en fut, le vainqueur de Montebello, dont nous admirerons tantôt cependant le calme, la mesure, la prudence, comme aussi la décision et l'énergie. Il vient d'avoir trente-sept ans...

... Son chef d'état-major représente l'élément vieux de la colonne :

C'est le général Victor, il a quarante ans.

Puis viennent : le divisionnaire Suchet, trente-quatre ans;

Le brigadier Claparède, trente-deux ans;

Le brigadier Reille, trente et un ans... (1).

Tel est le spectacle qui s'offre aux yeux du maréchal Lannes au moment où il arrive sur le plateau.

La division prussienne est adossée à la Saale, n'ayant pour se retirer en cas d'échec que le pont de Saalfeld ou celui de Schwarza. Sa force est facile à mesurer. Elle ne peut être de longtemps renforcée. Il va l'attaquer, restant bien ainsi dans l'esprit des instructions reçues.

Que compte faire, au contraire, le prince Louis?

Avec un instinct tout prussien, il a abandonné aux Français les pentes incommodes et difficiles qui s'élèvent vers les bois, il a cherché la plaine et gardé le fond de la vallée où des manœuvres régulières sont plus faciles. C'est qu'il est de principe dans l'armée prussienne qu'il faut attaquer, c'est Rosbach à recommencer; attaquer quand l'ennemi sort d'un mauvais pas, d'un défilé; attaquer en échelons est le dernier mot de la science. Pour réaliser la manœuvre, il faut avant tout un terrain d'exercice. On ne sait pas, on ne peut pas se battre ailleurs. *Caput mortuum*, aurait dit Frédéric.

(1) *Des Principes...*, p. 290.

D'ailleurs, avec les idées du dix-huitième siècle qui règnent dans l'armée prussienne, on ne doute pas que les Français ne prennent Saalfeld pour objectif. Saalfeld est un magasin, un nœud de routes, un passage sur la Saale, un objectif géographique complet. Pendant qu'ils marcheront sur ce point, on les attaquera en flanc. Malheureusement pour le prince Louis, les généraux issus de la Révolution française ignorent toute cette science des points géographiques, étrangère à la guerre, négation de la lutte, indice de décadence, en tout cas, « ce fin du fin qui est la fin des fins ». Ils ne savent, ils ne veulent qu'une chose, incontestablement vraie, celle-là, *battre l'ennemi*.

Il n'y a pas que les idées saines qui manquent à l'armée prussienne; il en est de même des vivres. Pour ne citer qu'un fait, dans ce pays de prairies, au mois d'octobre, on a toutes les peines du monde à nourrir les chevaux de cette petite division.

L'ironie s'en mêle, et pendant la bataille arrive un ordre rappelant « qu'il fallait égaliser avec le plus grand soin les rations de fourrage » que l'on n'avait pas. Le formalisme doit tout sauver... (1).

... On s'est éclairé devant soi, à droite, à gauche;

Les patrouilles insuffisantes pouvaient être soutenues par la brigade de cavalerie;

(1) *Des Principes...*, p. 293.

Celle-ci a été bientôt renforcée d'un bataillon d'élite.

D'ailleurs, elle dispose d'artillerie pour *sonder* le terrain comme aussi pour *résister*.

Le cas s'est présenté d'arracher le bandeau que formaient les avant-postes ennemis à la sortie des bois; l'avant-garde est immédiatement intervenue et, grâce à sa composition, elle est parvenue à y voir clair, au moins vers Saalfeld et Crösten.

Les partis de cavalerie légère ont occupé également Beulwitz ainsi que la corne est de la forêt, à la trouée de la Saale. Ils rayonnent de là pour confirmer ce que l'on sait déjà de l'ennemi.

En présence de cette situation, et la résolution une fois prise par le maréchal d'attaquer, comment va se développer l'action contre cet ennemi en si belle ordonnance au pied des pentes?

Avant d'organiser l'attaque, il faut d'abord en fixer la *direction*. Sera-ce par *la droite*? Il n'y a pas d'espace de manœuvre; c'est un gros point d'appui, Saalfeld, à enlever tout d'abord, et que la Saale serre de près.

De front? C'est prendre le taureau par les cornes, c'est permettre à l'ennemi de faire usage des avantages de sa ligne, feux, marche en avant. C'est l'attaquer dans son fort.

Par la gauche? Là on trouve des cheminements défilés, un terrain de manœuvre facile, c'est-à-dire large, sans obstacles et avec des abris.

Dans cette direction, on pourra donc *préparer l'attaque sans être vu, la lancer sans être arrêté* par des obstacles sérieux, lui donner *toute l'ampleur* que comportent les forces dont on dispose.

C'est par là qu'on agira, dans l'espace facile à parcourir, mais vallonné entre Aue, le Sandberg et Wolsdorf.

Il est 10 heures du matin; la colonne française arrive bien, mais sa marche se ralentit avec la chaleur du jour, l'encombrement des chemins; c'est trois ou quatre heures qu'il faut passer avant que toutes les forces soient réunies dans la région considérée et reconnue... (1).

... Mais, pendant cette longue durée de temps, l'ennemi peut attaquer la colonne à son débouché; il faut le lui interdire; tâche de l'avant-garde.

Tomber en garde en mettant la main sur tous les moyens qui permettent d'arrêter la marche de l'ennemi, tel est donc le premier acte de la préparation de la bataille. D'où l'occupation des crêtes qui permettent l'emploi des feux; d'où l'occupation et la mise en état de défense des localités qui augmentent la capacité de résistance d'une troupe que l'on tend à réduire le plus possible.

Cet ennemi rassemblé peut aussi *se déplacer*, entreprendre une manœuvre, bref, modifier les dispositions contre lesquelles se monte l'attaque.

(1) *Des Principes...*, p. 294.

Comment l'en empêcher? En l'attaquant, mais sans rien compromettre; avec de faibles effectifs cependant et sur un front étendu, pour ménager les forces. D'où l'offensive par petites unités partant de localités que l'on continue d'occuper. Ce seront ici des essaims de tirailleurs cheminant par les jardins, les vergers, les chemins creux, pour aller menacer l'adversaire et étendre au loin l'action restreinte de la lisière des localités.

C'est ainsi que les localités, *centres de résistance* d'abord, deviennent ensuite les *points de départ* des actions offensives.

En résumé, des localités occupées jalonnant le terrain de points solides, reliées par des chaînes de tirailleurs, qui sur les crêtes voient, agissent tout en étant couvertes et fournissent des éléments d'offensive partielle : telle est la première ligne.

En arrière est une réserve, un en-cas, de troupes mobiles. Ici, ce sera la cavalerie... (1).

... De la corne du bois à Beulwitz il y a 3^{km} 500; sur ce front, on ne craint pas, comme on le voit, pour les raisons supérieures qui déterminent le fonctionnement de l'avant-garde, de disperser 3 bataillons et demi, la brigade de cavalerie, et cela avec des fusils dont la portée efficace ne dépassait pas 150 à 200 mètres. Ce sont cependant des dispositions que l'on entend souvent discuter actuel-

(1) *Des Principes...*, p. 295.

lement, quand on les prend avec des fusils à tir rapide qui battent réellement et puissamment le terrain sur 1.200 ou 1.500 mètres. On critique ces dispositions au nom d'un règlement qui prescrit, dit-on, au bataillon un front de combat de 300 mètres et pas plus; malheureux règlement, qui n'a jamais voulu dire le contraire de ce que nous voyons faire au maréchal Lannes; le contraire de ce qu'il s'agit de réaliser, savoir : qu'il n'est pas question pour le moment de battre l'ennemi, qu'il ne s'agit pas de front de combat par conséquent, mais bien de prendre possession du terrain, ce que l'on fait en mettant un certain nombre de gardiens à toutes les entrées, gardiens capables de fermer les portes si le voleur arrive, capables ensuite, après s'être installés solidement, d'aller voir aux environs ce que devient ce voleur et au besoin de lui donner la chasse...

... Cette situation acquise du côté français va se maintenir longtemps sans grand changement. Pendant ce temps, se joue toute la première partie du programme, la *préparation*... (1).

... C'est le combat par les feux, battant son plein de toute façon... (2).

... En même temps, arrive du prince Hohenlohe l'ordre de rester à Rudolstadt et de ne pas atta-

(1) *Des Principes*..., p. 297.

(2) *Ibid.*, p. 298.

quer, l'armée devant venir s'établir de Blankenhayn à la Saale. La retraite par Schwarza, en cas d'échec, devient de plus en plus importante. Le Prince fait occuper le Sandberg par la batterie à pied et le 1^{er} bataillon Mülling... (1).

C'est toute la cavalerie, toute l'artillerie, moins deux pièces, et quatre régiments d'infanterie (sur cinq), attaquant un ennemi ébranlé déjà, mitraillé pour finir; attaquant *en surprise*, c'est-à-dire avec une supériorité de moyens indiscutable, brusquement et de près, ce point de la ligne ennemie choisi comme étant le plus facile à aborder et qui a été spécialement préparé comme point d'attaque : comme front, l'attaque a 1.500 à 1.800 mètres pour toutes les troupes qui agissent : c'est moins que les 300 mètres du règlement... (2).

... La théorie appliquée est ici manifeste : on voit nettement la manœuvre de longue durée (de 9 heures à 3 heures) visant uniquement le dénouement puissant, indiscutable, par le gros des forces; précédé d'une préparation à laquelle on consacre le moins de forces possible.

Préparation qui comprend :

Le combat de l'avant-garde ayant pour objet : reconnaître, fixer, arrêter au besoin l'ennemi;

(1) *Des Principes...*, p. 299.

(2) *Ibid.*, p. 301.

Se transformant ensuite en combat de front qui achèvera de l'immobiliser et de l'user pour aboutir à l'attaque décisive, surprise dans le temps et dans l'espace, par le nombre, la vitesse, le point d'où elle part, d'une violence particulière qui la transforme en avalanche.

Quand nous cherchons à appliquer cette théorie aux circonstances actuelles, il y a bien une transposition à faire, pour tenir compte de l'influence de nos armes dans le combat, mais le fond du tableau reste le même.

Le combat de Saalfeld à livrer aujourd'hui ne comporterait pas une conduite autre.

Y a-t-il assez de méthode dans cette action menée par ce jeune maréchal ! Ne reste-t-on pas à se demander ce qu'il faut le plus admirer en lui, de cette *sagesse éclairée* qui patiemment prépare la bataille pendant six heures ou de l'*à-propos* et de l'*entrain* avec lesquels il lance son attaque finale ? Tant il est vrai que l'art de se battre, même pour les chefs les plus ardents et les plus énergiques, même quand ils disposent des meilleures troupes, ne consisté pas seulement à foncer sur l'ennemi n'importe comment...

La section d'artillerie de quatre Simonnet a tiré 264 coups.

L'artillerie de la division n'en a pas consommé tout à fait autant : 236 coups environ.

L'infanterie a brûlé environ 200.000 cartouches,

une moyenne de 20 cartouches par homme, ce qui est encore considérable... (1).

Campagne de 1813-1814. — Voir aux *Principes* le paragraphe *Sûreté stratégique*.

Campagne de 1815. — Voir aux *Principes* les paragraphes *Sûreté stratégique* et *Retraite*. Voir également aux *Jugements sur les hommes* : *Blücher*, *Wellington* et *Ziethen*.

Guerre de 1866. — Combat de Nachod. — ... La disposition respective de chacun des deux corps d'armée, 5^e prussien et 6^e autrichien, sur le terrain, dit mieux que toute phrase comment on entend la guerre de part et d'autre, comment on va l'exécuter.

Du côté prussien on voit :

Un corps d'armée rassemblé, à cheval sur la route qu'il va suivre, ses réserves en arrière sur la même route, prêt à agir avec tous ses moyens, son chef avec lui, le commandant effectivement : c'est bien là une *force* et une *volonté* réunies. Quand Steinmetz aura lancé son corps d'armée, il courra d'ailleurs à l'avant-garde; il sera le 27, à 8 heures du matin, à Nachod.

Une avant-garde, tenant déjà la route au loin,

(1) *Des Principes...*, p. 303.

à la Mettau, garantissant la sûreté tactique de ce corps, lui ouvrant la route; tellement pénétrée de son rôle que, dans la soirée même du 26, elle a couru à Nachod.

Le 27 à la première heure, une *flanc-garde* sera poussée à Giesshübel pour couvrir le mouvement. Giesshübel est en pays autrichien; l'occuper le 26 eût dévoilé le projet d'offensive que l'on avait formé. Mais on l'occupera pour couvrir le mouvement du corps d'armée une fois commencé.

Dispositions faisant clairement voir le *senti-ment de l'action* qui anime au plus haut degré le commandant du corps d'armée et le commandant de l'avant-garde;

Qui garantissent par cette avant-garde (de préparation), par cette flanc-garde (de protection) la *possibilité* de réaliser l'action unique que l'on entreprendra avec toutes les forces bien en main et dans la même direction.

On a l'idée d'agir avec tout sur un point; on a la liberté de le faire, grâce à la sûreté; on obtiendra la décision, grâce à l'économie des forces qui a présidé à leur répartition dans la colonne.

Du côté autrichien :

Le corps d'armée est déployé sur un front de plus de 10 kilomètres, ce qui lui permet de cantonner, de vivre, de marcher commodément, situation suffisante tant qu'il n'y a pas d'ennemi, mais répondant peu aux nécessités de la guerre. En

outre, il est fractionné en cinq éléments distincts : quatre brigades et une artillerie de réserve.

Et alors, si l'ennemi, objectif primordial cependant de toutes les combinaisons à la guerre, révèle sa présence, le 6^e corps est hors d'état d'agir, à cause de la dispersion d'abord ; il faudrait pouvoir se réunir, on n'en a pas le temps, on n'a pas un service de sûreté fournissant les deux ou trois heures de tranquillité que réclame le front de plus de 10 kilomètres sur lequel on s'est étendu...

... Le commandement ne voit que la partie subjective de sa tâche : les moyens d'entretenir et de faire marcher son armée. Il a complètement perdu de vue l'objet auquel est destinée cette armée : la *lutte*. Rien n'est préparé pour l'entreprendre et pour la poursuivre dans de bonnes conditions. La notion de la guerre, le sentiment de l'action, ont disparu et laissé la place au travail des états-majors, toujours impuissants à eux seuls à créer la *victoire*... (1).

Voir aux *Principes* les paragraphes : *Attaque, Combat de cavalerie, Stratégie*.

... La cavalerie prussienne agit jusqu'à la fin. Après avoir arrêté les tentatives de l'adversaire pour déboucher des bois, elle attaque l'artillerie ennemie et lui prend trois pièces, elle exécute ensuite la poursuite. D'une valeur professionnelle

(1) *Des Principes*, p. 154-155.

moindre que la cavalerie autrichienne, elle sait prendre sa part du combat, agir dans le sens de la tactique de l'avant-garde; elle est surtout employée par un chef qui jusqu'au bout lui fait rendre tout ce qu'elle peut.

L'artillerie autrichienne s'est montrée très supérieure à l'artillerie prussienne, par son matériel, son instruction tactique et de tir, comme conséquence par son feu. Elle inflige aux batteries prussiennes arrivant successivement des pertes qui leur interdisent de soutenir la lutte. Malgré cela, les Prussiens sont vainqueurs à la fin de la journée. La lutte d'artillerie, pas plus que le combat de cavalerie, ne constitue donc un acte décisif qui fixe définitivement l'issue de la lutte.

Dans l'avenir, nous verrons fréquemment la lutte d'artillerie se maintenir indécise, en raison de la distance, de la difficulté de *se couvrir* dans les directions par lesquelles l'ennemi peut se présenter. La troupe chargée de ce rôle doit, sur le flanc de l'attaque, occuper les points d'où pourrait partir une surprise par les feux, comme aussi éventer et recevoir une contre-attaque qui ne peut manquer de se produire... (1).

Guerre de 1870. — *On ne doit point s'attendre à trouver ici un exposé, même succinct, des opérations*

(1) *Des Principes...*, p. 214-215.

militaires, magistralement développées dans l'œuvre du Maréchal (De la Conduite de la Guerre).

A part quelques épisodes et quelques explications absolument nécessaires pour comprendre et pour situer les événements, les jugements du Maréchal sur les faits les plus saillants ont seuls été reproduits.

a) PLAN DE MOLTKE ET CONCENTRATION. —
 [Suivant son plan rédigé en 1869, Moltke n'a couvert la concentration des armées allemandes destinées à opérer contre la France par aucune force capable de résister à une offensive ennemie.

Les 13 corps d'armée se concentrent en 3 masses :

I^{re} armée (Steinmetz) (VII^e, VIII^e, puis I^{er} corps et 2 divisions de cavalerie), dans la région de Trèves ;

II^e armée (Frédéric-Charles) (III^e, IV^e, X^e corps, Garde et 2 divisions de cavalerie), dans la région de Mayence ;

III^e armée (Prince royal) (V^e et XI^e corps prussiens, I^{er} et II^e corps bavarois, corps wurtembergeois, 2 divisions de cavalerie), dans la région de Landau.

Les VI^e et VII^e corps forment provisoirement une réserve stratégique.]

... Si Moltke ne demande la sûreté de sa concentration qu'à la distance et s'interdit toute couverture effective, des considérations d'ordre moral le guident. Il a une très haute idée de la valeur des

Français de Crimée, d'Italie, du Mexique, et il désire en premier lieu éviter aux troupes allemandes tout échec, même toute retraite. La neutralité de l'Autriche et de l'Italie, l'alliance de l'Allemagne du Sud ne sont qu'à ce prix sans doute. Les premiers corps prussiens poussés en couverture seraient-ils d'ailleurs assez manœuvriers pour échapper à la ruine et au désastre? La tactique simpliste du *vorwärts*, si chaudement enseignée depuis quelques années, ne recevrait-elle pas dès le début un démenti formel et un coup capable de la désemparer définitivement? Comment lui faire produire des combats en retraite, comment la relancer ensuite?

Telles sont vraisemblablement les difficultés d'exécution qui ont frappé Moltke, disciple cependant de Clausewitz; mesurant une fois de plus la distance qui sépare la théorie de la pratique, il croit pour finir à la mathématique plus qu'à la manœuvre, au nombre plus qu'à la force morale. Il ne s'est pas jugé capable d'un plus grand jeu que celui qu'il a adopté, et si, par cette constatation, il se place au-dessous de Napoléon, on ne peut néanmoins s'empêcher d'admirer la sagesse de l'homme qui met ses vœux à la hauteur de ses moyens, et qui, finalement, par une voie moins géniale et plus terre à terre, par une connaissance exacte et une juste observation de son adversaire, sait constamment le dominer et atteindre à des

résultats qui n'ont pas été dépassés dans l'histoire... (1).

[*Moltke compte marcher sur Paris, sans se préoccuper de l'armée française, persuadé que celle-ci viendra à la bataille.*]

... Il n'entrevoit pas le cas où les Français manœuvrent autrement que dans la ligne directe : changent leur groupement, se condensent à droite, ou à gauche, frappent une de ses ailes, etc...

L'idée d'une manœuvre lui paraît aussi irréalisable pour l'adversaire que pour lui-même... (2).

[*Moltke constitue une avant-garde générale de 76 escadrons, répartis sur tout le front, appuyés par une division d'infanterie et précédant l'armée d'une étape.*]

... La reconnaissance est demandée à des détachements de cavalerie lancés dans les directions les plus diverses et soutenus par de petites fractions d'infanterie, en voiture ou autrement.

C'est bien là un faible moyen, car il est incapable de voir au travers d'un service de sûreté sérieusement organisé; incapable, faute de moyens d'attaque (infanterie, artillerie), d'obliger l'ennemi à se montrer s'il ne veut pas se laisser faire, et alors ce système de reconnaissance ne peut reconnaître que ce qu'on veut bien lui *laisser voir*... (3).

(1) *De la Conduite...*, p. 57.

(2) *Ibid.*, p. 63-64.

(3) *Ibid.*, p. 65.

... Il demande vingt-quatre heures; il les aura, semble-t-il, si l'ennemi frappe sur la 5^e division, mais, au bout de ce temps, qu'aura-t-il concentré? Les forces à un jour de marche, pas plus. Quel en est l'effectif?... (1).

[*En se reportant au tableau des marches projetées, on voit que la concentration est possible en vingt-quatre heures dans les conditions suivantes :*]

Pour la II^e armée sur elle-même;

Pour la I^{re} armée sur elle-même;

Pour la III^e armée sur elle-même.

Par suite, si l'ennemi attaque le vingt-quatrième jour, il frappera une armée, la II^e ou la I^{re} ou la III^e, mais rien qu'une, le tiers des forces; les armées sont trop loin les unes des autres pour pouvoir prendre part à la même affaire.

Il en est de même si, au lieu de réunir chaque armée sur elle-même, on effectue la concentration sur un point quelconque du front.

Bien plus, si l'ennemi se présente, sans attaquer la 5^e division d'infanterie, ce qui lui est facile, étant donnée l'étendue du terrain par lequel il peut aborder, alors les vingt-quatre heures disponibles même n'existent plus... (2).

[*Moltke prévoit et organise a priori une bataille*

(1) *De la Conduite...*, p. 66.

(2) *Ibid.*, p. 67.

sur la Sarre avant de posséder aucun renseignement précis sur l'armée française.]

... I. Cette bataille que l'on monte sur la Sarre pour le 8 et le 9 août, on l'y aura :

1^o Si les Français n'attaquent pas plus tôt, ou

2^o Si les Français ne reculent pas, ou

3^o Si les Français ne manœuvrent pas à droite ou à gauche. En un mot, la combinaison ne doit réussir que contre un ennemi immobile par nature, puisque rien dans l'attaque ne le fixe avant ces jours-là.

II. Mais en outre :

1^o Si les Français attaquent avant le 8 ou le 9, les trois armées allemandes ne sont pas à la bataille, comme on l'a déjà vu ;

2^o Si les Français reculent, la manœuvre tombe à vide, il faut en monter une autre, la crise naît et dure tout le temps de cette préparation. Les armées ont frappé dans le vide, elles ont de plus abouti à une concentration, à une condensation qui va les immobiliser pour plusieurs jours ;

3^o Si les Français manœuvrent à droite ou à gauche du point visé, notamment vers l'est, la manœuvre fixée d'avance a créé un enchevêtrement sans limite, au milieu duquel doit s'orienter et se monter la nouvelle manœuvre.

III. La décision est obtenue par une armée d'aile (la III^e armée dans la bataille de la Sarre), le tiers des forces environ, masse incontestable-

ment respectable, capable d'assurer le résultat tactique, la victoire du jour, incapable par contre d'en faire sortir les immenses conséquences de la manœuvre et de la bataille napoléoniennes, dans lesquelles la décision est demandée au gros de l'armée, comme on le verra plus loin.

IV. C'est sur le champ de bataille même, pendant l'action, sur la Sarre, vers le 9 août, pour les I^{re}, II^e, III^e armées (comme à Sadowa, pour les trois armées de 1866), que doit se faire la réunion des forces; cette opération reste par suite, jusqu'au dernier jour, aléatoire, incertaine, à la merci d'une manœuvre de l'adversaire; elle laisse dans la même incertitude le résultat tactique final poursuivi, la décision.

A cette conception de l'attaque de Moltke, la *manœuvre directe avec le corps de bataille*, opposons celle de Napoléon : qu'il agisse en 1805, 1806 ou 1807, son corps de bataille, fort de trois colonnes, trois masses (en 1806), possède une tête, organe propre, l'avant-garde générale (en 1806, 1^{er} corps et réserve de cavalerie, le tout sous les ordres de son beau-frère Murat). Sa manœuvre consiste alors à chercher l'adversaire avec cette avant-garde qui a des effectifs suffisants, qui au besoin est renforcée; tandis que, avec le gros des troupes, avec l'armée, le corps de bataille éclairé, réuni en entier (avant l'action), il va manœuvrer et attaquer l'adversaire déjà saisi par l'avant-garde; le

tournant avec le gros de son armée, se présentant et agissant d'emblée sur sa ligne de communication. De là ces batailles à fronts renversés qui caractérisent la guerre napoléonienne et dont les conséquences sont si considérables... (1).

... La comparaison des chefs d'armée, à ce point de vue de l'engagement de la bataille, nous montre : Napoléon tournant l'armée ennemie *avant* la bataille avec le *gros* de son armée, qu'il a *réuni*, et attaquant seulement alors; Moltke tournant l'adversaire *pendant* la bataille avec une *partie* de ses forces (III^e armée à la bataille de la Sarre); la réunion de ses moyens se faisant sur le *champ de bataille* par convergence des colonnes. Le premier poursuit *plus sûrement* une victoire *plus féconde* en résultats, grâce à une stratégie à laquelle il demande une direction d'attaque permettant ces résultats, grâce à une conduite de troupes hautement combinée dans le temps et dans l'espace, par l'emploi de son avant-garde.

Dans la manœuvre du premier, apparaît par contre un danger réel : c'est, en tournant, d'être tourné; en coupant les communications de l'ennemi, de perdre les siennes propres. De là les préoccupations du grand homme pour sa ligne d'opérations. Aussi en 1806, pour ne citer qu'un exemple, prend-il une double base : le Danube, le Rhin.

(1) *De la Conduite...*, p. 72-73.

Avec les armées modernes, que les pays occupés ne suffisent plus à nourrir, qui ne peuvent vivre que sur l'arrière, les conséquences d'une manœuvre sur les lignes de communications ont considérablement augmenté; si elle aboutit, c'est la ruine de l'ennemi. Par contre, ces communications relativement courtes sont faciles à couvrir. L'on a les plus grandes difficultés à les atteindre, comme aussi à préparer et à exécuter une bataille à fronts renversés, étant donnés les effectifs actuels et plusieurs autres circonstances nouvelles... (1).

[*L'immensité des moyens (hommes et approvisionnements de toutes sortes) à transporter et par suite la nécessité de prévoir longtemps à l'avance un plan de transport relativement rigide, font que la concentration doit être décidée et exécutée à peu près complètement avant qu'aucun renseignement sur l'ennemi ne soit parvenu.*]

... Peut-être faut-il rechercher, dans ces difficultés d'exécution reconnues par lui, la raison pour laquelle il (*Moltke*) se borne à une manœuvre plus prosaïque, comparée à la manœuvre artistique et géniale de Napoléon, mais plus facile à mener à bien, et reconnaît alors une fois de plus la prudence et la sagesse d'une théorie qui maintient intact le principe toujours vrai de l'acte de force : attaque de front et attaque décisive, mais en fait

(1) *De la Conduite...*, p. 74-75.

l'application qui lui paraît le mieux convenir aux proportions des effectifs, comme aussi à la conduite qu'il pouvait imprimer à l'entreprise; et qui, dans ces conditions, a déterminé une répartition des forces incontestablement judicieuse dans le sens du *front*, incontestablement discutabile dans le sens de la *profondeur*... (1).

... En ce qui concerne la *répartition des forces dans le sens de la profondeur*, nous avons vu la théorie de l'avant-garde de Moltke, gros corps de cavalerie soutenu à plusieurs journées en arrière par une division d'infanterie, par suite :

Organe de renseignement d'une valeur discutabile;

Organe de résistance d'une puissance insuffisante.

Mais bien plus, cet organe, il ne le constitue pas, il ne le garde pas à ses ordres, il répartit toutes les forces disponibles entre les trois armées; qu'arrive-t-il alors? C'est que chacune, ayant un but propre, consacre à la poursuite de ce but *tous* ses moyens. Mais alors le corps de cavalerie projeté n'existe pas, la tâche reconnue indispensable cependant au développement de la manœuvre d'ensemble ne sera pas remplie. Un enseignement immédiat se dégage de là : pour que le service d'une avant-garde générale reconnue nécessaire,

(1) *De la Conduite...*, p. 76-77.

Combat de SAALFELD
10 Oct. 1806

Situation à 1^h

Münchberg

Neuharau

Don
Hofen

Ob
Cott

Stimmels

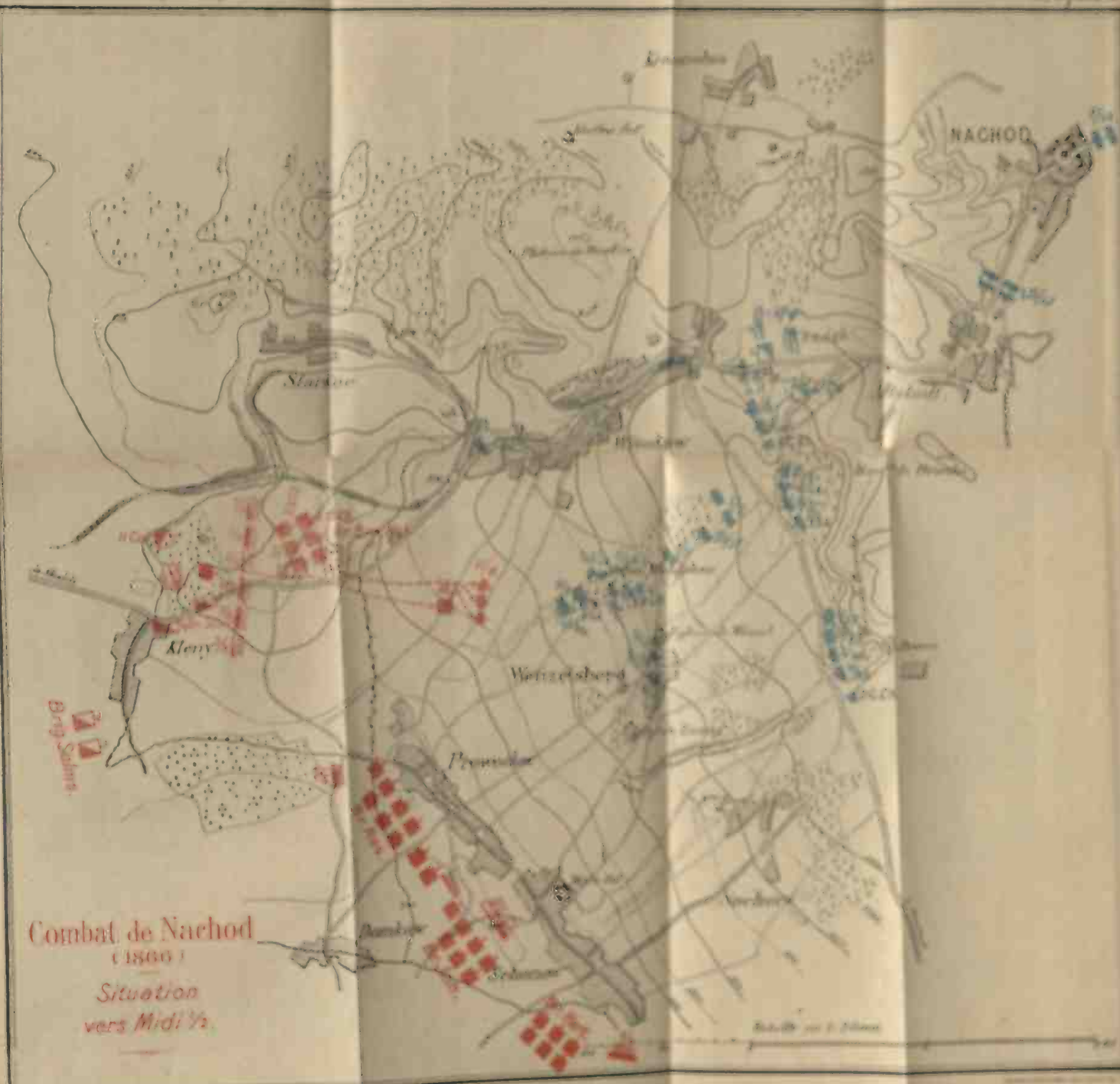
Alten
Saalfeld

Saalfeld

1716



Linsgau



Combat de Nachod
(1866)

Situation vers Midi 1/2.

1:100,000

même par de Moltke, soit assuré, il faut que cette avant-garde soit constituée organiquement, d'une façon indépendante des armées, et reste aux ordres du généralissime. ¶

Quant à de Moltke, n'ayant pas cet organe propre, à sa main, il est facile de prévoir que :

1^o De *renseignement*, il n'en aura pas, ou il sera le dernier informé; faute de renseignements, il suspendra ses décisions; ou bien il les prendra sur des hypothèses; il mènera en aveugle;

2^o Faute de protection garantissant la concentration de toutes ses forces, il verra son dispositif, dispersé pour la marche, tomber surpris sur l'ennemi sans avoir le temps de se réunir.

En somme donc, toute *direction stratégique éclairée* lui est organiquement interdite, c'est de surprise en surprise qu'il va promener ses armées. Qu'en résultera-t-il? Ses troupes vont nous le dire. Menées de la sorte, rencontrant l'ennemi, elles vont évidemment frapper, non qu'elles en aient l'ordre, mais parce qu'elles n'ont pas d'ordre contraire (comment l'auraient-elles? on ne sait où est l'ennemi). Mises brusquement en présence de l'adversaire, il faut bien qu'elles se *décident*, l'esprit militaire dicte leur conduite. ¶

Tandis que le commandement supérieur *réserve* encore ses décisions, elles concluent. Tandis qu'il s'abstient d'une direction effective, en raison des brouillards qui l'entourent, elles la *prennent*; elles

conduisent la manœuvre stratégique qui, en fait, change de main. Dans quel sens?

A défaut de toute base, de toute connaissance du sujet, le sentiment primordial de l'action inspire les troupes, elles attaquent; la manœuvre stratégique précipite son allure, elle s'emporte; mais continue-t-elle d'exister au moins en tant que manœuvre? C'est ce qu'on va voir... (1).

... Les troupes s'engagent, ... en ignorance complète :

1° De la situation ennemie;

2° De la situation de leur armée.

De là tout le mal-fondé de leur décision initiale :

1) Au point de vue tactique : danger très grand de frapper un adversaire très supérieur;

2) Au point de vue stratégique : la bataille s'engage là où le commandement supérieur ne la voulait pas; *quand* il ne la voulait pas (elle n'est pas encore prête); *autrement* qu'il ne la voulait.

Bataille *imprévue, improvisée, impossible à conduire*, dirons-nous donc, telles sont les conséquences forcées de cette conduite des troupes. L'issue en serait fatale devant un adversaire actif. Au total, l'action mal engagée par la stratégie amène sûrement au désastre, si une tactique supérieure ne présente à son profit ses arguments toujours décisifs... (2).

(1) *De la Conduite...*, p. 77-78.

(2) *Ibid.*, p. 79.

... Dès à présent retenons... la supériorité de la combinaison napoléonienne avec l'avant-garde qui procure non seulement l'attaque à grands effets dont il a été parlé précédemment, mais aussi la *sûreté* dans tous les résultats, car elle permet de frapper où l'on veut, *comme* et *quand* on veut, en *parfaite connaissance de cause*; l'avant-garde est organisée pour *voir, attaquer, résister, manœuvrer* en retraite, etc.

Rappelons-nous 1806... (1).

... En présence de cette impuissance, avouée dans l'organisation allemande, du commandement à commander, de l'obligation où il se trouve de s'en rapporter aux décisions des sous-ordres qui forcément ignorent, n'est-elle pas supérieure, la théorie comme l'organisation de Napoléon, théorie qui, pour garantir au commandement supérieur de toujours commander, pour lui éviter de voir ses projets contrecarrés, ses calculs renversés, les assure contre les entreprises de l'ennemi, contre les emportements des troupes; *soustrait* celles-ci à l'action attirante de la bataille jusqu'au moment voulu; donne de la *durée* au rayon fugitif de lumière par la permanence d'une *sûreté* aux mains du général en chef et lui rend ainsi possible la direction effective des opérations pour la bataille?... (2).

(1) *De la Conduite...* p. 80.

(2) *Ibid.*, p. 82.

... Voilà comment, au vingtième siècle, la conception supérieure de Napoléon, *surprise* dans l'espace d'abord puis dans le *temps*, nous permet de voir la fin d'une conception Bernhardi qui n'exploite qu'un terme de la surprise, le *temps*, la rapidité d'exécution, par une préparation plus minutieuse et laisse de côté les autres éléments dont une manœuvre est faite... (1).

... Le Grand Quartier Général arrive le 2 août à Mayence. Si donc, antérieurement à cette date, les Français avaient attaqué, ils auraient trouvé non seulement des armées en voie de formation, mais encore des armées sans commandement... (2).

Mais quand la direction supérieure existe, elle continue de rester à Mayence; elle entend de là diriger les opérations, d'après les renseignements qui lui parviennent de la Sarre (à 120 kilomètres) et que doivent lui fournir les escadrons de la II^e armée.

C'est dire l'insuffisance de l'information, car si la rapidité de transmission télégraphique supprime la distance, l'impression des circonstances est néanmoins lointaine, au Grand Quartier Général. Mais en outre, ces escadrons sont orientés par le commandant de la II^e armée qui n'est au courant ni des intentions ni des besoins du Grand Quartier

(1) *De la Conduite...*, p. 86.

(2) *Ibid.*, p. 110.

Général à Mayence, si bien que celui-ci n'aura pas les renseignements qui lui importent ou les aura tardifs et incomplets, le tout faute d'un organe propre et à ses ordres.

En pareille situation, Napoléon court à son avant-garde non seulement pour y être plus tôt informé, mais aussi pour voir lui-même et de près, pour diriger son service de renseignements, prendre en main la conduite de l'avant-garde dont les découvertes et les progrès vont servir de base à sa manœuvre... (1).

Voir aux *Préceptes* le paragraphe *Commandement*.

b) LA MARCHÉ A LA SARRE (3-6 août). — [Moltke prend l'offensive le 3 août. La III^e armée doit franchir la Lauter et entrer en Alsace...

La I^{re} et la II^e armée vont se porter sur la Sarre. Des ordres mal compris amènent un conflit entre Steinmetz et Frédéric-Charles, le premier refusant de laisser libres les routes nécessaires au second.

Pendant ce temps Napoléon III lance tout le 2^e corps (Frossard) en reconnaissance vers Sarrebruck où se trouve un faible détachement de couverture.]

... La réunion de la II^e armée n'a été protégée que par la distance... (2).

(1) *De la Conduite...*, p. 111-112.

(2) *Ibid.*, p. 116.

... La cavalerie, répartie d'emblée en trois groupes, va être employée suivant les mêmes principes, ou plutôt la même absence de principes; on fera même quatre colonnes, savoir :

| | | | |
|----------|---|---|-------------|
| A | } | 5 ^e division, brigade Redern, | } direction |
| droite : | | par la Nahe; | |
| | | 5 ^e division, brigade Barby, à | |
| | | sa gauche; | |

Au centre : 6^e division de cavalerie, par la Glan, vers Neunkirchen;

A gauche : brigade Bredow, renforcée d'un régiment et accompagnée du général Rheinbaben, par Alzey, Dürkheim, Kaiserslautern, Hombourg.

Ces troupes ont pour mission, suivant les instructions de Frédéric-Charles, de *dérober* aux regards de l'ennemi les mouvements de ses troupes, en même temps que de *découvrir* la situation, les positions, les mouvements de l'ennemi, d'apprécier en particulier à leur juste valeur les incursions qu'il tenterait sur le territoire allemand.

Elles sont suivies à une journée de marche par deux divisions d'infanterie, sur deux routes, la 5^e du III^e corps, la 8^e du IV^e... (1).

... L'armée ne sera en effet *éclairée* dans sa marche par cette nombreuse cavalerie que si le vide et l'immobilité continuent d'exister du fait de l'ennemi... Dans le cas contraire, l'offensive partielle,

(1) *De la Conduite...*, p. 117.

même très restreinte, des Français met la cavalerie allemande en retraite et cela sans qu'elle puisse mesurer l'importance de l'attaque, faute de moyens de résistance... Le commandement allemand suspend la traversée de la région boisée, sans raison sérieuse. Il peut à ce compte l'ajourner longtemps. Aussi, sans plus l'attendre, se passe-t-il de ce renseignement et ordonne-t-il, le 31 juillet, le mouvement en avant de la II^e armée.

Mais alors, si les Français, prenant l'offensive, font observer la I^{re} armée par un de leurs corps d'armée et marchent avec les quatre autres contre la II^e armée, ils trouvent dans les premiers jours d'août :

Le III^e corps débouchant par Wörrstadt, suivi à distance par le X^e;

Le IV^e débouchant à Kaiserslautern, à 30 kilomètres de la route précédente, suivi également de loin par la Garde.

Une pareille situation eût été incontestablement bonne pour les quatre corps français; ils seraient venus, sans rencontrer d'obstacle capable de ralentir leur marche, frapper trois corps allemands au plus. Que devenait alors le raisonnement de Moltke précédemment cité : « Le prince Frédéric-Charles aurait à sa disposition plus de 194.000 hommes d'infanterie... » ? Le prince les avait bien à sa disposition, mais il ne pouvait les retirer à temps de la région boisée, traversée par deux seules routes,

pour les présenter ensemble à l'adversaire, faute d'une avant-garde qui, après lui avoir signalé l'urgence d'une réunion des forces, lui aurait garanti, par sa résistance, le temps, c'est-à-dire la possibilité de réaliser cette opération. La sûreté, que l'on a cherchée par le déploiement de la cavalerie, continue de faire défaut; la situation de l'armée reste précaire... (1).

Le 31 juillet, l'empereur Napoléon III recevait des renseignements disant que Steinmetz, à la tête des VII^e et VIII^e corps, marchait vers le sud; que de grosses masses se concentraient à Mayence et à Mannheim. D'autre part, les commandants de corps d'armée français faisaient connaître qu'ils n'étaient pas encore en état de passer à l'offensive. En conséquence de cette situation, on se décidait au Grand Quartier Général français à prendre un moyen terme, une décision qui allait forcément manquer de but. On ordonnait une reconnaissance offensive pour obliger, pensait-on, l'ennemi à montrer ses forces. Elle est exécutée par :

Le 2^e corps marchant sur Sarrebruck, et soutenu :

A droite, par une division du 5^e corps débouchant à Sarreguemines sur la rive droite de la Sarre;

A gauche, par une division du 3^e corps agissant sur Wehrden;

(1) *De la Conduite...*, p. 119.

Plus à l'ouest, par une démonstration du 4^e corps sur Sarrelouis.

C'est dans ces conditions que s'engageait, le 2 août, l'affaire de Sarrebruck : menée par les forces françaises énumérées ci-dessus, commencée à 10 heures du matin, elle était terminée peu après midi. Ces masses ont rencontré deux compagnies prussiennes, puis un bataillon (II^e du 40^e), bientôt mis en retraite après avoir perdu 4 officiers et 79 hommes. Telle est cette affaire de Sarrebruck que l'on a ironiquement, mais justement baptisée : bataille de trois divisions contre trois compagnies ; ou manœuvre contre un ennemi figuré... (1).

... Une première morale se dégage de ces faits :

Une faible troupe (le bataillon prussien), même attaquée par des forces très supérieures, n'est ni surprise, ni détruite si :

1^o Elle se garde ;

2^o Elle sait manœuvrer en retraite, comme c'est le rôle des troupes de sûreté qui n'ont pas pour but de fournir la victoire, mais d'en permettre la préparation.

Tout au contraire, le surlendemain de ce jour-là, la division Douai, qui eût dû remplir le rôle d'avant-garde de l'armée d'Alsace, sera détruite en pure perte à Wissembourg, pour s'être laissé surprendre et n'avoir pas su remplir son rôle d'organe de sûreté.

(1) *De la Conduite...*, p. 120.

Quant au résultat final de l'opération française du 2 août, il était nul; il ne pouvait en être autrement : on trouvait le vide devant soi, on avait la liberté de franchir la Sarre, on n'était ni en état ni dans l'intention d'en profiter. Mais si l'on eût trouvé l'adversaire en force, c'est l'orage qu'on eût appelé, quand on n'avait pas les moyens de le recevoir. Une fois de plus s'affirmait la vérité : on ne reconnaît pas pour reconnaître, mais bien pour éclairer une opération qu'on a les moyens d'entreprendre... (1).

... Les vues continuent à diverger au Grand Quartier Général et à la 1^{re} armée, faute d'explications suffisantes pour Moltke et en raison du lachisme de ses dépêches... Le commandement supérieur ne sera pas obéi parce qu'il n'est pas compris ou admis. Toute sa combinaison, sa manœuvre pour aborder et frapper l'adversaire sera renversée par insuffisance de direction, avant d'être commencée. Il ne suffit donc pas de faire de beaux plans, il faut, dès le début et pendant toute l'exécution, un commandement effectif faisant connaître et accepter sa pensée et sa volonté. Moltke, chef d'État-major, ne remplit que la moitié de chacune de ces deux tâches.

Qu'on se rappelle au contraire Napoléon dans ces circonstances toujours brumeuses qui accom-

(1) *De la Conduite...*, p. 121-122.

pagnent les débuts d'une campagne. Sans parler de l'autorité incontestée dont il est entouré, nous le voyons alors écrire à ses maréchaux des lettres de plusieurs pages pour les bien mettre *au point, à son point.*

Il sait bien, lui, l'homme autoritaire par essence cependant, sobre d'explications superflues, que, si l'ordre, par sa forme brève et impérative, supprime le raisonnement et évite la discussion, il ne suffit pas toujours à éclairer l'esprit des subordonnés, placés aux premiers échelons de la hiérarchie; que l'obéissance uniquement aveugle ne comporte pas forcément une exécution rationnelle et logique, conforme à la pensée du généralissime. Pour se faire comprendre, il faut s'expliquer, parler ou écrire longuement... En dehors des ordres, il y a les directives; en dehors des directives, la correspondance sous sa forme habituelle. Quand on veut s'entendre, on doit se parler ou s'écrire, dans la vie militaire comme dans la vie civile. Le silence, le laconisme, ne suffisent au commandement que là où il n'y a rien à demander à l'esprit des subordonnés... (1).

c) BATAILLE DE SPICHEREN (6 août). — [*Le 2^e corps français (Frossard) est entre Sarrebruck et Forbach, sur les hauteurs de Spicheren. Les quatre divisions du 3^e corps (Bazaine) sont sur un*

(1) *De la Conduite...*, p. 141-142.

cercle ayant Sarrebruck pour centre et un rayon de 20 kilomètres à Sarreguemines, Marienthal, Puttlinge et Saint-Avold. Le 4^e corps (Ladmirault) est à Boulay, la Garde à Courcelles. Steinmetz, mal orienté par Moltke et mal éclairé, lance le VII^e corps sur la Sarre. Kamecke attaque les Français avec la 14^e division. Le VIII^e corps accourt à la rescousse, de son propre mouvement. Chez nous, les quatre divisions du 3^e corps ne bougent pas. Leur intervention, le 6 au soir, pouvait occasionner la perte de toute la I^{re} armée allemande engagée à fond et épuisée.]

... De la décision spontanée du général de Kamecke, simple commandant de division, sort la bataille de Spicheren; l'offensive allemande, n'étant ni voulue ni préparée par le commandement supérieur, risque d'aborder, sans forces suffisantes et sans direction d'ensemble, un ennemi intact, sur lequel on a, à la 14^e division, de vagues renseignements... (1).

... Les conséquences de la décision sont incalculables. La raison voudrait donc qu'avant de tenter l'aventure du Rotherberg on en ait mesuré la portée; qu'avant d'attaquer, on ait reconnu l'adversaire pour savoir ce qu'il vaut sur ce point et sur les hauteurs avoisinantes. A cet égard encore, la décision du général Kamecke s'égare par absence

(1) *De la Conduite...*, p. 164.

d'information. Il attaque en fait sans savoir ce qu'il a devant lui et sans chercher à le connaître... (1); la décision du général Kamecke ne procède ni d'une interprétation rationnelle de son rôle de commandant de division de première ligne dans une armée ou un ensemble de plusieurs armées; ni d'une connaissance acquise de la situation ennemie qu'il laisse systématiquement de côté; mais uniquement de l'ardeur guerrière, de l'idée préconçue et arrêtée d'attaque, sentiment très respectable incontestablement, qui ne suffit pas toutefois pour fixer la conduite de commandants d'avant-garde au sens complet du mot, chargés de travailler tout d'abord pour le compte des gros qui les suivent, de préparer une manœuvre montée par le haut commandement visant la bataille avec toutes les forces, dont ils n'ont ni à hâter le jour, ni à fixer le lieu.

Qu'on ne voie pas dans les critiques ci-dessus la suppression des vertus militaires les plus nécessaires, l'initiative, l'esprit d'offensive; on ne peut les refuser à certains chefs de la Grande Armée de Napoléon. Leurs actes nous montrent constamment comment ils ont associé ces vertus à une autre tout aussi nécessaire, la discipline, tout d'abord de l'esprit; comment cette vertu des subordonnés prolongeant l'action d'un commandement

(1) *De la Conduite...*, p. 165.

supérieur, qui constamment les éclaire et les mène, a permis de réaliser les ensembles que réclame l'impitoyable théorie et que l'école allemande de 1870 a cru pouvoir atteindre par un simple appel aux initiatives de subordonnés abandonnés à eux-mêmes, dans l'ignorance des projets du commandement absent d'ailleurs, devant un ennemi sur lequel ils sont aussi peu fixés... (1).

... Le canon de la 14^e division a appelé sur le champ de bataille la 16^e division. Mais il appelle aussi la 5^e division de la II^e armée... (2).

... Unité de vues, activité, initiative, confiance, solidarité, telles sont les forces qui animent, à tous les grades, l'armée prussienne, et qui vont amener immédiatement sur ce champ de bataille improvisé trois divisions (14^e, 16^e, 5^e) de trois corps différents, apportant ainsi la vie où devrait se produire la mort. Tout le monde ose agir, décider. Le supérieur n'est que devancé par son inférieur; il adopte et approuve la décision qu'il a prise; il règle sa conduite sur les dispositions qui en résultent. C'est partout le sentiment de l'action, le besoin de l'offensive dans toute sa splendeur. Une armée est bien près d'être victorieuse quand du haut en bas de l'échelle un pareil élan l'électrise... (3).

(1) *De la Conduite...*, p. 167-168.

(2) *Ibid.*, p. 170.

(3) *Ibid.*, p. 172.

... La bataille est née ... d'une interprétation par les commandants de troupes de première ligne, d'une situation inattendue qu'ils n'ont pas qualité pour juger entièrement...; ... c'est la valeur de deux corps d'armée qui viennent en fin de journée travailler ensemble sur un champ de bataille improvisé; résultat incontestablement digne de remarque, si l'on observe qu'il est uniquement dû à l'esprit de solidarité, de camaraderie, non à l'action du commandement supérieur; effectif qui est malgré tout bien faible pour aborder une puissante armée intacte, d'un moral excellent, comme l'armée française du 6 août 1870. Au total, la bataille n'est nullement préparée; elle s'engage d'une façon *inconsidérée*... (1); ... engagée d'une façon désordonnée, elle est d'une conduite impossible; en l'entreprenant, les commandants d'avant-garde, général de Kamecke en particulier, ont foulé aux pieds, sans la connaître d'ailleurs, la *manœuvre* et la *bataille des armées*, à la recherche desquelles Moltke subordonne tout cependant; ils ont engagé le procès sans en avoir en main toutes les pièces, ils en ont lancé le grand argument, la bataille, sans pouvoir la manier. On a couru les plus grands risques pour aboutir à une victoire sans résultat appréciable. C'est qu'en effet, au lieu de la bataille de deux armées montée sur la Lauter pour le 7,

(1) *De la Conduite...*, p. 174.

ou de la *bataille de trois armées* préparée sur la Sarre pour le 9, c'est *avec trois divisions* seulement qu'on a gauchement frappé un corps français; on a bien obtenu le succès tactique, mais non les grands résultats que l'on pouvait attendre de la manœuvre de Moltke. Celle-ci, visant à frapper d'emblée, *avec la totalité des forces, en surprise*, le gros encore *incomplet et inactif* des corps français, eût, par un développement logique, abouti à un Sedan de Lorraine, le résultat était à prévoir. Tout au contraire, le coup de tonnerre de Spicheren, sorti de la décision Kamecke, en avertissant les Français, les sauvait d'une destruction aussi complète... (1).

... Le système de commandement n'est donc pas viable qui fait dépendre le sort de la manœuvre projetée, et de la bataille en particulier, d'une décision juste ou fautive d'un commandant de troupe forcément ignorant de la situation générale des deux partis.

Moltke a cru pourvoir à tout, en commandant au jour le jour comme en 1866, ou en réglant lui-même les mouvements des corps d'armée. Aux directives et instructions d'ensemble réclamées par Steinmetz qui marche en aveugle et demande la communication des projets du généralissime, aux longues lettres de Napoléon à ses maréchaux,

(1) *De la Conduite...*, p. 175-176.

il a substitué de brefs télégrammes; les faits donnent tort à cette façon d'agir... (1).

Ici, un commandement supérieur fait défaut. Moltke n'est que chef d'État-major, c'est évident, mais en outre son action ne franchit jamais les limites de ces fonctions intellectuelles. Si, par un appel constant aux facultés et aux travaux de l'esprit, au raisonnement et au calcul en particulier, il monte une combinaison, il s'en rapporte ensuite au *papier*, à l'ordre journalier, concis, laconique, du soin de la faire comprendre et réaliser. Là s'arrête son action dirigeante. A la tête des armées allemandes manque un commandement qui cherche par son impulsion, par un entraînement effectif des hommes, chefs subordonnés ou soldats, à imposer et à réaliser sa combinaison; qui prenne en main, le moment venu, l'argument unique et décisif cependant de la guerre, la direction de la bataille. C'est pour avoir manqué de cette faculté de commander que Moltke va être obligé de poursuivre, jusqu'au 18 août, son attaque préparée sur la Sarre, et qui lui échappe non du fait de l'ennemi, mais par l'initiative de ses subordonnés... (2).

... En admettant que Moltke eût commandé de la façon la plus explicite, la plus claire et la plus obéie, il ne pouvait encore, faute d'une

(1) *De la Conduite...*, p. 177.

(2) *Ibid.*, p. 177-178.

avant-garde, garantir aucune durée à la manœuvre projetée, car il n'était pas maître d'éviter à son corps de bataille une action prématurée qui n'était en rien cependant l'affaire voulue.

Son système d'attaque (un centre et deux ailes) n'est alors viable que devant un ennemi qui n'attaque pas, ne recule pas, ne manœuvre pas, complètement infirme au total, avant toute mainmise sur lui... (1).

... Mais le dispositif français permettait en tout cas, le 7, de concentrer :

Le 3^e corps français vers Puttelange,

Le 4^e corps français vers Haut-Hombourg,

La Garde française vers Saint-Avold,

de réunir à cette masse le 2^e corps, qui n'était pas détruit; d'attaquer dès lors, avec 130.000 hommes, les forces allemandes aventurées sur la rive gauche de la Sarre, trois corps d'armée, VII^e, VIII^e, III^e, abandonnés à eux-mêmes, pendant deux jours entiers — les 7 et 8 août — en présence de toutes les forces françaises de Lorraine réunies... (2).

[*Faute d'une avant-garde générale, Moltke marche avec un bandeau sur les yeux, et, après la bataille de Spicheren, perd le contact des Français en retraite.*]

... Dès le 8 au soir, le commandant de la II^e armée, ayant trouvé le vide dans sa manœuvre

(1) *De la Conduite...*, p. 181.

(2) *Ibid.*, p. 185-186.

contre les forces françaises d'Alsace qu'il a visées, et ayant perdu le contact avec celles de Lorraine qu'il a abandonnées, ne recevant d'ailleurs aucune instruction du Grand Quartier Général qui n'est pas mieux informé que lui, ne prend aucune disposition particulière pour le 9 et se borne à prescrire aux corps de première ligne de serrer sur leurs têtes de colonne et à ceux de deuxième ligne de se concentrer... (1).

Immobilité, telle est bien encore la conséquence forcée de l'abandon du principe : rechercher la principale armée ennemie pour la battre. Pour les mêmes raisons, le Grand Quartier Général à Hombourg, loin de tout contact avec l'adversaire, ne peut rien ordonner, et la situation risque de se prolonger de la sorte, si les chefs en sous-ordre, de première ligne, usant d'initiative, n'avaient eux-mêmes éclairé ce haut commandement défailant même à sa tâche de déterminer les directions sur lesquelles il veut être fixé... (2).

... Combien plus facile eût été la tâche, en tout cas la lumière, à un commandant d'armée qui, courant le 6 à la bataille, eût pris en main, le 7, la reconnaissance nécessaire, appelé pour cela toute la cavalerie disponible, jeté une forte avant-garde sur la route Saint-Avold—Metz, fixé la situa-

(1) *De la Conduite...*, p. 211-212.

(2) *Ibid.*, p. 212.

tion de l'adversaire dans cette direction, puis sur les routes avoisinantes, et encadré, pour finir, le gros des forces adverses, dans ses découvertes successives ! Moltke continue de rester le chef d'État-major d'un monarque âgé qui s'abstient d'intervenir personnellement dans les grandes décisions de la guerre. Il serait difficile de voir, dans la réunion de ces deux hommes à la tête des armées allemandes, un commandement supérieur, capable de rendre à la lutte l'allure suivie et foudroyante que lui imprimait un Napoléon... (1).

... Alvensleben (2), informé dans la nuit du 8 au 9, par la 6^e division de cavalerie, que les Français ont évacué Saint-Avold, décide d'y porter son corps d'armée. Une fois de plus, les spectateurs des premiers rangs voient mieux le spectacle que ceux des derniers. Le commandement qui s'y place, surtout s'il a en main une force capable d'éclairer au travers du brouillard, dans les directions qui lui importent, est bientôt en état de juger la situation adverse, tout au moins de saisir les vides qui s'y produisent, et d'en profiter... (3).

... Instruit dans la matinée du 9, d'une façon certaine, de la situation dans la région Boulay—Bouzonville; sollicité également par Steinmetz de

(1) *De la Conduite...*, p. 213.

(2) Commandant le III^e corps d'armée allemand.

(3) *De la Conduite...*, p. 218.

faire tâter la gauche de l'ennemi avec de l'infanterie et de l'artillerie, Moltke maintient encore la I^{re} armée en place.

C'est qu'en définitive, pour tout expliquer, les agissements de l'ennemi lui importent peu; ce qui l'occupe, c'est l'alignement de ses armées qu'il dispose pour la manœuvre de la Moselle, la II^e armée portera, seulement le 10, ses derniers corps sur la Sarre; dès lors il n'y a rien à faire le 9 avec la I^{re}... (1).

d) LA MARCHÉ A LA MOSELLE. — [*Le Grand Quartier Général allemand vient à Sarrebruck le 9 août et se dispose à continuer son mouvement offensif dans la direction de la Moselle où l'on suppose que l'ennemi s'est retiré, tandis que ce dernier se dirige sur Metz.*]

... Le temps d'arrêt des armées allemandes sur la Sarre se prolonge. Le mouvement en avant n'est repris en définitive que le 11. Les I^{re} et II^e armées allemandes qui ont franchi la Sarre, attaqué et vaincu le 6, sont encore immobilisées le 10; elles consacreront la journée à se reposer ou à se disposer sur les routes qui leur sont assignées.

L'effet immédiat d'une victoire à Spicheren, doublée cependant d'une autre victoire à Fröeschwiller, le même jour, est donc d'arrêter les masses allemandes; elles sont incapables de supporter et de

(1) *De la Conduite...*, p. 219.

poursuivre ces heureux résultats, sans s'arrêter, reprendre haleine, se remettre en ordre; il leur faut quatre jours pour cela. Le système d'attaque dont nous avons vu les faiblesses est encore plus faible, semble-t-il, comme dispositif de guerre. Car enfin la victoire n'est qu'un moyen d'arriver aux fins de la guerre, à la destruction d'abord des forces organisées de l'adversaire que garantit seule l'exploitation immédiate de la supériorité matérielle et morale créée par cette victoire. Le temps d'arrêt, c'est au contraire la possibilité laissée à l'adversaire de se remettre des premiers coups... (1).

... En fait, si l'on se rapporte aux premières batailles d'août 1870, elles avaient certainement plongé dans le désarroi le plus complet le commandement français, au-dessous de sa tâche dès le début; mais les troupes n'en étaient pas troublées; dans leur état de dispersion, elles ne se voyaient vaincues que par une supériorité numérique écrasante; elles demandaient à venger leurs échecs, certaines de vaincre si on les lançait ensemble à l'attaque. S'arrêter sur la Sarre, comme le firent les Allemands, c'était non seulement épargner la destruction à l'adversaire, mais aussi permettre à ce commandement français de se ressaisir, d'exploiter les sentiments puissants de ses soldats,

(1) *De la Conduite...*, p. 222.

comme aussi d'incontestables moyens matériels; de frapper dès le 7, le 8 ou le 9 avec l'armée de Lorraine contre les trois corps allemands aveuglés et enchevêtrés en avant de Sarrebruck, d'y remettre tout en question ou d'entreprendre toute autre combinaison : se retirer en arrière où il voudrait pour se réorganiser, se renforcer, puis se défendre; ou bien se concentrer en un point quelconque de la région, pour de là attaquer avec toutes les forces une partie quelconque de la longue ligne des armées d'invasion... (1).

Qu'on se rappelle Napoléon « tombant comme la foudre » sur une partie de l'armée ennemie pour la culbuter, puis « profitant du désordre que cette manœuvre ne manquait jamais d'apporter dans l'armée ennemie pour l'attaquer dans une autre partie, sans temps d'arrêt ». Qu'on se rappelle les étapes de sa marche rapide ininterrompue, en 1806; Saalfeld, le 10 octobre; Iéna, Auerstædt, le 14; Halle, le 17; l'entrée à Berlin, le 25; Prentzlow, le 28; Lubeck, le 6 novembre; on en retiendra une autre notion de la guerre, comme aussi l'impression d'une union plus intime et plus forte entre un cerveau plus puissant, une volonté plus énergique, une armée plus souple... Si la halte des Allemands à la Sarre fut forcée, comme l'histoire semble l'établir, n'est-ce pas là la preuve évidente de la peine

(1) *De la Conduite...*, p. 223.

que le haut commandement eut à reprendre possession de lui-même et de son armée après des événements imprévus dont la conduite lui avait entièrement échappé? N'est-ce pas la preuve que l'outil trop lourd n'est pas à la main de l'artiste, qu'il lui glisse des doigts ou l'entraîne, dès qu'il s'en sert, le troublant au point qu'il en perd de vue son but : la destruction de la principale armée ennemie?... (1).

... Moltke disposait ici des 1^{re}, 3^e, 5^e, 6^e, 12^e divisions de cavalerie et de la division de la Garde, au total six divisions. Quelle capacité d'exploration n'avait-il pas en les réunissant totalement ou partiellement! Son abstention sur ce point montre qu'il ne croit pas *le renseignement indispensable*, qu'il ne poursuit pas plus l'art d'agir en *connaissance de cause* que l'art d'agir à l'abri de la surprise de l'adversaire. La notion de la sûreté stratégique, au point de vue du *renseignement à rechercher* pour faire de la connaissance de la réalité la base de ses décisions, lui échappe comme au point de vue d'une protection éventuellement nécessaire. Il assoit ses décisions sur le raisonnement, sur des probabilités logiquement déduites, il *décide et agit sur hypothèse*... (2).

Après le double échec du 6 août, l'adversaire, pense-t-il, doit, pour agir logiquement :

(1) *De la Conduite...*, p. 224.

(2) *Ibid.*, p. 226.

a) D'abord réunir ses forces de Lorraine, en les repliant derrière la Moselle;

b) Rallier au plus tôt les forces d'Alsace, en les retirant pour cela par Nancy et les rejoignant à l'abri de la Moselle;

c) Agir rapidement s'il ne veut pas être coupé de la route de Paris par la III^e armée.

En conséquence de ces nécessités, l'armée ennemie doit être en pleine retraite le 9; on ne pourra la joindre avant la Moselle. De là sort la nouvelle manœuvre. Ces déductions sont évidemment logiques, rationnelles; là est la conduite *raisonnable* de l'ennemi; mais ce n'est pas la *vraie*, celle qu'il tient en fait. Ici apparaît bien le caractère propre de l'homme de cabinet, du chef d'État-major allemand; c'est un appel constant à la raison; et alors, il assoit ses projets sur des conjectures et des hypothèses raisonnées. Malheureusement pour la méthode, elles ne cadrent pas toujours avec la réalité des choses, souvent invraisemblable, née de causes insaisissables ou inexplicables. Homme d'action à un plus haut degré, Moltke eût tenu plus largement compte des facteurs humains aux effets si variables; il eût cherché à baser ses projets sur la vérité recherchée, puis possédée; pour cela il eût organisé l'agent de renseignement par excellence, l'avant-garde, ou même sa masse de cavalerie dont la nécessité le frappait à Berlin, le 6 mai, qu'il ne peut constituer sur le théâtre

de la guerre parce qu'il n'est pas commandant de troupes.

Sa manière de raisonner, son traitement de l'inconnu, ont fait école dans l'armée prussienne. Von der Goltz lui-même écrit : « *Les dispositions rationnelles de l'adversaire ne sont-elles pas les plus solides bases que nous puissions donner à nos combinaisons?* » Comme si l'histoire de Napoléon, le plus perspicace cependant et le plus clairvoyant des chefs (1806 en particulier), ne répondait pas : non, et ne montrait pas le grand capitaine avançant seulement d'un pas éclairé et par suite sûr, parce qu'il s'éclaire toujours (1).

... La cavalerie dispersée sur tout le front saisira les contours de la situation, non la répartition et la distance des forces en arrière de ces contours... (2).

... Quant aux avant-gardes d'infanterie poussées en avant, en soutien de la cavalerie, elles vont garantir à celle-ci une position de recueil, c'est tout... (3).

... Si elles sont attaquées, ces avant-gardes entraînent les corps d'armée qui les ont fournies; ceux-ci entraînent plus ou moins les colonnes voisines. C'est Spicheren qui recommence, l'in-

(1) *De la Conduite...*, p. 228-229.

(2) *Ibid.*, p. 231.

(3) *Ibid.*, p. 231.

verse d'une action conduite. L'infériorité est ici notoire du système d'attaque de Moltke demandant tout à son corps de bataille : reconnaître, couvrir, marcher, manœuvrer, combattre. Comme il est facile de le prévoir et comme la suite le prouvera, aucun de ces actes ne sera pleinement rempli :

La reconnaissance s'effectuera à courte distance;

La protection n'existera pas;

La marche sera lente;

La réunion des forces ne sera jamais complète : à la bataille, il manquera près de la moitié des troupes; le 18 août, toute la III^e armée et le IV^e corps de la II^e...

... Ce dispositif de marche, imparfait par lui-même, le devient encore davantage par la direction donnée à la marche. Celle-ci ne vise pas le gros, encore intact cependant, de l'adversaire. Si nous considérons en effet les trois zones adoptées, le centre des forces allemandes se dirige sur la région voisine du sud de Pont-à-Mousson. La manœuvre est montée ferme sur Pont-à-Mousson, quelle que soit la situation de l'adversaire sur la Moselle... (1).

... Le dispositif orienté définitivement, rigide par organisation, ne peut donc qu'aller à la Moselle, son centre visant la région Pont-à-Mousson—Dieulouard, où n'est pas en principe

(1) *De la Conduite...*, p. 231-232.

cependant le gros de l'ennemi, et à la condition encore que l'adversaire négligé, qui n'est ni cherché, ni maintenu, ni observé, reste absolument inactif...

... Fauté d'un *organe de renseignement* à lui, une fois de plus, le Grand Quartier Général sera le dernier informé de « la position et des mouvements de l'ennemi »... (1).

... C'est bien là une guerre qui fait abstraction d'un ennemi agissant, susceptible à tout moment de paraître, de combattre. On va de l'avant sans chercher cet adversaire, se méfier et se garder de lui, sinon, quand on sera arrivé à pied d'œuvre, devant la position où on le suppose. C'est une stratégie qui en prend fort à l'aise. La faiblesse de la conception ressortira même en présence du commandement français de 1870... (2).

e) SURPRISE A LA NIED. — ... Dans la journée du 10 août :

Les escadrons qui éclairent l'aile droite et le centre de la II^e armée ont repris le contact avec l'armée française et atteint dans la soirée la Nied française. Ils ont trouvé là une ligne fortement occupée, et aperçu en arrière des masses ennemies importantes, en bonne position. Ils ont observé leurs bivouacs, leurs camps, leurs avant-postes;

(1) *De la Conduite...*, p. 233.

(2) *Ibid.*, p. 238.

ils ont observé des colonnes en marche de Metz vers Courcelles, Pange, Mont... (1).

Voilà bien la surprise stratégique survenue, des masses ennemies brusquement découvertes, et l'impossibilité de leur tenir tête avant le 14 : on est le 11...

... S'agit-il d'attaquer, on ne peut donc y songer avant le 16 ou le 17... (2).

Le III^e corps ne peut ... que lutter *sur place* en désespéré, il forme le *pivot de la conversion* et cela plusieurs jours durant. Tout autre eût été la situation d'un corps d'avant-garde générale, qui, ayant toujours de l'espace derrière lui, pouvait au besoin manœuvrer en retraite sans se faire détruire, tout en couvrant et assurant la concentration ou la manœuvre projetée... (3).

... Ici apparaissent bien une première fois les faiblesses de la *marche à l'aise*, vers la Moselle, de cette stratégie commode qui, procédant principalement du raisonnement à l'exclusion du renseignement cherchant à établir la réalité, s'abandonne pleinement aux conclusions de ce raisonnement... (4).

... L'ennemi, toujours libre de ses mouvements, pourra, quand il le voudra, rendre inutile la conver-

(1) *De la Conduite...*, p. 242.

(3) *Ibid.*, p. 243.

(3) *Ibid.*, p. 244.

(4) *Ibid.*, p. 245.

sion vers la Nied. On maintient alors quand même le principe de cette conversion, mais dans l'exécution on le tempère d'une marche en échelons des troupes de l'aile gauche qui conserve à ces troupes la faculté de reprendre plus tôt la direction de Pont-à-Mousson, mais qui les amènera plus tard sur la ligne Faulquemont—Verny. Tout autant de demi-mesures résultant de ce que l'on ignore dans quel sens il faudra finalement agir et qui vont affaiblir l'action finale; on n'aura que très tard la totalité des forces au point voulu, quand la direction de marche sera définitivement arrêtée; de cette conception sortiront plusieurs autres crises... (1).

... Dès le 11, ... une reconnaissance d'officier de la 1^{re} armée, arrivée à Pontigny à 2^h 45, avait fait savoir que la Nied était évacuée entre Pontigny et Northen; les hauteurs en arrière n'étaient plus occupées; un camp établi à Northen et évalué à 50.000 hommes la veille était levé. Ce renseignement parvenait télégraphiquement au Grand Quartier Général le 11 à 8^h 45 du soir. Au moment donc où Moltke venait de lancer son ordre pour la concentration devant la Nied, la situation était changée, cet ordre n'y répondait plus.

Le même jour, 11 également, une autre reconnaissance d'officier, jetée en avant par la 3^e divi-

(1) *De la Conduite...*, p. 246.

sion de cavalerie, remarquait, dès 5 heures du matin, qu'un camp de 40.000 hommes environ, établi aux Étangs, abattait ses tentes. « A l'ouest de la Nied française, les routes de Saint-Avold et de Boulay à Metz étaient couvertes de colonnes profondes de toutes armes se dirigeant vers la place; la reconnaissance les suivait au delà des Étangs et, à 11^h 30 du matin, elle voyait l'arrière-garde ennemie faire halte à Bellecroix, au point de jonction des deux routes. Les autres renseignements étaient également conçus dans le même sens... (1). »

Le lendemain 12, la reconnaissance dépassait Bellecroix et apercevait de nombreux campements français qui semblaient s'étendre jusque sous les murs de Metz.

On voyait également d'importants rassemblements français à l'ouest de Puche (1^{re} division de cavalerie), à l'ouest de Laquenexy et de Coincy (6^e division), aux environs de Grigy et de Borny (6^e division).

En avant de l'aile gauche au contraire, les reconnaissances signalaient que le pays était libre entre Moyenvic et Nancy. On avait trouvé Nancy, Dieulouard, Pont-à-Mousson inoccupés. Il en était de même, devant l'aile droite, entre la Nied et la Moselle... (2).

(1) *De la Conduite...*, p. 257-258.

(2) *Ibid.*, p. 258.

Voilà bien la faiblesse du dispositif de Moltke, déjà reconnue dans la marche vers la Sarre, puis vers la Moselle, se révélant une fois de plus quand *il s'agit de franchir la Moselle en présence de l'adversaire* ; de ce système qui, devant tout faire simultanément, agir et couvrir, se montre également impuissant à remplir ces deux tâches. Devant la rive gauche de la Moselle à aborder, et l'ennemi à tenir en respect sur la rive droite, on ne craint pas de considérer simultanément les deux objectifs, on en fera sortir la formation de deux masses séparées par l'obstacle, sans parler de la distance; on arrivera comme à Rohrbach à une dispersion extrême. Après avoir pourvu dans une certaine mesure à un danger immédiat, celui de la rive droite, on en fait naître un tout aussi grand sur la rive gauche, sans avoir la possibilité d'y porter remède à temps... (1).

f) BATAILLE DE BORNÏ (14 août). — ... Steinmetz, dans l'ignorance où il plonge ses subordonnés, pourrait vouloir commander lui-même, mais il maintient son quartier général à Varize, à 18 kilomètres du VII^e corps, et n'en sort pas ; il ne mènera pas plus son armée qu'il ne l'éclaire...

[Bazaine, nommé commandant en chef des 2^e, 3^e, 4^e corps et de la Garde, a décidé d'abandonner la Nied et de se replier sur Verdun. Le passage de la

(1) *De la Conduite...*, p. 273-274.

Moselle est plus long qu'il ne l'avait prévu. Le 14 août, la 26^e brigade, général von der Goltz, l'avant-garde du VII^e corps allemand, attaque à Borny les forces françaises qui n'ont pas encore franchi la rivière (3^e corps, Garde, une division du 4^e corps).]

... Au VII^e corps, le général von der Goltz, qui commande l'avant-garde de Laquenexy, a reçu dans cette localité, toute la matinée, des renseignements qui signalent la retraite des Français vers Metz; à 1 heure lui parvient par un officier de réserve l'avis que le I^{er} corps va attaquer. Il commence de prendre un parti. Sa décision se forme peu à peu. Malgré l'orage qu'il va déchaîner de la part du commandant de l'armée près de qui il a servi, et dont il connaît le caractère ombrageux, il se prépare à attaquer; il est 1^h 45, il le fait savoir à son commandant de corps d'armée, le général de Zastrow. Puis, les renseignements continuant d'affluer et de confirmer encore la retraite des Français, à 3 heures il donne l'ordre d'attaque...

... La décision prise est aussitôt communiquée aux commandants des 13^e et 14^e divisions, au commandant du I^{er} corps d'armée et à celui de la 1^{re} division de cavalerie.

Au I^{er} corps d'armée, on n'a pas plus d'instructions de Steinmetz qu'au VII^e, mais on a été mis au courant par le lieutenant-colonel de Branden-

stein, du Grand Quartier Général, de la situation générale... (1).

... A 3^h 30, le général von der Goltz, ayant réuni son avant-garde à Laquenexy, s'était mis en mouvement.

Maitre, avec les trois premiers bataillons, du château d'Aubigny, d'une partie de Colombey et des hauteurs au sud de ce village, il se voyait bientôt menacé de la route de Sarrebruck, du côté de Montoy; deux nouveaux bataillons engagés dans cette direction parvenaient à occuper La Planchette; les deux batteries avaient pris position au sud-ouest de Coincy; il était alors plus de 5 heures... (2).

... L'ennemi préludait par un feu écrasant à l'attaque tournante par laquelle il projetait de déloger les faibles avant-gardes prussiennes. Cette nouvelle phase de l'action n'est pas sans danger, mais dans ce moment des renforts s'approchaient du côté des Allemands. La seconde moitié de la 13^e division accourait de l'est au secours de son avant-garde serrée de près, tandis qu'au nord le 1^{er} corps, répondant en toute hâte à l'appel du général von der Goltz, était déjà engagé...

... Les avant-gardes des deux divisions du 1^{er} corps se présentaient : la première par la route de Sarrebruck, la deuxième par celle de Sarrelouis,

(1) *De la Conduite...*, p. 281-282.

(2) *Ibid.*, p. 284.

presque simultanément. Elles engageaient d'abord leur artillerie, à la 1^{re} division, au sud-ouest de Montoy; à la 2^e, au sud de la brasserie de Noisseville, tandis que l'infanterie tâchait de progresser en avant : à la 1^{re} division par Montoy et La Planchette sur Lauvallier, à la 2^e division en contournant Noisseville vers Nouilly...

Vers 6 heures du soir, sur tout l'espace compris entre Colombey et Nouilly, la majeure partie de l'infanterie des trois avant-gardes de divisions (13^e, 1^{re} et 2^e) était engagée dans une action fort indécise que consolidait heureusement une ligne d'artillerie formée d'abord des batteries d'avant-garde, renforcées d'instant en instant par les batteries des gros. A 6 heures du soir, 60 bouches à feu prussiennes étaient en action...

... Le général de Zastrow avait pris à 5^h 15 la direction du combat. Informé, à 4 heures, de la décision de son commandant d'avant-garde, à 4^h 15 de l'action entreprise, il avait couru aux hauteurs de Colombey. En raison des instructions données par le commandant de l'armée, il n'approuvait pas l'initiative de son subordonné, mais, comprenant que l'affaire était sérieuse et qu'il n'était plus possible de l'arrêter, il prenait à l'aile gauche de la ligne de bataille la direction du combat... (1).

(1) *De la Conduite...*, p. 285-286.

... Vers 7 heures, Zastrow avait reçu l'ordre de Steinmetz, porté par officier d'ordonnance parti de Varize à 5^h 30, « de rompre le combat et de reprendre ses positions de la journée ». Il répondait que l'action était trop avancée pour pouvoir le faire. « Dans l'état actuel, il est impossible de rompre le combat sans s'exposer à des pertes cruelles. On exécutera l'ordre dès que la chose sera possible, après le relèvement des blessés en particulier... (1). »

... La nuit venue, il prescrivait d'occuper les positions conquises, pour affirmer la victoire.

Au 1^{er} corps, également, quand le combat finissait, le même ordre de Steinmetz parvenait au général de Manteufel. Sa réponse était identique : « Nous avons rejeté l'ennemi. A moins d'ordre contraire, je me maintiendrai sur le terrain conquis pour enlever les blessés et affirmer la victoire. »...

... Quant au commandant du VIII^e corps, placé en réserve de la I^{re} armée, ignorant, comme les autres, les intentions de son chef et entendant le canon vers 4 heures, il avait fait demander au quartier général de Varize s'il devait se porter en avant, et dans quelle direction. Steinmetz irrité lui avait fait répondre d'avoir à attendre ses ordres. Aussi, bientôt invité par ses divisionnaires et sollicité par Manteufel de marcher en avant, il se

(1) *De la Conduite...*, p. 288.

refusait à tout mouvement, en raison de la défense de Steinmetz. Vers 8^h 30, comme il recevait, d'un officier, l'ordre de Steinmetz de porter la 32^e brigade aux Étangs, et d'avancer le corps d'armée à Varize, il répondait qu'en raison de l'heure tardive le mouvement ne pouvait se faire immédiatement, mais qu'il serait exécuté le lendemain à la première heure...

... Bref, sur les trois commandants de corps d'armée, deux avaient reçu l'ordre de rompre le combat, le troisième de s'avancer pour soutenir les troupes engagées. Aucun d'eux n'avait obéi. Steinmetz était dans la fureur la plus violente... (1).

... Lui-même allait trouver Manteufel. La rencontre eut lieu à 8^h 45, près de la ferme de l'Amitié, non loin de Noisseville; elle fut d'une extrême violence. Steinmetz reprocha à Manteufel d'avoir engagé la bataille malgré ses ordres, de s'être fait battre; d'être la cause des pertes considérables éprouvées. Les deux hommes étaient debout face à face, à l'entrée du village en flammes : l'un violent, emporté, oublieux de ses devoirs de chef; l'autre dans une attitude calme et respectueuse; en même temps passait sur la route la musique d'un régiment jouant l'hymne de la victoire.

Avec des hommes comme Steinmetz les caractères faibles perdaient toute confiance en eux-

(1) *De la Conduite...*, p. 289.

mêmes; les forts seuls résistaient. Manteufel présenta ses observations avec toute la convenance possible; il fit remarquer qu'il est des circonstances où un général ne doit s'inspirer que de sa conscience et savoir agir sous sa propre responsabilité, même à l'encontre des ordres reçus; que le cas s'était présenté pour lui dans la journée. Il demanda que les bivouacs fussent établis sur les positions conquises, pour affirmer la victoire. Steinmetz maintint sa décision première de reporter le corps d'armée en arrière et, reprochant de nouveau à Manteufel son manque de discipline, il ne lui laissa qu'une heure pour mettre de l'ordre dans ses troupes, relever ses blessés et se retirer. A 11 heures, le 1^{er} corps se mettait en retraite... (1).

Zastrow ne vit pas Steinmetz dans la soirée. Après avoir reçu l'ordre dont il a été parlé plus haut et avoir prescrit à ses troupes de bivouaquer sur le terrain de l'action, il fut rejoint à 10^h 45 au château de Pange, attablé avec son chef d'état-major, par l'officier d'ordonnance de Steinmetz apportant l'ordre de la retraite. Il avait heureusement près de lui le lieutenant-colonel de Brandenstein, du Grand Quartier Général, qui n'avait cessé toute la journée de pousser à la reconnaissance, puis d'animer l'action.

Fort de l'appui du lieutenant-colonel de Bran-

(1) *De la Conduite...*, p. 291.

denstein, il fit rendre compte à Steinmetz que les ordres étaient déjà donnés pour la nuit; que la retraite, très difficile à entreprendre à ce moment, serait exécutée le lendemain à la première heure.

Mais le lieutenant-colonel de Brandenstein, reparti de Pange aussitôt la réponse de Zastrow envoyée, rejoignait vers 3 heures, le 15, à Hery, le Grand Quartier Général qu'il avait quitté depuis vingt-quatre heures consacrées à inspirer et à appuyer les décisions des commandants des troupes. Il rendait aussitôt compte à Moltke des événements survenus. Celui-ci, une fois de plus, enregistre les faits accomplis, maintient et confirme les résultats obtenus. A 5 heures du matin, il lançait à la 1^{re} armée le télégramme : « La 1^{re} armée occupera le terrain conquis. »

Steinmetz se soumit immédiatement et se rendit sur le terrain.

Le Roi était déjà là; il reçut Steinmetz sur les hauteurs de Flanville; il fit ensuite appeler Mantoufel et Zastrow et les remercia d'avoir engagé la bataille. Se tournant en particulier vers Zastrow et lui tendant la main : « Je vous remercie surtout, ajouta-t-il, d'avoir maintenu votre corps d'armée sur la position conquise. » Et après un moment de silence : « Goltz a du bonheur, reprit-il, c'est la seconde fois qu'il a à faire preuve d'initiative et de résolution. »

Ici apparaissent bien les caractères d'un com-

mandement réellement fort; capable, après avoir choisi et instruit ses agents d'exécution, de s'en rapporter à leur initiative du soin de prendre les plus graves décisions, parfois même contrairement aux ordres donnés; de combler sur place les lacunes d'une stratégie de cabinet qui, en tout cas, ne peut avoir ses yeux partout... (1).

... Le brigadier von der Goltz, après avoir prévenu toutes les troupes voisines, part au combat avec sa seule brigade. Là est le salut de la manœuvre stratégique de Moltke... (2).

... Puisque l'attaque imprévue est nécessitée par certaines circonstances également inattendues; que, d'autre part, elle compromet le résultat tactique, le succès, si elle est exécutée par une troupe quelconque agissant spontanément, préparons pour ces circonstances la troupe spéciale, capable par son organisation, sa distance de manœuvre, d'agir sans compromettre le gros des forces : c'est l'avant-garde stratégique. Que le commandement supérieur se tienne à proximité de cette avant-garde. C'est là qu'il saisira le mieux la situation adverse, l'attitude de l'ennemi, qu'il établira le plus sûrement la conduite à faire tenir à ses troupes, qu'il fera le mieux comprendre et le mieux rendre sa pensée, qu'il pourra garantir le dévelop-

(1) *De la Conduite...*, p. 292-293.

(2) *Ibid.*, p. 295.

pement rationnel de la manœuvre entreprise. Car enfin, en l'absence de cette direction supérieure, un des inconvénients de l'improvisation de von der Goltz a été le désarroi incontestable du commandement de la I^{re} armée, dans la soirée du 14. Von der Goltz pour avoir essayé de boucher le trou de la stratégie de Moltke, les commandants de corps d'armée pour avoir tenté de l'aider dans cette tâche au-dessus de ses forces, ont entièrement échappé à l'autorité du commandant de l'armée, atteint d'une cécité voulue d'abord et complète pour finir; il ne faut, en définitive, rien moins que l'intervention directe d'un organe particulier, le Grand État-major prussien, hautement caractérisé, et directement soutenu par la puissance royale, pour faire tout rentrer dans la bonne voie; mais n'est-ce pas là aboutir à l'ordre par l'anarchie?... (1).

g) BATAILLE DE GRAVELOTTE (16 août). — [Bazaine, en marche sur Verdun, a dû s'arrêter au carrefour de Gravelotte trop encombré et ses corps bivouaquent, échelonnés sur la route de Rezonville à Metz. Les I^{re} et II^e armées allemandes franchissent la Moselle à Pont-à-Mousson, Dieulouard et Marbaché et, laissant au nord Metz et les Français, se lancent à la recherche de l'ennemi que Moltke croit sur la Meuse. Une reconnaissance de

(1) *De la Conduite...*, p. 297.

cavalerie lancée par hasard vers le nord découvre les bivouacs de l'armée de Metz et les corps allemands engagent tout de suite la bataille mais ne disposent encore en fin de journée, après une lutte acharnée, que de 90.000 hommes contre 135.000 Français. Ils sont repoussés, mais Bazaine, au lieu de pousser l'offensive, se replie sur Metz.]

... Toute la II^e armée, divisions de cavalerie, corps d'armée, service de l'arrière, est poussée à la Meuse dont on veut s'assurer les passages... (1).

Quoi qu'il en soit, dans la matinée du 16, les diverses fractions de l'armée allemande se mettaient en marche sans aucun changement dans les dispositions relatées plus haut, sans qu'on cherchât, comme nous l'avons vu, à vérifier la justesse de l'hypothèse point de départ; jusqu'à 1 heure après midi d'ailleurs, rien dans les rapports parvenus du III^e corps n'avait paru au prince de nature à motiver quelques modifications dans les mesures adoptées. La situation véritable, on ne la connaît qu'à ce moment au quartier général de la II^e armée. Mais on l'aurait connue plus tôt si on l'avait cherchée, comme le montrent bien les faits.

La certitude et la quiétude qui règnent en effet dans l'esprit du prince Frédéric-Charles ne sont pas partagées par tous ses sous-ordres... (2).

(1) *De la Conduite...*, p. 322.

(2) *Des Principes...*, p. 232.

Le général de Voigts Rhetz, commandant le X^e corps d'armée, inquiet des bivouacs français signalés la veille, envoie vers Rezonville la 5^e division de cavalerie (général de Rheinbaben).

Voilà bien une leçon de choses. En haut lieu, on a cru pouvoir supprimer la sûreté; les exécutants du premier rang la rétabliront; ils n'avanceront pas en aveugles au milieu du danger, c'est humain; ils courraient trop de risques à ce jeu. Mais ils ne la rétabliront qu'imparfaitement et trop tard pour réparer tout le mal qui a pu se produire. La pratique comme la théorie indique donc qu'il valait mieux y pourvoir tout d'abord, constituer cette avant-garde... (1).

Le III^e corps a mis les pieds dans la fourmilière. L'armée française, au lieu d'être en pleine retraite vers la Meuse, finit d'évacuer Metz; au lieu d'être battue, elle est en pleine possession de ses moyens; son moral est excellent, relevé même par la journée du 14. Elle est rassemblée entre les deux routes de Conflans et de Mars-la-Tour, à 6 kilomètres de Gorze. C'est contre ce rassemblement que vient donner le III^e corps. Dans quelles conditions va se présenter, pour la II^e armée allemande, cette rencontre avec le gros des forces de l'adversaire qu'on n'a pas encore battues?

(1) *Des Principes...*, p. 233.

A 11 heures du matin, au moment où la bataille est complètement engagée, les corps d'armée autres que le III^e sont en route pour atteindre les cantonnements assignés :

Le X^e, par la route de Thiaucourt, Saint-Benoît, Maizeray, à une distance moyenne de 19 kilomètres de Vionville;

La Garde, à une distance double, 40 kilomètres environ;

Le IV^e, à une distance triple, 55 kilomètres;

Les XII^e, IX^e et II^e, en seconde ligne, sont à plus d'une étape en arrière.

Dans ces conditions, la II^e armée ne peut présenter aux forces françaises, débouchant de Metz :

Le 16, qu'un corps d'armée, le III^e, et la plus grande partie du X^e ;

Le 17, trois à quatre corps d'armée.

Il lui faudra gagner la journée du 18 pour rassembler la majeure partie de ses forces.

Voilà bien une surprise stratégique au sens le plus complet du mot. En présence d'un ennemi qui eût été actif, manœuvrier, ou simplement d'un commandement qui eût poursuivi le but de la guerre : impossibilité pour la II^e armée de se rassembler dans la journée du 16, même dans la journée du 17, ce qui devait aboutir pour elle à un désastre; impossibilité pour les deux autres armées de lui porter un

secours efficace; que devenait alors leur situation?... (1).

... En exécution de l'ordre du 16, midi, la 11^e armée sera, le 17, répartie sur un front et une profondeur de plus de 40 kilomètres; plus dispersée encore le 18, éclairée vers la Meuse; trois corps d'armée poursuivant au nord, le reste de l'armée (quatre corps) allant à l'ouest, c'est-à-dire tournant le dos à ce qu'on a vu d'ennemis... (2).

... Les projets vont leur train; on pense à tout excepté à une bataille, dans cette conduite de la guerre qui fait abstraction de l'ennemi, devenu d'ailleurs quantité négligeable; à refouler dans Thionville ou à la frontière belge, avec trois corps d'armée, tandis que les quatre autres continueront tranquillement de marcher à la Meuse, pour en *prendre les passages*. L'un d'eux même, le IV^e, aura un objectif spécial, la place de Toul... (3).

... Quand la bataille remplace cette poursuite née d'un aveuglement parti de haut, Alvensleben, comme ensuite Frédéric-Charles, ne peut que la subir, et la résoudre pour le mieux. A cette dure tâche l'un et l'autre se montrent des modèles dignes d'une admiration sans réserve, prenant résolument l'offensive et l'entretenant jusqu'à la

(1) *Des Principes...*, p. 233-234.

(2) *Ibid.*, p. 324.

(3) *Ibid.*, p. 326.

fin de la journée, pour acquérir et maintenir quand même, sur l'adversaire, l'ascendant moral qui constitue bien la victoire... (1).

(Voir aux Préceptes, les paragraphes « *Activité des généraux* », « *Ténacité* » et « *Ascendant moral* ».)

... Les troupes allemandes avaient perdu, sur deux corps d'armée, 15.000 hommes et plus de 700 officiers.

Les Français avaient perdu, sur cinq corps d'armée, 16.000 hommes et plus de 800 officiers.

Tels étaient les sacrifices voulus, au prix desquels le commandement allemand, animé du sentiment de la guerre et illuminé par la vue du champ de bataille, réparait ses erreurs et ses aveuglements systématiques de cabinet. Une fois de plus, la tactique vengeait les désastres de la stratégie, le soldat sauvait la direction supérieure... (2).

... Les dispositions du prince arrêtées dans la nuit, à Gorze, heureusement devancées et complétées par ses sous-ordres, se trouvaient en voie d'exécution aux premières heures de la matinée du 17. Voilà l'unité de doctrine et plus encore l'unité de sentiments qui font la victoire. Mais ces conditions répondaient-elles et pourvoyaient-elles complètement aux nécessités reconnues, aux dangers

(1) *De la Conduite...*, p. 340-341.

(2) *Ibid.*, p. 364.

à attendre et aux résultats que l'on visait? Il est permis de se le demander... (1).

... Dans ces ordres apparaît bien la pensée de Moltke comme la manœuvre qu'il compte réaliser. Pour lui, comme pour Frédéric-Charles, les Français sont en retraite, mais en retraite vers le nord...^f (2).

Rappelons-nous... Napoléon [affirmant] la nécessité pour une armée d'être toujours en état d'opposer toute la force de résistance dont elle est capable et sur la nécessité, pour un général, de n'asseoir ses dispositions que sur des rapports certains et vrais au moment où elles se réalisent...

Quand on voit se tromper des hommes comme de Moltke et le prince Frédéric-Charles, volontiers on croirait que le problème dépasse là les limites de la perception humaine; volontiers on taxerait de fol orgueil la prétention d'y voir mieux ou plus loin. Tout au moins la théorie serait tentée de s'arrêter. Mais le propre de l'étude n'est-il pas de chercher les moyens de diminuer les chances de cette erreur, toujours possible à la nature humaine, ou d'en restreindre la portée; de repousser les limites de l'inconnu, d'amener l'esprit de l'ignorance au savoir, de façon à lui permettre de *pouvoir* plus? Le propre de la science n'est-il pas,

(1) *De la Conduite...*, p. 365.

(2) *Ibid.*, p. 372-373.

par une série de découvertes, de mettre au service des hommes moyens la possibilité de dépasser en certains points les hommes supérieurs du passé, en leur faisant connaître les procédés inventés par le génie ?

C'est progressivement d'ailleurs que se réalise cette conquête de la vérité; l'armée allemande de 1870 en est encore à l'échelon de la sûreté tactique; mais nous retrouverons la notion—de la sûreté stratégique pleine et entière dans toute la guerre de Napoléon, comme aussi dans les états-majors allemands de 1814 et 1815. La théorie est donc viable; elle a été vécue... (1).

h) BATAILLE DE SAINT-PRIVAT (18 août). — [Après Rezonville, Moltke croit les Français en retraite vers le nord. En réalité ils se sont repliés sur Metz et sont en position face à l'ouest. Les deux armées allemandes sont portées vers le nord, en échelons de corps d'armée, la gauche en avant. L'ennemi enfin trouvé, les corps allemands exécutent donc une conversion à droite pour venir à la bataille. Une attaque débordante est même montée contre la droite française que Moltke croit d'abord à Amanvillers, puis à Saint-Privat, et qui est à Roncourt, toujours plus au nord.]

... Moltke, a-t-on dit, avait prescrit des reconnaissances; preuve, son ordre du 17...

(1) *Des Principes...*, p. 234-235.

... Les dispositions de l'ennemi étaient ... à reconnaître, pensait-on, et à faire connaître à la hauteur de Flavigny, où le Grand Quartier Général devait être rendu le 18 à la première heure, pour y trouver les renseignements qui étaient nécessaires à la direction de l'action.

Ce n'est pas là un ordre entraînant une exécution certaine, dirons-nous; ce n'est pas commander que d'exprimer vaguement des besoins; à côté des inévitables impuissances apportées par l'âge, nous reconnaitrons encore une fois, dans le commandement allemand, une incontestable faiblesse de doctrine stratégique : sa prétention à résoudre par le simple raisonnement l'inconnu inhérent à la guerre. De la sorte, il volera, le 18, de surprise en surprise; il perdra, dès le début de la journée, la possibilité de diriger l'action. Le résultat était facile à prévoir, la suite montrera d'où est sortie la victoire. Encore avait-on affaire à un adversaire voué par son chef à l'immobilité, à la défensive, rivé à la place de Metz... (1).

... Pendant que le Grand Quartier Général rentrait à Pont-à-Mousson, Steinmetz était en effet arrivé au sud de Gravelotte et avait observé la position de l'ennemi aux environs du Point-du-Jour et de Moscou. Il y avait remarqué une grande animation, vu l'adversaire se renforcer d'ouvrages; il en

(1) *De la Conduite...*, p. 401-402.

avait conclu que les Français ne songeaient ni à marcher vers le nord ni à attaquer, mais simplement à résister sur place. En outre, les masses ennemies que l'on apercevait constituaient, en raison de leur proximité, un réel danger pour le VII^e corps que la I^{re} armée n'allait pouvoir soutenir, en raison de la nature des lieux. Comme on le voit, c'était Steinmetz qui avait le mieux apprécié la situation ennemie, disons-le en passant. Mais comme il s'était tenu entièrement à l'écart de la réunion de Flavigny, ses observations restaient sans profit.

Vers 4 heures, en arrivant à Ars, son quartier général, il recevait l'ordre de Moltke, daté de 2 heures; il entraît alors dans une fureur violente, trouvait dépourvue d'égards cette manière d'agir qui consistait à passer par-dessus sa tête pour commander ses corps d'armée; il n'avait plus alors de raison d'être. On avait d'ailleurs maintenu le I^{er} corps, sur la rive droite de la Moselle, hors de son action; on lui enlevait complètement aujourd'hui le VIII^e; on ne lui laissait que le VII^e; deux généraux en chef étaient inutiles pour commander ce corps d'armée. Il était de la catégorie des généraux qui croient avoir un droit de propriété sur les troupes, et il se voyait retirer la plus forte partie des siennes; les tiraillements devaient bientôt suivre les froissements.

Quoi qu'il en soit, peu de temps après 6 heures,

il communiquait à son armée l'ordre qu'il avait reçu et prescrivait en particulier, au VII^e corps, d'occuper le lendemain à partir de 5 heures, et de maintenir à tout prix, la lisière nord du bois de Vaux, et la lisière du bois des Ognons qui regarde Gravelotte, faisant ainsi face au nord et à l'est.

Steinmetz rendait ensuite compte de ses ordres au Grand Quartier Général; il communiquait également ses observations sur l'attitude des Français; il semble avoir par la même lettre réclamé le VIII^e corps, avoir tout au moins demandé qu'on le portât plus à l'est.

La communication arrivait dans la nuit à Pont-à-Mousson. Moltke dormait; on ne le réveilla pas... (1).

[*Steinmetz fait occuper la région d'Ars par le VII^e corps, au lieu d'envoyer ce corps vers Gravelotte, comme l'indiquaient les ordres de Moltke.*]

Steinmetz, tournant le dos au but et aux moyens indiqués par Moltke, se laissait hypnotiser par l'occupation d'Ars et aggravait, de la sorte, la situation déjà peu brillante de son armée... (2).

L'insuffisance de prévision semble ... pouvoir être mise encore, dès le 17, au compte de l'ombrageuse personnalité du commandant de la I^{re} armée pour

(1) *De la Conduite...*, p. 403-404.

(2) *Ibid.*, p. 407.

expliquer déjà son étrange conduite dans la bataille du lendemain... (1).

[Voir aux *Préceptes*, le paragraphe : *Activité des généraux.*]

(18 août). — ... Le Grand Quartier Général arrivait, dès 6 heures du matin, sur la hauteur au sud de Flavigny.

Pour toute nouvelle, il y apprenait que la nuit du 17 au 18 août avait été calme sur le front des deux armées; il s'y montrait assez désappointé de ne pas avoir, au total, d'autres renseignements que ceux du 17, 2 heures du soir. Il est vrai qu'il n'avait rien demandé, rien prescrit, pas même indiqué les directions intéressantes à reconnaître... (2) ... Un commandement préoccupé tout d'abord d'agir en connaissance de situation, eût, de Vionville, galopé à la route d'Étain, pris en main un système de découverte, poussé une masse d'escadrons avec des batteries dans la nouvelle direction intéressante, celle de Saint-Privat, en la faisant soutenir par une avant-garde d'infanterie et d'artillerie, capable de continuer la reconnaissance ou de recueillir des escadrons. Au vu des découvertes réalisées, en quelque sorte sous ses yeux, par cette avant-garde, il eût sans temps d'arrêt continué la manœuvre de son armée... (3).

(1) *De la Conduite...*, p. 408.

(2) *Ibid.*, p. 414.

(3) *Ibid.*, p. 416.

Mais Frédéric-Charles va passer à l'action. Il sait la présence d'importantes troupes françaises à l'ouest de Metz; les patrouilles de cavalerie envoyées par le IX^e corps n'ont rien trouvé dans la direction du nord-est : la position française ne peut alors s'étendre au delà de la Folie; il attaquera dans cette direction, avec ce qu'il faut pour enlever cette position... (1).

... Ainsi, tandis que le Grand Quartier Général reportait ses vues au nord-ouest vers la route de Briey, et que la I^{re} armée continuait d'être immobilisée au plateau de Gravelotte, le prince Frédéric-Charles prenait à lui seul, à Vionville, la résolution d'agir dans la direction de l'est, avec une partie de son armée. L'anarchie n'est-elle pas frappante dans cette conduite des armées par le commandement allemand?

Ne permet-elle pas de se demander : Qui commande?

Mais, chose singulière encore, le mouvement ordonné par le prince Frédéric-Charles est, comme on vient de le voir, l'attaque débordante et enveloppante, l'action décisive d'une bataille qui n'est ni engagée, ni même entreprise... (2).

... L'idée était évidemment très juste d'engager une action vers la Folie, pour sortir de l'inconnu

(1) *De la Conduite...*, p. 422.

(2) *Ibid.*, p. 423-424.

où l'on continuait à vivre; de la demander au IX^e corps, le plus rapproché de cet objectif. Il fallait la prescrire à titre de reconnaissance justifiée, parce que l'on ne savait rien; la maintenir dans ce rôle... (1).

I. A 10^h 30 seulement, le Grand Quartier Général commence à voir la réalité : l'armée française à l'ouest de Metz, où elle est en fait depuis plusieurs jours, et devant laquelle on se promène toute la matinée du 18. Mais Moltke ne sait pas encore si elle est en marche ou en station. Peut-être est-elle en retraite sur Briey?

II. En tout cas, sans plus de renseignements certains, il met la droite des troupes en position à Montigny-la-Grange. Il y aura erreur, fausse direction.

III. Dans le doute, qui sera résolu par les subordonnés, il monte, en tout cas, une manœuvre à deux fins, visant à la fois l'ennemi en retraite et l'ennemi en position.

IV. Mais cette manœuvre se présente avec une puissance entièrement différente, suivant que l'on aura à traiter l'une ou l'autre des deux hypothèses.

Qu'il n'y ait pas en effet de retraite, les deux armées arriveront bien à frapper l'une et l'autre sur la position ennemie; qu'il y ait au contraire retraite de la masse française sur laquelle on est toujours

(1) *De la Conduite...*, p. 424.

sans nouvelles, c'est seulement avec deux corps allemands, la Garde, le XII^e corps, qu'on pourra attaquer par la région de Sainte-Marie, les autres corps ayant reçu des objectifs propres. La divergence des efforts, et la faiblesse qui peut en résulter au point décisif, sont ici notoires.

Mais que devient encore la manœuvre si, au lieu des deux hypothèses prévues, c'est une troisième qui se réalise? Ici apparaissent bien, une fois de plus, les dangers et l'incertitude d'une combinaison dépourvue de base solide, de reconnaissances sérieuses, en particulier dans les directions intéressantes ou dangereuses. Ici se montre bien l'impuissance à préparer un coup de massue pour la direction qui ne s'est pas tout d'abord éclairée elle-même.

V. Admettons enfin que l'on aboutisse à l'attaque de la position ennemie.

C'est plus de 8 kilomètres à faire pour la Garde avant d'attaquer; près de 12, pour le XII^e corps. C'est en somme trois heures à passer avant d'entreprendre l'adversaire, que l'on doit supposer immobile par destination, car on le laisse libre de ses mouvements. Qu'il agisse au contraire dans un sens ou dans un autre, tout est remis en question dans cette manœuvre.

VI. Qui donnera d'ailleurs le signal de cette attaque que l'on veut simultanée? Il faudrait bien pour cela un chef qui vît ses masses arrivées à

bonne distance de la position ennemie. Or, personne ne sait encore jusqu'où s'étend cette position. Sur ce point il n'y a que des suppositions. Il faudrait un chef qui, marchant avec les corps les plus éloignés de l'objectif (XII^e et Garde), appelés à résoudre en cours de marche la question de la retraite vers Briey, eût pu prendre, suivant les circonstances, une décision juste. Moltke reste à Flavigny. Dès lors, on peut prévoir que, malgré la facilité de l'adversaire, le programme élaboré au grand quartier général ne se réalisera pas. Il n'y aura pas simultanité, en particulier. La victoire sera le fait de l'initiative intelligente des subordonnés, non d'une direction supérieure éclairée et effective. Celle-ci reste encore hors d'état de remplir son rôle... (1).

... Vers midi, le commandement allemand, qui avait mis ses armées en mouvement dès 5 heures du matin, avait seulement gagné 8 à 10 kilomètres; abandonné, sans preuve sérieuse d'ailleurs, sa manière de voir les Français en retraite vers Briey; reconnu leur établissement à l'ouest de Metz, à partir du Point-du-Jour jusqu'à Montigny-la-Grange, pensait-on. L'orientation avait été longue, même en présence d'un ennemi immobile et faiblement couvert; elle restait incomplète. Mais comme on se croyait fixé sur la position de la

(1) *De la Conduite...*, p. 428-427-428.

droite française, au Grand Quartier Général et à la II^e armée, on décidait d'attaquer, pour rejeter dans Metz une armée battue... (1).

Tandis que Frédéric-Charles donnait ses derniers ordres, le canon retentissait, vers midi, du côté de Vernéville... (2).

Mais avant que le commandant en chef ait rien ordonné de nouveau, les corps de gauche de la II^e armée avaient de leur côté éclairé la situation et pris l'initiative de dispositions répondant au nouvel état de choses. La Garde faisait ainsi connaître à 11^h 30 que Sainte-Marie-aux-Chênes était occupé par de l'infanterie française et qu'il y avait des troupes nombreuses à Saint-Privat-la-Montagne; qu'en raison de ces circonstances et des instructions reçues, elle marchait non sur Vernéville, mais sur Habonville.

Le XII^e corps informait, à 11^h 45, que l'ennemi était en position à Moineville et à Sainte-Marie-aux-Chênes; par suite, que le corps d'armée marchait contre ces deux localités, en se couvrant d'une flanc-garde sur Valleroy... (3).

La manœuvre continuait donc de s'allonger dans le temps et dans l'espace. L'action combinée des deux corps, de la Garde et du XII^e, se faisait

(1) *De la Conduite...*, p. 432-433.

(2) *Ibid.*, p. 435.

(3) *Ibid.*, p. 439-440.

encore attendre. Faute de reconnaissance de la position à attaquer, on volait de surprise en surprise... (1).

... Il faut être vainqueur le 18, ou tout est remis en question. Alors on attaquera directement sur Saint-Privat, avec la seule Garde, puisqu'on ne peut plus compter sur l'arrivée à temps, et dans la direction voulue, du XII^e corps. Ainsi finit la première combinaison du prince Frédéric-Charles; il doit y renoncer. Comme celle qu'il adopte conduit à un échec, il n'y aura pas plus de victoire de la II^e armée au compte de son général en chef qu'il n'y aura de victoire des armées à l'actif de Moltke. A l'un comme à l'autre l'insuffisance de reconnaissance a interdit une direction suffisante pour permettre de développer le plan projeté... (2).

... A 600 ou 800 pas en arrière de la crête avancée qui couvre Saint-Privat, elle s'arrêtait épuisée; sur 11.600 hommes engagés, il en restait à peine 4.600 en état de combattre; les pertes en officiers étaient encore plus fortes, certains bataillons n'en avaient plus. La Garde était à la merci d'un retour offensif de l'adversaire.

Mais celui-ci ne se produisait pas... (3).

... La prise de Saint-Privat décidait à 8 heures de la défaite de l'aile droite française. C'était bien

(1) *De la Conduite...*, p. 442-443.

(2) *Ibid.*, p. 445.

(3) *Ibid.*, p. 447.

l'arrivée du XII^e corps qui, marchant toute la journée d'après les instructions propres du prince royal de Saxe, avait permis d'atteindre ce résultat.

C'était bien l'initiative de son chef qui avait assuré en temps voulu la décision à Saint-Privat; partout ailleurs, les tentatives allemandes étaient restées impuissantes. Ne faut-il pas alors le reconnaître pour le véritable vainqueur de la journée, au moins à la II^e armée?... (1).

Pour Steinmetz et pour Zastrow, l'ennemi était en retraite et même en déroute. A 3 heures, le commandant de la I^{re} armée ordonnait donc à la 1^{re} division de cavalerie réunie à l'ouest de la Malmaison : « La 1^{re} division franchira immédiatement le défilé de Gravelotte... »

... Il ordonnait en même temps au VII^e corps de se porter en avant avec son infanterie... (2).

... L'infanterie avancée en renfort par le VIII^e corps (31^e brigade) et par le VII^e (27^e brigade) avait trouvé un abri dans les bois du ravin de la Mance pendant le désastre de la division de cavalerie, son entrée en ligne n'en était pas moins retardée.

L'échec était complet, au point de vue moral d'abord, par l'impression profonde que produisait le désastre; au point de vue matériel ensuite, car

(1) *De la Conduite...*, p. 451.

(2) *Ibid.*, p. 454-455.

deux batteries avaient été anéanties par le feu de l'adversaire, une troisième s'était perdue dans le ravin; trois autres erraient sans pouvoir s'engager; l'artillerie du VII^e corps était réduite de 36 pièces, pour ne citer qu'un fait. La situation devenait critique pour le VIII^e corps si l'ennemi profitait de l'instant... (1).

En résumé, à l'aile droite allemande à laquelle le Grand Quartier Général s'est plus particulièrement attaché, la bataille était perdue et dans des conditions qui interdisaient de la reprendre le 19. Le dernier corps disponible, le II^e, était venu, pour finir, se perdre dans la nuit et s'entasser confusément à 200 ou 300 mètres de l'ennemi.

Les dernières nouvelles arrivées de la II^e armée remontaient à 4 heures du soir. A ce moment, rien de décisif ne s'était produit.

On comprend donc que de Moltke rentrât « sombre et taciturne » à Rezonville après 11 heures du soir. La moindre des raisons était la fatigue physique qu'il s'était imposée le 17 de 4 heures du matin à 5 heures du soir, et le 18, depuis 3 heures du matin. Mais, en outre, c'est une très mauvaise impression qu'il avait rapportée du combat dans le ravin de la Mance; c'est avec regret qu'il avait quitté le champ de bataille. Ses mains étaient

(1) *De la Conduite...*, p. 458.

incontestablement vides de lauriers. Avait-il plus de réserves pour recommencer la lutte le lendemain?

A ce moment, sans doute, il a dû penser avec amertume au IV^e corps dirigé sur Toul et Commercy; à la III^e armée, arrêtée, l'arme au pied, aux environs de Nancy, qui eussent, l'un et l'autre, constitué, avec un peu de prévoyance, un précieux appoint pour résoudre la situation.

En tout cas, il attendit les rapports de Frédéric-Charles, et, quoique dans la perplexité, il conserva son calme des grandes circonstances. Il put même prendre son repos habituel, preuve de l'état d'équilibre de son système nerveux ainsi que de sa force de caractère. Après minuit, arrivait la nouvelle de la victoire de Frédéric-Charles; il l'accueillit avec son apparente indifférence et comme s'il n'en eût jamais douté... (1).

... Moltke n'était que chef d'État-major. Le Grand Quartier Général des armées allemandes de 1870, par sa composition, l'âge et le caractère de ses principales personnalités, ne pouvait prétendre imprimer à la guerre toute l'allure dont elle est capable...

... En l'absence d'une direction effective supérieure, il y a deux batailles le 18 août. Celle de Saint-Privat, victorieuse, à laquelle Moltke n'as-

(1) *De la Conduite...*, p. 470-471.

siste pas, mais où sa pensée est suivie; celle de Gravelotte, échec, à laquelle il assiste, sans pouvoir faire prédominer ses vues... (1).

i) MANŒUVRE DE SEDAN. — [*L'armée de Bazaine s'est immobilisée sous Metz, après Saint-Privat. Moltke l'y investit avec les I^{re} et II^e armées allemandes et forme une IV^e armée avec les IV^e et XII^e corps et la Garde. Cette armée va opérer, de concert avec la III^e, victorieuse à Frœschwiller, contre l'armée de Mac-Mahon qui s'est formée au camp de Châlons et est signalée vers Reims.*]

... Ici apparaît un des caractères propres de la stratégie de Moltke : la bataille à supériorité numérique uniquement demandée à l'espace, grandeur mathématique. Ce raisonnement d'où sort la concentration sur le Rhin, la bataille à Marnheim, Moltke le fera le 25 août quand il s'agira d'arrêter l'armée française en marche du camp de Châlons vers Metz; il est simple :

Étant donnée cette armée de quatre corps signalée le 23 à Reims, elle peut être le 25 sur l'Aisne, le 27 sur la Meuse; on l'arrêtera sûrement par une concentration à Damvillers parce que, en trois jours de marche (le 28), on peut avoir en ce point :

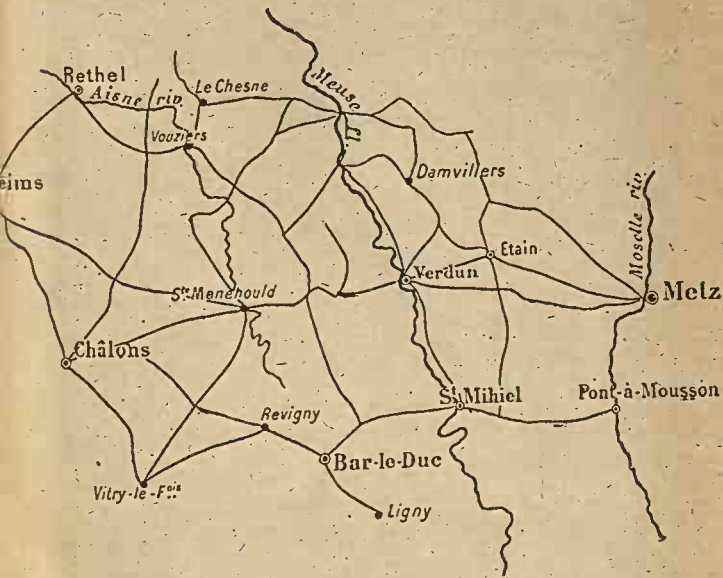
Deux corps de l'armée de Metz;

Trois corps de l'armée de la Meuse;

(1) *De la Conduite...*, p. 473-474.

Deux corps de la III^e armée;
Sept corps au total.

Le 28 août, les Français auront donc en ce point,



à une étape de la Meuse, la bataille à infériorité numérique notable. Comme on le voit, Damvillers est, sur la route Reims—Vouziers—Metz, le centre d'un cercle qui avec un rayon moindre que la distance Damvillers—Vouziers, enveloppe sept corps allemands.

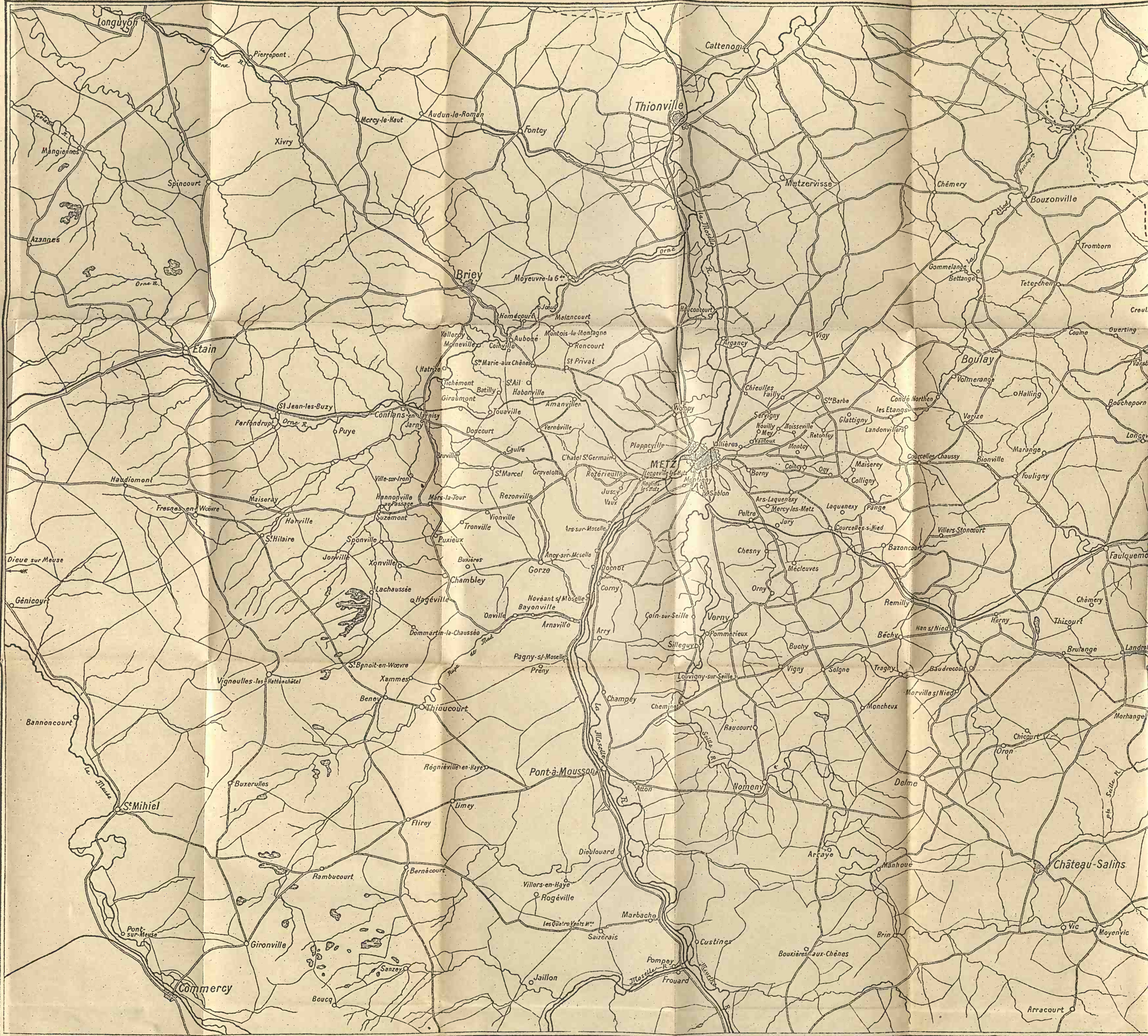
Envisagée au seul point de vue du résultat

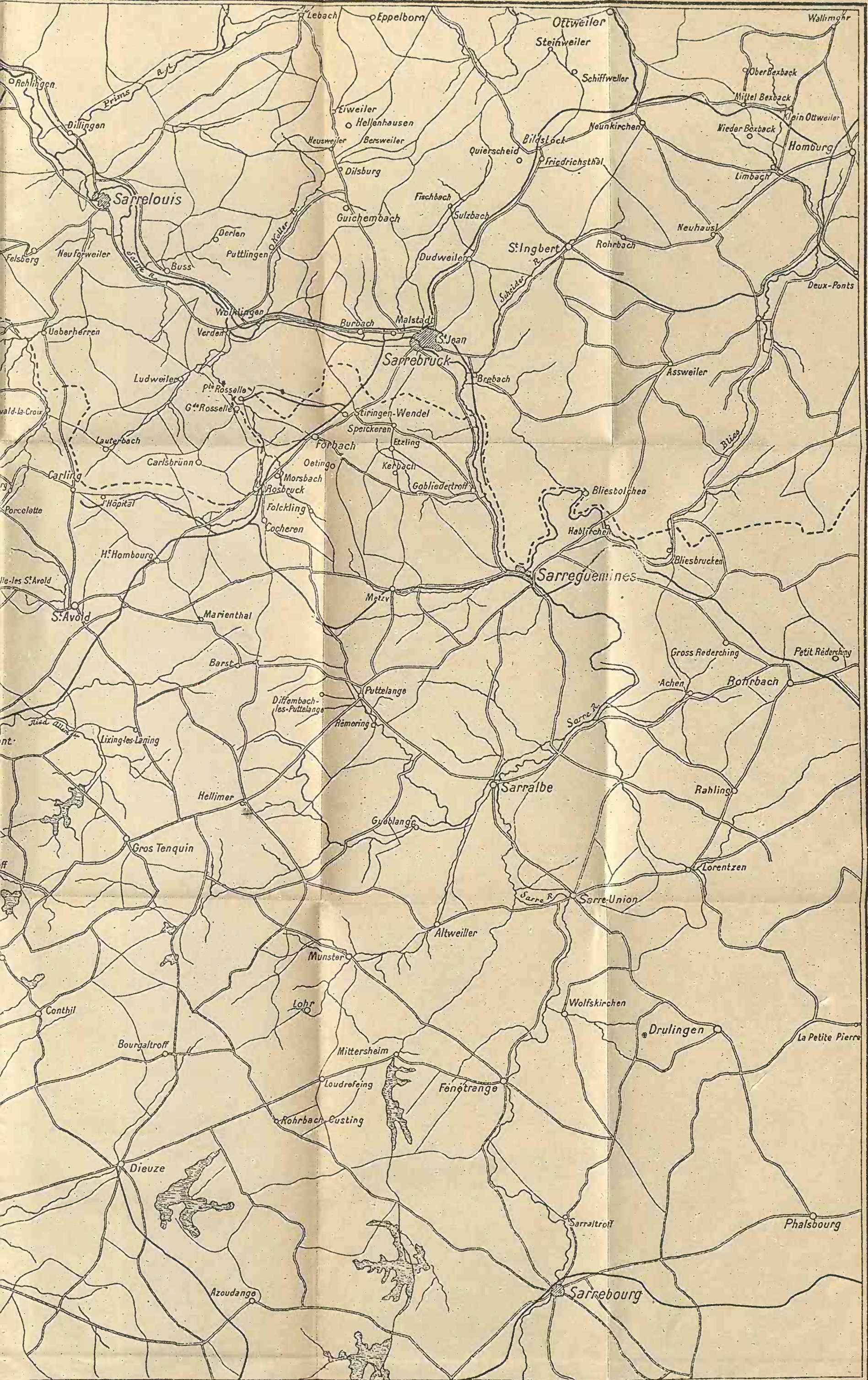
cherché, cette stratégie est d'une certitude mathématique pleine de grandeur et de simplicité. Une fois le résultat obtenu, une fois la concentration réalisée-le 28 août à Damvillers, ou dans les premiers jours d'août à Marnheim, Moltke a évidemment la bataille dans des conditions très favorables. Mais ce résultat préalable de la concentration, est-il sûr de l'obtenir, en présence d'un adversaire qui serait actif et dont rien ne le sépare? Quelles garanties s'est-il réservées?

Ici apparaît l'infériorité de la stratégie de Moltke par rapport à celle de Napoléon, en 1806 par exemple; cette dernière comporte une concentration nettement défensive au début, franchement offensive pour terminer; l'opération est couverte à tous les moments, dans toutes ses phases... par un organe spécial fournissant la sûreté stratégique : couverture d'abord, avant-garde générale ensuite. L'ennemi survenant ou menaçant, ce n'est plus simplement à l'espace que Napoléon demande la sûreté, mais aussi à cette troupe capable de manœuvre, capable de résistance au besoin...

... Moltke, en 1870, n'applique pas ces théories; il ne croit pas à la sûreté stratégique, à la nécessité d'une couverture...

... Par ce fait, le résultat visé, la réunion des forces, peut se faire plus sûrement et moins loin, malgré l'ennemi. En outre, pendant tout le temps qu'elle dure, on est, grâce à la couverture, non





seulement à l'abri des coups de l'adversaire, mais aussi dans la possibilité et en état de monter ou de transformer la manœuvre, si la nécessité l'impose en cours de concentration.

La notion de la sûreté stratégique a été cependant connue et pratiquée par les États-majors allemands, notamment en 1814 et 1815... (1).

OPÉRATIONS SUR LA LOIRE (1871). — Voir : *Guerres de Vendée, d'Espagne.*

OPÉRATIONS DANS L'EST (1871). — Voir aux *Préceptes* le paragraphe : *Sûreté.*

Guerre russo-japonaise. — C'est à l'extrémité d'une voie ferrée unique, longue d'environ 10.000 kilomètres, que se constitue et s'entretient l'armée russe. C'est de l'autre côté d'une mer large de 700 milles (Port-Arthur—Nagasaki) que se forme et doit agir l'armée nippone. Le théâtre d'opérations, Corée-Mandchourie, n'a que de mauvaises routes et peu de chemins de fer. La guerre y garde par suite une allure plus ralentie que dans les pays à vie intense de l'Europe. Malgré une impulsion supérieure de premier ordre, elle ne peut y réaliser ces brusques déploiements stratégiques, ces marches rapides, ces attaques foudroyantes d'où sortent, comme des coups de tonnerre, les premières rencontres des luttes européennes.

(1) *De la Conduite...*, p. 54-55-56.

Pas davantage elle ne met en jeu l'existence des deux nations opposées, mais seulement leur avenir. Le but de la guerre est restreint. Par là l'enseignement ne peut nous être ni complet ni d'un intérêt immédiat; le modèle ne nous restera pas, sans doute, à copier.

Mais, une fois écartées ces conditions premières, nous voyons bien la guerre obéir aux mêmes principes supérieurs, surtout du côté japonais.

Après une préparation méthodique aussi avancée que possible, la notion de sûreté éclaire et couvre tous les actes. La 12^e division débarque la première à Tchemoulpo, loin de l'ennemi, puis s'avance pour couvrir le débarquement de la 1^{re} armée à Tchinampo, à 220 kilomètres plus près de l'adversaire.

Cette armée constituée passe le Yalu pour couvrir les débarquements des II^e, III^e et IV^e armées dans le Liaotoung même, sur les communications de Port-Arthur. Voilà bien pratiquée la théorie de l'avant-garde napoléonienne.

Les Japonais passent-ils à l'action, c'est l'esprit d'offensive qui inspire toutes les décisions, l'initiative de chacun qui les vivifie.

En stratégie comme en tactique, on attaque. Mais l'attaque n'est pas simple, elle s'accompagne constamment d'une manœuvre, visant, en stratégie, la ligne de communication de l'adversaire, en tactique, l'enveloppement d'une aile ennemie

pour la détruire, ou pour atteindre encore la ligne de communication. A Moukden, l'armée de Nogi ne cherche pas tant à écraser la droite russe par une attaque de flanc, qu'à gagner ses derrières pour déterminer par là la retraite de toutes les forces ennemies. C'est ainsi que la *bataille-manoœuvre* de l'époque napoléonienne et de 1870 se transforme en *bataille-opération* de plusieurs jours, que la décision du champ de bataille devient un fait stratégique, que l'union se fait plus intense entre la stratégie et la tactique.

Quand, sous la pression de ce double besoin de l'attaque de front et d'une attaque de flanc grandement élargies, l'assaillant étend ses lignes au delà des limites connues jusqu'à ce jour, il fait un nouvel appel à la puissance de l'armement et à la fortification du champ de bataille pour leur rendre toute la solidité nécessaire — le fantassin japonais ne se sépare pas de sa pioche, — et, pour pouvoir encore commander, le commandement recourt au télégraphe.

Comme on le voit, l'esprit garde bien la même conception de l'acte de guerre dans son essence, mais, par un emploi plus étendu et plus soigné des moyens matériels, il la rend encore viable et praticable sur des espaces de plus en plus vastes.

Encore une fois, les perfectionnements de l'industrie modifient les formes de la guerre, conti-

nent l'évolution de l'art, mais sans provoquer de révolution, sans atteindre en rien les principes fondamentaux de la *conduite de la guerre...* (1).

II

SUR LES HOMMES

Alvensleben. — *Général allemand, commandant le III^e corps d'armée en 1870. — Voir aux Préceptes le paragraphe : Ascendant moral.*

Beaulieu. — *Général autrichien, commandant l'armée d'Italie, opposée à Bonaparte en 1796.*

... En face de lui, Beaulieu vient de prendre le commandement de l'armée autrichienne (il ne commande plus aux Sardes); il a soixante-douze ans, une situation et une réputation à ne pas compromettre. « C'est le produit de soixante ans de pédantisme officiel, le plus propre à déprimer l'intelligence et le cœur. Il est le vieux serviteur d'une vieille monarchie, l'instrument d'un conseil

(1) *De la Conduite...*, Préface de la 2^e édition.

aulique lourd et empesé. » (CLAUSEWITZ.) Que cherchera-t-il? Avant tout à ne rien risquer, pas plus sa réputation que l'armée et les intérêts de sa monarchie, dussent-ils à ce jeu ne rien gagner ni l'un ni l'autre.

Ses projets, comme son tempérament, seront moindres que ceux de Bonaparte. Il compte prendre l'offensive cependant, mais pour chasser les Français de la Rivière; prendre les Alpes-Maritimes; diminuer le front à défendre; se lier aux Anglais; continuer ensuite la guerre de postes dans les montagnes, et au besoin inquiéter les Français en Provence.

Comme cette conception de la guerre s'éloigne de l'idée nouvelle lancée par Carnot : « poursuivre l'ennemi jusqu'à sa destruction complète » ! Elle ne vit que de résultats partiels. La préparation, l'exécution, ne comporteront de même qu'un emploi réduit et partiel des moyens... (1).

Blücher. — *Maréchal prussien. Campagnes de 1806-1807-1813 où il commande l'armée de Silésie, 1814 en France, 1815 où il décide de la victoire à Waterloo.*

[*En juin 1815, ses dispositions sont judicieuses. Toute son armée peut être réunie en deux jours, de quelque côté que Napoléon se présente, et vers les*

(1) *Des Principes...*, p. 68.

directions dangereuses, il a deux antennes, le I^{er} et le III^e corps. La zone de concentration qu'il a fixée à son armée est cependant trop exposée à une offensive ennemie et devant un adversaire comme Napoléon, il n'aura ni le temps ni l'espace nécessaires pour manœuvrer (1).]

Rappelons-nous d'ailleurs le mot profond de Scharnhorst au moment de la nomination de Blücher au commandement de l'armée de Silésie en 1813 : « N'est-ce pas la façon dont les chefs s'acquittent de cette tâche (commander, imprimer sa résolution dans le cœur des autres) qui les fait hommes de guerre, beaucoup plus que toutes les autres aptitudes ou facultés que la théorie peut exiger d'eux? »

Les faits vont bientôt consacrer ce jugement sur ce Blücher, que les courtisans traitent encore de vieillard imbécile et malade, le dernier mot de toutes les impuissances; tandis que par son influence dans le pays, — il incarne aux yeux de ses concitoyens l'idée de patrie, — il a pris en main toutes les revendications nationales, par sa popularité dans l'armée, — il a conquis l'amour entier du soldat grâce au souci constant qu'il a de ses intérêts, — il va pouvoir tout demander, tout entreprendre, tout obtenir. S'appuyant sur une considérable influence, cet homme, qui a osé

(1) *Des Principes...*, p. 243-249.

regarder en face le César français, fait de peu d'esprit, mais d'une volonté, d'une passion qui ne se laisseront pas et ne désarmeront jamais, entraînera les nations à la guerre, ses armées à la victoire, comme il entraînera à Paris les souverains de l'Europe, et cela malgré eux, l'un au moins, l'empereur d'Autriche, qui ne tient ni à détrôner son gendre ni à faire de sa fille une veuve, et une veuve sans couronne. Y a-t-il là assez de volonté, d'impulsion, de commandement, de justifications données à Scharnhorst?... (1).

Voir aux *Préceptes* le paragraphe : *Transformations de la guerre*.

Bonaparte. — ... Sans les esprits supérieurs qui s'appellent Hoche, Carnot, Bonaparte et plusieurs autres généraux de la Révolution, la conception de la levée en masse, de la guerre à ressources illimitées, risquait de rester une chimère, une utopie percée à jour par les armées et les théories du dix-huitième siècle.

Pour maîtriser cette époque de la Révolution, il n'aurait pas suffi d'appliquer les procédés anciens aux situations et aux ressources nouvelles qu'elle créait, comme firent les hommes moyens...

... Là est la grandeur de l'époque qui fournit des hommes pour lancer des principes nou-

(1) *Des Principes...*, p. 271.

veaux : Carnot; et des hommes pour les appliquer : Hoche, Bonaparte, etc., etc.

En fait et abandonnés à eux-mêmes, les premiers généraux de la Révolution, quoique faisant de la guerre nationale, continuèrent d'appliquer les méthodes de guerre du dix-huitième siècle, de positions, de ligne, de cordon.

Bien plus, en raison des nouveaux procédés (armée logée et nourrie par le pays), en raison des effectifs considérables, la ligne, le cordon, s'étendirent encore; la faiblesse augmenta.

Longtemps le remède échappa aux esprits moyens.

Rappelons-nous Moreau lui-même en 1800, quatre ans après 1796, entrant en Allemagne avec une armée qui comprend par destination, par organisation : *un centre, deux ailes, une réserve*; conception éminemment rigide; chacun de ces organes, comme chacune des premières armées de la République, prenant son objectif propre et distinct, géographique d'ailleurs. Nous voilà bien revenus à la spécialisation des crédits; à la répartition fixe et invariable.

Et comme une infirmité ne va pas sans l'autre, quand il entrera en Allemagne, que voyons-nous?

Ce bloc, constitué d'éléments ininterchangeables, de dispositif invariable, avancer, reculer, s'arrêter pour prendre position, sans chercher la ba-

taille, ce sont là les manœuvres de 1800 autour d'Ulm, la retraite de la Forêt-Noire, etc... (1).

Carnot. — Voir : *Bonaparte et Gambetta*.

C'est à Carnot que l'on doit tout d'abord cette manière de comprendre la guerre, de l'organiser, de la conduire.

L'aveu est de Dumouriez, le vainqueur de l'Argonne, peu suspect en la matière, car, après avoir trahi son pays, il ne manque pas de dénigrer ses contemporains, surtout ceux au pouvoir. Dans ses *Mémoires* il écrit cependant :

« C'est Carnot qui est le créateur du nouvel état militaire, art que Dumouriez n'a eu que le temps d'esquisser et que Bonaparte a perfectionné. »

Toute sa correspondance nous le montre cherchant le premier, dans cette époque de bouleversement et de chaos révolutionnaire, à remettre de l'ordre. A l'éparpillement et à l'émiettement où vont se perdre les forces considérables de la France (quatorze armées en 1794) il essaie de remédier par la convergence des efforts, par la poursuite d'un but unique.

Les nombreuses divisions qu'on a créées tendent à se disperser, à s'isoler, pour vivre, marcher, jouir de leur indépendance; il leur montre l'importance qu'il y a à viser toutes un même point.

(1) *Des Principes...*, p. 51.

Au bloc des anciennes armées, impossible à reproduire, et incapable de toute manœuvre, il tâche de substituer la concordance et la simultanéité d'efforts partant de points distincts.

Réunir et faire travailler ensemble des troupes en apparence dispersées, voilà le premier résultat qu'il a poursuivi et atteint.

Et de même dans une seule bataille, au début de la Révolution, à Wattignies, à laquelle il assiste, on voit surgir l'idée d'une attaque par des forces supérieures sur un point de la ligne.

Tout cela est de l'économie des forces.

Il fait plus, il indique comment le résultat doit être poursuivi. C'est ainsi qu'il écrit :

« Nous prescrivons aux généraux en chef des armées opérant en Allemagne de faire succéder aux nombreux et brillants combats qu'ils ont livrés, des actions plus sérieuses dont les résultats soient décisifs. Ce n'est que par de *grandes batailles* gagnées qu'ils pourront dissoudre complètement l'armée autrichienne, et, quelque habile qu'elle soit à rétrograder de position en position, nous espérons qu'en se rapprochant, ils la contraindront à un *engagement général* dont l'issue l'obligera à aller se rallier au loin... »

Ne sommes-nous pas là bien loin même du maréchal de Saxe, du bon général qui peut faire la guerre toute sa vie sans livrer une bataille? Ne sommes-nous pas très près de Napoléon disant :

« Je ne désire rien tant qu'une grande bataille » ; qui, suivant Clausewitz, recherche toutes les occasions de combattre?... (1).

Clausewitz. — Voir aux *Préceptes* le paragraphe : *Évolution de la guerre*.

Convention nationale. — ... La Convention, en décrétant la levée en masse, n'amena d'abord dans l'ordre militaire que le chaos sous toutes ses formes, et l'impossibilité... de conduire des opérations, la guerre... (2).

Dumouriez. — Voir : *Carnot*.

... Les résultats tactiques constituent seuls à la guerre des avantages. La décision par les armes, tel est le seul jugement de valeur, car seul il fait un vaincu et un vainqueur; seul il modifie la situation respective des partis, l'un devenant maître de ses actes, l'autre contraint de subir la volonté de l'adversaire. Pas de bataille, pas de jugement : rien n'est fait. Preuve : Valmy; Dumouriez est à Sainte-Menchould, tourné? Oui, coupé de ses communications directes avec Paris; il prend des communications indirectes. Mais il n'y a pas eu de décision par les armes, pas de résultat tactique;

(1) *Des Principes...*, p. 52-53.

(2) *Ibid.*, p. 50.

rien n'est fait, pense-t-il; il ne recule pas. Quand on l'attaque, il se défend, et comme on ne le bat pas, c'est l'ennemi qui est battu, parce qu'il échoue au tribunal de la bataille... (1).

De Faily. — *Général, commandant le 5^e corps français. 1870.* — Voir aux *Préceptes* le paragraphe : *Discipline.*

Par une dépêche de Metz du 5 août matin, le 5^e corps était placé sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon. Le major général, qui communiquait cette décision, supposait d'ailleurs les trois divisions du 5^e corps réunies à Bitche dans la soirée. Le maréchal de Mac-Mahon télégraphiait de son côté, à 8 heures du soir, au général de Faily :

« Venez à Reichshoffen avec tout votre corps d'armée le plus tôt possible. » Et il terminait en disant : « Je pense que vous me rallierez dans la journée de demain. »

Voilà bien encore un ordre très net à exécuter : arriver le plus tôt possible.

Le général de Faily répond cependant, le 6 à 3 heures du matin :

Qu'il ne peut envoyer, le 6, que la division de Lespart... (2).

(1) *Des Principes...*, p. 41.

(2) *Ibid.*, p. 100.

... Quoi qu'il en soit, la division de Lespart seule reçoit l'ordre de partir le 6 et de bon matin, par la route de Niederbronn; mais, sur des bruits colportés par des paysans effrayés, la division retarde son départ; elle ne part en fait qu'à 7^h 30.

Pas de service de renseignements régulièrement organisé. Ce sont les rumeurs, fondées ou non fondées, généralement grossies par la peur, qui vont dicter les décisions militaires; comment celles-ci répondraient-elles à la réalité des choses?

Le général de Bernis, avec le 12^e chasseurs, précède la division. Il n'y a ni avant-garde ni flanc-garde. De nombreux chemins ou sentiers débouchent sur la gauche de la route que l'on suit, par lesquels le général de Lespart craint d'être attaqué en flanc. Il n'avance que pas à pas. A chaque croisée de routes, la colonne s'arrête. On fait fouiller le pays en avant et sur le côté, par la cavalerie, souvent même par des détachements d'infanterie. Toute la division se pelotonne pendant ce temps; la colonne ne reprend sa marche qu'au retour des reconnaissances affirmant qu'on peut avancer sans danger.

De là résultent des temps d'arrêt multipliés que la troupe en particulier ne s'explique pas. Les officiers et les hommes, excités par le bruit du canon qu'on entend depuis le matin, s'impatientent de ces lenteurs et trouvent pour le moins intempe-

tives les précautions prises. A mesure qu'on approche de Niederbronn, on rencontre des blessés, puis des fuyards; ils deviennent de plus en plus nombreux : ils disent naturellement que les affaires vont mal; bientôt ils annoncent la perte de la bataille.

Quand on arrive sur les hauteurs qui dominent Niederbronn, c'est le flot de la retraite qu'on aperçoit traversant la ville; il est 5 heures... (1).

... La division Guyot de Lespart avait mis de 7^h 30 du matin à 5 heures du soir — plus de neuf heures — pour faire l'étape de 22 kilomètres qui séparent Bitche de Niederbronn.

Elle amenait des troupes *épuisées* physiquement et moralement. Elle amenait surtout des troupes *inutiles*. Il était trop tard !

Le 5^e corps entier manquait au rendez-vous assigné.

La bataille était perdue par sa faute... (2).

Les troupes, auxquelles on n'avait pas su faire faire des marches de 30 kilomètres pour les conduire à la victoire, purent et durent faire, démoralisées, près de 100 kilomètres (brigade Abbattucci, de Niederbronn à Saverne) en trente-six heures.

Le 5^e corps d'armée, sans avoir tiré un coup de

(1) *Des Principes...*, p. 101-102.

(2) *Ibid.*, p. 102.

fusil, composé de braves troupes, d'une valeur incontestable, était retiré de la lutte, annihilé, déprimé, privé de ses moyens moraux, de confiance dans ses chefs; il était mûr pour la déroute. Aux yeux de l'armée, et pour longtemps, il allait porter le poids de la défaite de Froeschwiller... (1).

Frédéric-Charles (Prince). — *Commandant la III^e armée allemande en 1870-1871.* — Voir aux *Préceptes* les paragraphes : *Activité des généraux* et *Ascendant moral.*

Frédéric-Charles : homme d'action au premier chef; la pensée seule d'un grand résultat possible le grise au point de lui enlever la faculté d'en apprécier le point de départ, comme aussi d'en mesurer toute la portée et tous les dangers. Il transforme l'hypothèse de Moltke en certitude. Il part impétueusement. Jusqu'au bout et inconsciemment il restera aveugle. C'est l'hallali qu'il sonne avant d'avoir lancé la bête.

Il en est généralement ainsi quand on part d'une prétendue certitude qui cependant ne repose sur rien. Mais, de même que Frédéric-Charles n'a pas eu besoin de l'établir, il ne verra pas la nécessité de la vérifier et elle tiendra encore à ses yeux. Il ne cherchera pas de renseignements le 16, nous l'avons vu; mais, bien plus, le 16, à midi, il dictera

(1) *Des Principes...*, p. 103.

un ordre qui règle pour le 17 l'arrivée de toute la II^e armée sur la Meuse (toujours spéculant sur la prétendue victoire du 14), ordre que l'Historique officiel du grand État-major nous a conservé avec soin (bien qu'en aucun point il n'ait été exécuté), comme s'il ne constituait pas une des critiques les plus amères et les plus violentes à l'adresse des dispositions du prince dans ces journées, comme si ce n'était pas un monument d'ironie élevé là à son adresse et dont l'intérêt, au point de vue historique, ne pouvait consister qu'à dégager la responsabilité de Moltke de la crise violente qui s'est produite les 16 et 17 août... (1).

Gambetta. — Voir aux *Jugements sur les Guerres* le paragraphe : *Guerres de Vendée, d'Espagne...*

... Là sera, dans l'histoire, la gloire de Gambetta d'avoir compris que le centre de la puissance d'un État n'est pas sa capitale, mais bien la nation elle-même, avec ses ressources de toute nature; que, si la première contient 2 millions d'habitants bientôt investis d'ailleurs, la seconde comprend 35 millions d'hommes, libres encore de manœuvrer et d'attaquer; d'avoir sur ces bases organisé la guerre nationale, la lutte à outrance.

Malheureusement et même pour les esprits supérieurs, il est difficile d'échapper entièrement aux

(1) *Des Principes...*, 228-229.

idées de leur temps; c'est ainsi que Gambetta n'appliquera pas entièrement sa théorie.

Après avoir organisé des armées nationales, il ne saura pas faire la guerre nationale, échapper à l'opinion qui lie le sort de la nation à celui de la capitale. A ces armées qu'il a magiquement créées, il donnera comme premier but la délivrance de Paris; il les épuisera ainsi à l'attaque de troupes nombreuses, instruites, victorieuses; dans une offensive au-dessus de leurs forces; à la recherche d'une décision immédiate et complète dont elles sont incapables; à travers un pays (la Beauce) entièrement défavorable à de jeunes troupes inexpérimentées.

Tout autre eût été un programme entendu de la lutte nationale, visant d'abord la défense pied à pied du territoire qui fournit les ressources, visant ensuite la délivrance du pays. L'exécution en eût comporté au début la défensive, seule forme possible à de jeunes levées parce qu'elle use de l'espace, du temps, du terrain et permet de refuser la décision des armes à un adversaire qui a besoin de victoires décisives pour briser les résistances et par là conquérir le pays. Elle eût comporté l'offensive en fin de compte, avec des armées aguerries et remises en confiance, contre un ennemi forcément étendu, dispersé, épuisé en efforts stériles, frappé de misère par suite de la longueur de ses communications; là était bien la tactique à pratiquer.

A cette tâche le grand patriote, le puissant organisateur ne pouvait suffire faute de connaissances spéciales. Comme les autres, en effet, les institutions et les conceptions militaires n'ont de rendement qu'appuyées sur une base solide : ici, la possession complète de la nature de la guerre et de la troupe. C'est pour avoir connu l'une et l'autre que Carnot put au contraire, en son temps, faire sortir du principe de la levée en masse, la victoire... (1).

Garibaldi. — ... Il y aurait bien des enseignements tactiques à tirer de ces combats autour de Dijon...

... Le résultat, comme on le sait, fut le grand succès de l'armée allemande du Sud.

Quant à Garibaldi, ces attaques répétées des 21 et 23 janvier lui ont fait croire qu'il avait devant lui d'importantes forces allemandes. Il s'est borné à une défense prudente : c'est en termes dithyrambiques qu'il chante ses succès.

Résultat : les désastres de l'armée française de l'Est.

L'erreur est humaine, dira-t-on, elle n'est pas une faute... (2).

Voir aux *Préceptes* le paragraphe : *Discipline*.

(1) *De la Conduite...*, p. 16-17.

(2) *Des Principes...*, p. 128-129.

Généraux de la Révolution. — Voir *Bonaparte*.

Généraux de la Restauration. — ... La mécanique nouvelle continue à échapper à Moreau, comme aux premiers généraux de la Révolution, comme elle échappera aux généraux français de la Restauration, qui réorganiseront l'ordre linéaire, comme elle échappera aux rédacteurs de notre Service en campagne de 1883, qui, jusqu'en 1895, il y a trois ans encore, disait :

Les armées se décomposent en centre, ailes, réserve;

Les armées marchent par le plus grand nombre possible de routes, etc... (1).

Guyot de Lespart. — Général, commandant une division du 5^e corps (général de Failly) en 1870. — Voir de Failly.

Hoche. — Voir *Bonaparte*.

Hohenlohe. — Voir aux Jugements sur les Guerres la Campagne de Prusse.

Kettler. — Général allemand, commandant de brigade en 1871. — Voir aux Préceptes le paragraphe : Avant-garde.

(1). *Des Principes...*, p. 52.

Kirchbach. — *Général allemand, commandant une division en 1870.* — Voir aux *Préceptes* les paragraphes : *Combat de Cavalerie et Orientation.*

Lannes. — *Maréchal.* — Voir aux *Jugements sur les Guerres : Campagne de Prusse.*

Louis. — *Prince de Prusse.* — Voir aux *Jugements sur les Guerres : Campagne de Prusse.*

Moltko. — Voir aux *Jugements sur les Guerres : Guerre de 1870.*

... Moltke, que l'on a cru caractériser en lui discernant « le mérite de faire bien tout ce qu'il fit », ce qui nous le laisserait pour une manière de « fort en thèmes », mesure bien juste pour comprendre tout l'homme qui éleva la grandeur des services rendus à son pays et la taille des résultats possibles au travail, au point d'atteindre au génie par la méthode... (1).

§. Moltke : chef d'état-major faisant constamment appel à son intelligence, procédant par raisonnement, un intellectuel plus qu'un exécutant, résout l'*inconnu* par une *hypothèse*, logique d'ailleurs, mais fruit exclusif de son imagination, qu'il ne tient pas d'ailleurs pour une base indiscutable; il aboutit de la sorte à une solution qu'il

(1) *Des Principes...*, p. 17.

n'impose pas. Discutant les différentes combinaisons que l'ennemi peut adopter, il s'est arrêté à la plus rationnelle, elle devient l'idée d'où va sortir son projet de manœuvre. Elle est de tout point *vraisemblable*, elle ne sera pas *vraie*. Son manque de conviction en la justesse de sa décision l'empêchera de l'imposer; il conseillera, ne commandera pas, restant chef d'état-major et non commandant d'armées. Par là, les grands résultats de la guerre ne sont qu'en partie son œuvre. Tel on le verra à Sedan, où il cessera encore de commander le 30 août, où l'enveloppement résultera d'une entente des deux armées, non d'une décision d'en haut. Tel on le verra pendant les opérations de la Loire... (1).

Moreau. — Voir aux *Préceptes* le paragraphe : *Réserve stratégique* et également aux *Jugements* : *Bonaparte et Généraux de la Restauration*.

Napoléon. — Voir aux *Préceptes* les paragraphes : *Bataille, But de la guerre, Manœuvre, Orientation, Travail et Génie*; aux *Jugements* : *Campagne de Prusse et Guerre de 1870 (passim)*.

Saxe (Maréchal de). — Voir aux *Préceptes* le paragraphe : *Transformation de la guerre*.

(1) *Des Principes...*, p. 82.

Schwartzenberg. — *Général autrichien, commandant l'armée de Bohême en 1813 et en 1814.*

Voir aux *Préceptes* le paragraphe : *Transformation de la guerre.*

Steinmetz. — *Général, commandant la 1^{re} armée allemande en 1870.* — Voir aux *Préceptes* les paragraphes : *Combat de Cavalerie*; aux *Jugements* : *Guerre de 1866 et Guerre de 1870.*

... Il avait soixante-quatorze ans en 1870. Vieux soldat des guerres de l'Indépendance, actif et vigoureux malgré son grand âge, il s'était fait remarquer en 1866, dans des circonstances difficiles, par son indomptable énergie et son esprit d'entreprise. Depuis cette époque, l'armée l'avait surnommé le *lion de Nachod.*

Infatigable, dur pour lui-même comme pour les autres, ombrageux et méfiant, il avait le commandement rude, une susceptibilité extrême, née d'un grand orgueil, ce qui rendait les relations difficiles avec ses supérieurs comme avec ses inférieurs... (1).

Von der Goltz. — *Général, commandant une brigade allemande en 1870.* — Voir aux *Jugements* : *Guerre de 1870 (Bataille de Borny).*

(1) *De la Conduite...*, p. 138.

Wellington. — Voir à : *Blücher, les dispositions prises par le général prussien en 1815.*

A la différence de cette manière de voir des états-majors prussiens, on en verrait une tout autre dans l'armée anglaise. Répartie de Mons à la mer (20 milles), de Tournay à Anvers (15 milles) avec son quartier général à Bruxelles (à 10 milles de la troupe la plus avancée), elle ne peut se rassembler sur un point central en moins de quatre ou cinq jours. Mais comment peut-elle espérer les avoir, ces quatre ou cinq jours, avec ses cantonnements avancés (ceux de Tournay) à une marche de la grande place française de Lille? Il est en effet évident qu'une importante attaque française partant des environs de cette place ne pourra être suffisamment contenue pendant les quatre ou cinq jours que réclame la concentration projetée.

Wellington ne s'est jamais trouvé personnellement en face de Napoléon. Ignorant la violence et la rapidité des attaques de l'Empereur, il croyait sans doute ses dispositions suffisantes pour avoir le temps de répondre aux entreprises de l'adversaire et pour avoir en particulier la possibilité de rallier les Prussiens (1).

Ziethen. — *Général prussien, commandant un corps d'armée en 1815.*

(1) *Des Principes...*, p. 245 (Note au bas de la page).

Le corps de Ziethen avait subi des pertes sensibles, mais obtenu ce résultat considérable : de retarder jusqu'au 16 la bataille; de permettre la concentration. [*Il s'agit de la bataille de Ligny.*]...

Au nombre des complications heureusement exploitées par Ziethen, il faut bien mettre la double retraite sur les routes de Gilly et de Goselies, qui empêche Ney d'aller aux Quatre-Bras, qui rend l'intervention de Napoléon nécessaire de ce côté et, par là aussi, ralentit l'action sur la route de Namur.

A signaler d'ailleurs que cette retraite divergente n'empêche pas le 1^{er} corps d'armée prussien d'avoir réuni ses quatre divisions le lendemain (1).

(1) *Des Principes...*, p. 257.

UNIVERSITÄT
LEA UNIVERSITÄT

VERFICHT
1957

TABLE DES CARTES

| | Pages |
|--|-------|
| Bataille de France (1918) | LXXI |
| Combat de Saalfeld (1806) | 145 |
| Combat de Nachod (1866) | 161 |
| Carte du théâtre des premières opérations en 1870. | 225 |

REF ID: A71027
1957

TABLE DES MATIÈRES

ÉTUDE SUR LA VIE MILITAIRE DU MARÉCHAL

| | Pages |
|---|--------|
| I. LA CARRIÈRE. LES PRINCIPES. | V |
| II. LE GÉNÉRAL : a) Le 20 ^e corps d'armée. Mor- hange | XV |
| b) La 9 ^e armée. La Marne. | XVII |
| c) Le groupe des armées du Nord | XXVII |
| d) L'Artois. La Somme. | XXXVII |
| III. LE CONSEILLER DE L'ENTENTE | XLVI |
| IV. LE GÉNÉRALISSIME : a) La défensive. | LV |
| b) La contre-offensive décisive. | LX |

PRÉCEPTES

| | |
|--------------------------------|----|
| Action. | 1 |
| Activité des généraux. | 1 |
| Armées organisées | 2 |
| Art de commander. | 2 |
| Art de la guerre | 2 |
| Artillerie. | 3 |
| Artillerie lourde | 3 |
| Ascendant moral. | 5 |
| Attaque. | 6 |
| Attaque décisive. | 8 |
| Avant-garde | 18 |

| | Pages |
|---|-------|
| Avant-garde en retraite. | 27 |
| Avant-garde générale. | 29 |
| Bataille. | 30 |
| Bataille parallèle et bataille-manceuvre. | 32 |
| Bataille moderne. | 37 |
| But de la guerre. | 45 |
| Camaraderie. | 47 |
| Caractères originels de la guerre. | 47 |
| Cavalerie. | 49 |
| Combat de cavalerie. | 49 |
| Combat d'infanterie. | 50 |
| Combat démonstratif. | 53 |
| Commandement. | 54 |
| Concentration. | 59 |
| Corps de cavalerie. | 62 |
| Couverture. | 63 |
| Défense d'une localité. | 63 |
| Discipline. | 64 |
| Diversité de la guerre. | 66 |
| Doctrines. | 69 |
| Économie des forces. | 72 |
| Éducation du commandement. | 74 |
| Esprit militaire. | 75 |
| Étude. | 77 |
| Évolution de la guerre. | 77 |
| Feux. | 78 |
| Forme de la guerre. | 81 |
| Fortification de champ de bataille. | 81 |
| Front inviolable. | 82 |
| Groupe d'armées. | 83 |
| Guerre. | 83 |
| Guerre (prochaine). | 83 |
| Histoire. | 85 |
| Inconnu. | 85 |
| Inspiration. | 86 |
| Instruction. | 86 |
| Investissement des places. | 87 |
| Liberté de marche. | 89 |
| Manceuvre. | 89 |

TABLE DES MATIÈRES

253

Pages

| | |
|---|-----|
| Manceuvre <i>a priori</i> | 91 |
| Manceuvre débordante | 91 |
| Masses. | 91 |
| Méthode de guerre | 92 |
| Méthode pratique d'enseignement | 93 |
| Mobilisation | 94 |
| Objectif d'attaque | 94 |
| Objectivité de la guerre. | 95 |
| Ordre en tirailleurs. | 95 |
| Orientation | 96 |
| Plan de bataille | 97 |
| Plan de guerre. | 98 |
| Position défensive | 99 |
| Préparation dans la guerre | 100 |
| Principes de la guerre | 100 |
| Protection du pays. | 103 |
| Ravitaillement. | 104 |
| Reconnaissance. | 105 |
| Réserve. | 106 |
| Réserve stratégique. | 107 |
| Retraite. | 108 |
| Routes | 108 |
| Science de la guerre | 109 |
| Stratégie. Tactique | 109 |
| Stratégie. | 110 |
| Sûreté. | 112 |
| Surprise. | 114 |
| Tactique. | 117 |
| Tactique allemande. | 118 |
| Ténacité. | 120 |
| Transformation de la guerre. | 121 |
| Transports de concentration. | 130 |
| Travail. Génie | 130 |
| Trouée | 132 |
| Troupe | 133 |
| Victoire | 133 |
| Volonté de vaincre. | 133 |
| Zone de manœuvre. | 135 |

JUGEMENTS

I — SUR LES GUERRES

| | Pages |
|--|-------|
| Guerres de Vendée, d'Espagne. | 137 |
| Campagne de 1796 en Italie. | 138 |
| Guerres de Napoléon | 138 |
| Campagne de 1809 en Autriche | 138 |
| Campagne de 1809 en Italie. | 138 |
| Campagne de Prusse (1806) | 138 |
| Campagne de 1813-1814. | 148 |
| Campagne de 1815. | 148 |
| Guerre de 1866. | 148 |
| Guerre de 1870. | 151 |
| a) Plan de Moltke et concentration | 152 |
| b) La marche à la Sarre | 165 |
| c) Bataille de Spicheren. | 171 |
| d) La marche à la Moselle | 181 |
| e) Surprise à la Nied. | 188 |
| f) Bataille de Borny | 192 |
| g) Bataille de Gravelotte | 201 |
| h) Bataille de Saint-Privat | 208 |
| i) Manœuvre de Sedan | 222 |
| Opérations sur la Loire. | 225 |
| Opérations dans l'Est. | 225 |
| Guerre russo-japonaise | 225 |

II — SUR LES HOMMES

| | |
|--------------------------------|-----|
| Alvensleben | 228 |
| Beaulieu | 228 |
| Blücher | 229 |
| Bonaparte | 231 |
| Carnot. | 233 |
| Clauzewitz. | 235 |
| Convention nationale | 235 |
| Dumouriez. | 235 |
| De Faily | 236 |
| Frédéric-Charles. | 239 |
| Gambetta | 240 |

TABLE DES MATIÈRES

255

| | Pages |
|---------------------------------------|-------|
| Garibaldi | 242 |
| Généraux de la Révolution | 243 |
| Généraux de la Restauration | 243 |
| Guyot de Lespart | 243 |
| Hoche | 243 |
| Hohenlohe | 243 |
| Kettler | 244 |
| Kirchbach | 244 |
| Lannes | 244 |
| Prince Louis de Prusse | 244 |
| Moltke | 245 |
| Moreau | 245 |
| Napoléon | 245 |
| Maréchal de Saxe | 246 |
| Schwartzenberg | 246 |
| Steinmetz | 246 |
| Von der Goltz | 247 |
| Wellington | 247 |
| Ziethen | 249 |
| TABLE DES CARTES | 249 |

BIBLIOTECA
Centrala
Universitatii
Bucuresti

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
2017

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — MARS 1919

VERIFICAT
1937